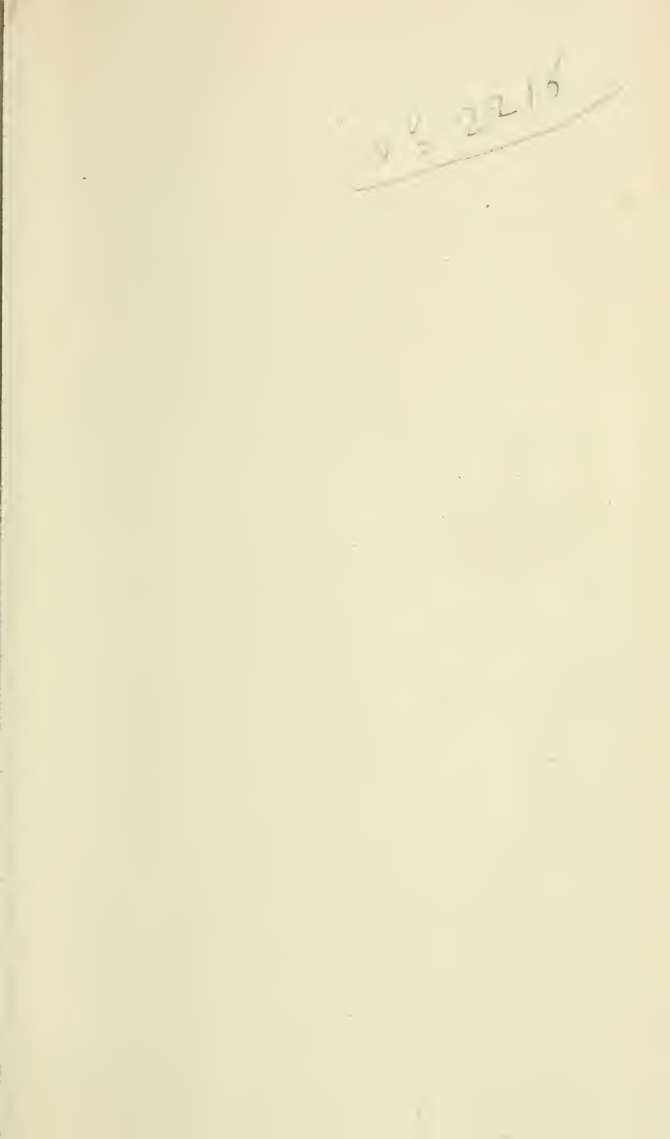

U d'/ of Ottawa
39003001328557

8-15-66





JEANNE D'ARC





Imprimé à Tours

PAR PAUL BOUSEREZ

POUR H. HERLUISON, LIBRAIRE, A ORLÉANS





LA PUCELLE

D'APRÈS UN MÉDAILLON DU TEMPS DE FRANÇOIS Ier

(*Musée historique d'Orléans*)

JEANNE D'ARC

TRAGÉDIE LATINE

EN CINQ ACTES

PAR

NICOLAS DE VERNULZ

ÉDITION NOUVELLE

Accompagnée d'une traduction française en regard
et d'une dédicace-introduction

PAR

M. ANTOINE DE LATOUR



ORLÉANS

H. HERLUISON, LIBRAIRE ÉDITEUR

17, RUE JEANNE-D'ARC, 17

1880

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Nicolas de Vernulz publiait sa tragédie, pour la première fois, en 1629, juste deux siècles après le supplice de l'héroïne, sous le titre de : *Nicolai Vernulæi, publici eloquentiæ professoris in Academiâ Lovaniensi, Joanna Darcia, vulgo Puella Aurelianensis, tragedia. Lovannii, typ. Phil. Dormalii*, MDCXXIX, in-8° de 52 feuillets.

En 1631, il réunissait les dix pièces de son théâtre en un vol. in-8°, sous le titre suivant : *Nicolai Vernulæi historiographi regii, publici eloquentiæ professoris tragediæ decem nunc primum simul editæ. Lovanii apud Joannem Oliverium et Cor. Cœnesteinium*, M D CXXXI, in-8° de 7 ff. limin. et 763 pp., marque typographique sur le titre.

Enfin une seconde édition de ses pièces paraissait, en deux volumes, avec ce titre : *Nicolai Vernulæi, historiographi regii et Cæsarei publici eloquentiæ professoris Lovanii tragediæ in duos tomos distributæ; editio II priore aliquot tragœdiis, nunc primum in lucem editis, auctior, additum Bernardi Heymbachi otium itinerarium, in quo natura tragediæ examinatur. Lovanii typis Petri Sasseni et Hier. Nempæi, anno MDCLVI*, 2 parties in-12, renfermant ensemble 1040 pages. La première partie se compose de 6 feuil-

lets liminaires avec 546 pages. La seconde, précédée de feuillets non chiffrés et suivie de 12 autres contenant l'*Otium* de Hembachius.

La tragédie de Jeanne d'Arc se trouve la cinquième. Elle commence à la page 295 du premier volume, pour finir à la page 378.

Terminons par une note relative au médaillon de la Pucelle, reproduit en tête de la présente édition.

L'original, en vermeil et argent, appartient au musée historique de la ville d'Orléans, section des monuments concernant Jeanne d'Arc. Il figure sous le nº 18 du catalogue imprimé.

Après avoir fait partie du cabinet d'un amateur tourangeau, M. André Jeuffrain, il fut acquis par M. Alphonse Duleau, employé au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale. C'est grâce au legs de ce généreux donateur, mort en 1866, que nous le voyons figurer dans les riches collections de la ville d'Orléans.

H. H.

A SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR COULLIÉ

ÉVÊQUE D'ORLÉANS

MONSEIGNEUR,

Lorsque je formai le projet de traduire en français la Jeanne d'Arc latine du docteur Vernultz, ma première pensée fut d'offrir à l'évêque d'Orléans la dédicace de ce travail. Il n'était plus guère permis de parler de Jeanne d'Arc sans commencer par prendre le congé de Sa Grandeur et, pour ainsi dire, sans lui demander sa bénédiction, tant son nom était déjà inséparable de ce beau nom, surtout aux yeux de ceux qui, regardant la mission de Jeanne d'Arc comme la plus belle page de notre histoire et le dernier chapitre de celle que l'on appelait au moyen âge *Gesta Dei per Francos,* attendaient de Rome la consécration définitive de cette mission auguste.

Monseigneur Dupanloup vous avait désigné d'avance pour continuer ses œuvres et surtout celle à laquelle il avait attaché l'honneur de son nom. Vous trouverez donc tout naturel, Monseigneur, que mon humble dédicace suive le reste de l'héritage.

Votre illustre prédécesseur avait établi, pour cette noble cause, des postulateurs laïques et religieux; mais, en dehors de la double enquête qui se poursuivait parallèlement sous ses auspices et qui va se continuer sous les vôtres, est-ce que ce n'est pas le devoir de chacun de ceux qui croient avoir quelque chose à dire à l'honneur de Jeanne d'Arc, de se constituer postulateur volontaire et d'apporter son témoignage pour ajouter, non pas à l'autorité des démarches publiques, mais à cette rumeur immense qui, de tous les points de la France, accompagne le bruit de la grande voix qui, partie d'Orléans, invoque le chef de l'Église et porte à ses pieds cette grande cause.

Je voudrais, à mon tour, déposer ma modeste pierre dans les fondations de l'édifice commun.

Un savant maître d'une université de Belgique a composé jadis en latin une tragédie sur Jeanne d'Arc. J'ai cru bien faire, et j'ose réclamer pour mon travail votre bénédiction épiscopale, de réimprimer avec une traduction française, cette œuvre qui date de plus de deux siècles, et qui jamais, je crois, n'avait été traduite.

J'ai dit, Monseigneur, le principal et religieux motif qui m'a dirigé dans cette étude et qui m'a inspiré la pensée de vous en offrir le simple résultat. D'autres encore me sont venus de la tragédie elle-même.

Le premier, c'est qu'elle nous arrive de la Belgique et que c'est une gloire pour Jeanne d'Arc d'avoir été chantée dans un pays qui n'est pas la France. L'Angleterre, à plusieurs reprises, avait par ses poëtes célébré Jeanne d'Arc, et la France avait accueilli avec joie cette réparation envers sa mémoire. Shakespeare a bien parlé de l'héroïne en ennemi, mais jusque dans l'expression de sa colère on sent je ne sais quelle admiration involontaire, et s'il a traité de sorcière la sainte fille, n'est-ce pas lui aussi qui l'appelle le Soldat de la France ?

Depuis Shakespeare, l'épopée de Robert Southey est venue donner un énergique démenti aux insultes de son devancier, et ce poëme a été, en Angleterre même, le principal titre de son auteur à ce nom de poëte lauréat dont il s'est glorifié jusqu'à sa mort. Après Southey, et il n'y a pas encore dix ans, un autre poëte, Robert Steggall, a choisi le sujet de Jeanne d'Arc, et on l'a vu assister lui-même, son livre à la main, à l'une des dernières solennités du 8 mai, ce vivant poëme qui se renouvelle à Orléans, chaque année. La popularité, qui, en Angleterre, a entouré les deux poëtes est une éloquente réponse aux timides qui semblent craindre que l'Angleterre ne soit blessée de la canonisation de Jeanne d'Arc et que n'en soit ralenti le mouvement qui, depuis un quart de siècle, la ramène, quelques-uns de ses grands Lords en tête, au catholicisme.

L'Allemagne, à son tour, a chanté la Pucelle d'Orléans ; mais, tout en tenant grand compte du génie et des bonnes intentions de Schiller, l'hommage qu'il a voulu rendre à notre héroïne ne nous semble pas de ceux dont l'âme de Jeanne d'Arc aura pu se réjouir dans le ciel. Si on avait encore besoin de montrer l'abîme qui sépare le génie de la France de celui de l'Allemagne, rien n'en ferait mieux mesurer la profondeur que ce drame de Schiller, où l'on voit la vierge de Domremy s'éprenant d'un Anglais. Jamais un Allemand n'imaginera qu'une jeune fille, s'appelât-elle Jeanne d'Arc et fût-elle suscitée de Dieu et envoyée par lui sur les champs de bataille, n'ait pas laissé un fiancé au village. Schiller a donc cédé sans scrupule aux instincts de sa race et aux habitudes de son pays. Soyons justes cependant envers l'Allemagne, surtout envers l'Allemagne, et reconnaissons que Schiller, dans plusieurs scènes, a donné un beau rôle à Jeanne d'Arc et qu'il lui prête le plus souvent un langage digne d'elle.

L'Espagne aussi, mais par des œuvres secondaires, a salué Jeanne d'Arc, et tout à l'heure on me parlait d'une tragédie russe sur la Pucelle d'Orléans, signée d'un nom honoré à Saint-Pétersbourg, celui de Jokonski.

Mais j'ai hâte d'en venir à la Belgique et au professeur de Louvain qui a célébré notre héroïne dans la langue habituelle de ses savantes universités.

Ce n'était pas la première fois que Jeanne parlait latin. Déjà, en 1612, un de ses arrière-neveux par son troisième frere, un Lorrain, conseiller du duc de Lorraine, Jean Hordal, écrivait en latin une histoire de Jeanne d'Arc, devenue très-rare aujourd'hui, et c'est là, il le dit lui-même en termes exprès, que s'est renseigné notre docteur de Louvain.

Bien avant Hordal et quatre ans seulement après la mort de Jeanne, en 1535, un poëte italien, secrétaire de ce duc Charles d'Orléans qu'elle se disait chargée aussi de ramener de sa captivité d'Angleterre, après la délivrance d'Orléans et le sacre de Charles VII, Antoine Astesan, dans une épître en beaux hexamètres adressée à son maître, racontait, avec l'émotion d'un contemporain, la légende déjà commencée de Jeanne d'Arc.

Plus tard, en 1601, un théologien de la Faculté de Paris, Valeran Varanus, né à Abbeville, écrivait, sur la vie et les hauts faits de la Pucelle, un poëme latin en quatre chants qui, en faisant la part du travestissement imposé par la langue même dont se servait l'auteur, mérite assurément l'honneur que lui ont fait les historiens, de lui emprunter plus d'un épisode : ce qui étonnera moins quand on saura que ce poëme avait été rédigé sur les pièces des deux procès, que Varanus avait connues par les manuscrits de l'abbaye de Saint-Victor, de l'aveu

même de M. Quicherat, si sévère d'ailleurs au poëte (1).

Enfin, en 1782, paraissait à Orléans même, un poëme latin en trois parties, intitulé : *Aurelia Liberata.*

Revenons maintenent au doux poëte de Louvain et permettez, Monseigneur, que j'aie l'honneur de vous dire, de sa vie et et de ses œuvres, le peu que j'ai pu en apprendre.

Nicolas Vernulz ou de Vernultz était né le 13 avril 1583, à Rubelmont, commune de Willier-la-Loue, dans le Luxembourg, de Pierre de Vernultz, qui commandait une compagnie de cent hommes dans l'armée de Flandre. Sa mère avait nom Marie de Merian. Le jeune Nicolas fit ses humanités à Trèves et à Cologne et sa théologie à Louvain, où il prit ses grades et où il devait passer la plus brillante époque de sa carrière comme professeur et comme poëte. En 1619, il était le principal du collége fondé par Jean Meylius, et en 1646, il enseignait l'histoire au collége des *trois langues,* dans la chaire de Henri van de Put, auprès duquel il devait aller reposer deux ans après, épuisé de travail, dans l'église de Saint-Pierre, le 6 février 1649, âgé de soixante-six ans.

(1) V. sur Valeran la très-intéressante étude publiée par M. Cougny, professeur distingué de l'Université. Nous croyons savoir que le savant maître prépare une traduction complète du poëme.

Il avait été trois fois recteur de l'Université et laissait, en mourant, la réputation d'un homme sage et pieux dont la conduite n'avait cessé d'être irréprochable.

Nicolas de Vernultz joignait à tous ces titres celui d'historiographe de l'Empire et du roi d'Espagne et celui de conseiller aulique. Je relève ces titres parce qu'ils expliquent, ce me semble, le choix des sujets dont se compose le théâtre de Vernultz. Ecrivant l'histoire et en ayant donné leçon pendant de longues années, quoi de plus simple qu'il lui ait emprunté les sujets de la plupart de ses drames, et en particulier celui de Jeanne d'Arc ? Il n'est parlé nulle part de la représentation de ses tragédies, mais il est probable que ce répertoire n'est si riche que parce que les colléges y puisaient largement dans les grandes solennités ; et comment supposer que la Jeanne d'Arc n'attirait pas d'abord toutes les préférences ? mais c'est là une simple conjecture.

Je ne suivrai pas les notices que j'ai dû consulter au sujet de ce digne personnage dans l'énumération de toutes les œuvres qu'il a publiées ou laissées en manuscrit. Il y a de tout dans cette vaste table des matières, des histoires, des traités de rhétorique ou de morale, des discours sacrés et profanes, des panégyriques étendus ou en abrégé, des dissertations sur toute espèce de sujets, des commentaires, et, ce qui nous importe ici, des tragédies.

En 1631, Vernultz réunit en un volume les dix qu'il avait composées et, sept ans après sa mort, elles reparurent plus nombreuses que dans le premier recueil. Je n'ai pas à examiner dans son ensemble cette œuvre artificielle : une seule de ces pièces nous intéresse, celle qui a Jeanne d'Arc pour sujet. Dès 1629 elle avait été publiée, dédiée à Richelieu, que l'auteur, ce qui surprendra un peu, comparait à son héroïne.

Invité à faire connaître cette composition singulière par M. le comte de Puymaigre, qui a bien voulu croire que j'avais qualité pour le faire, quand il avait lui-même tant de titres à la rendre populaire, et qui, le premier, l'avait signalée aux amis de Jeanne d'Arc, je n'ai pu me défendre d'obéir à un appel aussi honorable et de céder à la tentation de réimprimer, en le traduisant, ce latin qui ajoute à la gloire de l'héroïne. Ce qui m'y encourage encore, c'est que je ne m'adresse pas seulement ici à l'évêque d'Orléans et de Jeanne d'Arc, mais au vénérable recteur de cet excellent séminaire de la chapelle Saint-Mesmin, auquel me rattache à jamais, outre le lien d'une sympathie profonde, le souvenir d'une épreuve qui a été une des douleurs de ma vie. Je n'aurai donc aucune mauvaise grâce à parler devant vous, Monseigneur, je n'ose dire avec vous, d'un sujet qui se produit par cette belle langue latine qui n'est pas seulement celle de l'Église,

mais le principal objet des études qui se poursuivent avec tant de succès, sous vos auspices, dans ce gymnase où le grec, d'autre part, est si peu négligé, qu'on y a vu, représentés par des enfants, dans la langue même de Sophocle, les chefs-d'œuvre de la muse antique.

Un dernier motif du travail dont je vous entretiens trop longuement, peut-être, Monseigneur, c'est que la tragédie elle-même m'a paru mériter d'être connue. Au premier abord, je l'avoue, ce latin, dans cette bouche qui, si clairement et mieux que nul des contemporains, parlait notre vieux français, m'avait un peu déconcerté, disons le mot, rebuté, et j'avais quelque peine à en prendre mon parti. Peu à peu, cependant, et à mesure que j'avançais laborieusement dans la lecture du texte, venait à moi et pénétrait jusqu'à mon cœur, des pages jaunies du doux volume, je ne sais quel parfum oublié du xve siècle, je ne sais quel écho lointain de cette parole héroïque qui vibre dans les vieilles chroniques du temps, je ne sais quel souffle enivrant de la passion qui avait été la vie de toute une époque de notre histoire, et je me demandais s'il fallait que cela fût perdu pour ceux qui ne lisent pas le latin, à supposer que ceux qui le lisent aillent chercher le volume dans la poudre des bibliothèques publiques, et, l'y ayant trouvé, prennent le soin de recueillir la séve qui circule encore sous

l'écorce surannée et l'émotion souvent sincère du poëte, derrière le masque artificiel sous lequel elle se dérobe.

Mais de là aussi le devoir de chercher, pour rendre cette langue de convention, une qualité intermédiaire de couleur et de style, où le poëte pût encore se reconnaître, mais où Jeanne surtout et ses contemporains se reconnussent aussi eux-mêmes; où le mot de convention, si j'ose parler ainsi, disparût pour faire place, sinon à l'expression exacte et à l'accent naïf de l'époque, du moins à quelque chose qui n'eût pas gardé figure romaine.

Mon premier soin, et il n'y avait pas à hésiter, a été de rétablir les noms des lieux et des personnages dans leur forme précise, de restituer les titres dans leur réalité autant que faire se pouvait. Il resterait toujours assez de ces déguisements inévitables quand on veut imposer à une langue vivante les habitudes d'une langue morte, c'est-à-dire celles d'une civilisation qui a cessé d'exister sous sa forme propre.

Mais ce qu'il n'était pas possible de faire disparaître, c'est l'accent déclamatoire dans le tour général du style; on doit toutefois savoir gré au docte professeur de s'être assez souvent encore inspiré à la source même du génie de Jeanne d'Arc et lui être indulgent s'il lui arrive (ce n'est encore que trop fréquent, hélas!) de se laisser aller au lieu commun

classique et de garder les habitudes de l'esprit de collége. On est heureux, après tout, de retrouver parfois sous ce vêtement taillé à l'antique, une figure qui garde plus d'un trait de la bergère de Domremy, surtout de la guerrière d'Orléans et de la martyre de Rouen. Vous même, Monseigneur, si vous voulez bien parcourir jusqu'au bout cette œuvre trop souvent inégale, vous éprouverez, j'en suis persuadé, une certaine joie à lire dans les derniers vers, non une prédiction, ces fêtes existaient déjà, mais une allusion aux fêtes d'Orléans.

Ce lointain écho de la réalité qui se laisse surprendre dans cette poésie si peu moderne sans être antique, voilà ce qui charmera peut-être dans une œuvre où tout devait paraître suranné, dans ce monument d'une époque où l'on ne se faisait aucun scrupule de tout mettre en latin et de faire parler à une bergère de Lorraine l'idiôme solennel de la Clélie de Tite-Live. Laissez-moi espérer, Monseigneur, que ces impressions seront aussi celles de Votre Grandeur, et, qui sait? l'idée lui viendra peut-être quelque jour de faire réciter la Jeanne d'Arc latine de Vernultz sur le modeste théâtre qui a entendu et applaudi les vers grecs de l'Œdipe et du Philoctète. A une lieue d'Orléans, les flots de la Loire en frémiraient de joie et d'orgueil et porteraient quelque chose de ce latin, un moment redevenu langue vivante, sur les premières marches de Sainte-Croix

et jusque sous les pieds de la statue du Martroy.

Plus on semble vouloir éloigner la France moderne de l'ancienne et renier les nobles traditions de celle-ci, plus les âmes fidèles éprouveront de consolation à voir rajeunir une fois de plus et rapprocher de nous le plus grand des souvenirs de la vieille France.

Lorsque nous demandons à la Papauté d'élever sur les autels de la chrétienté la première des femmes françaises, c'est bien le moins que nous saisissions toutes les occasions de prouver au monde que la France est restée fidèle à la mémoire de sa sainte et héroïque fille. Enfin comment ne pas rappeler ici que si jamais Rome accueille vos supplications, Monseigneur, et les nôtres, elle rendra l'immortelle sentence dans la langue même que Vernultz a fait parler à Jeanne d'Arc ?

Agréez, je vous prie, Monseigneur, l'hommage de mon respect filial.

ANTOINE DE LATOUR.

8 mai 1879.

Orléans, le 6 août 1879.

Monsieur,

Bien volontiers j'accepte la dédicace de votre Jeanne d'Arc latine : je l'accepte, parce que, ayant eu l'intention de l'offrir au grand évêque à qui je succède, et à cause de cela, à moi-même, je ne puis répudier cette partie de mon glorieux héritage, et aussi parce que toute occasion d'apporter ma part de sympathie à notre héroïne me trouvera toujours prêt.

Je vous prie donc, Monsieur, de vouloir bien agréer mes remerciements pour l'honneur que vous me faites, et, en même temps, toutes mes félicitations pour vos persévérantes recherches et vos heureuses découvertes.

Vous le dites bien : Jeanne d'Arc est une des plus belles figures de notre histoire :

figure si belle que la poésie, même la mieux inspirée, est toujours restée au-dessous de sa simple et authentique histoire. Cette figure a donc dû rayonner bien au delà de la France. Par goût de lettré et d'érudit, et surtout par patriotisme, il vous agrée, Monsieur, de rechercher les traces que Jeanne d'Arc a laissées dans les littératures étrangères. Déjà l'Espagne vous a répondu, et dans une publication d'une critique ingénieuse et savante, vous nous avez montré comment le génie espagnol a compris et célébré la vierge de Domremy, la Pucelle d'Orléans. Aujourd'hui, c'est sur un document oublié, mais curieux, de la renaissance des lettres en Belgique, que vous avez mis la main ; sur une tragédie écrite en cette langue qu'on appelle morte quelquefois, que j'appellerai immortelle, en cette langue latine des Universités et du monde lettré : en sorte que c'est le retentissement de Jeanne d'Arc, non plus seulement dans les âmes populaires et poétiques, mais chez les érudits et les savants que votre découverte nous permettra de con-

stater. Je ne doute pas que, interprété par vous, le vénérable docteur Vernultz ne parle un français qui étonnera et charmera.

Ni les traditions patriotiques du grand évêque, ni ses traditions littéraires, ne sont délaissées parmi nous. Toujours animés par son esprit, nos élèves de La Chapelle sont dignes de la pensée que vous avez eue pour eux : ils en seront justement fiers, Monsieur, et chercheront de leur mieux à y répondre.

Veuillez agréer, Monsieur, avec mes remerciements et mes félicitations réitérées, l'hommage de mon bien dévoué respect.

† PIERRE, *Év. d'Orléans.*

JOANNA DARCIA

JEANNE D'ARC



ARGVMENTVM

Occupato per Anglos ferè toto Galliæ regno, cùm Carolus VII, legitimus regni hæres, aliquoties prælio victus, et præter Biturigum vix unam aut alteram urbem sibi fidelem habens, rebus suis graviter afflictis remedium non inveniret, JOANNA DARCIA, octodecim annorum puella, ex oppido Donoremigio in Lotharingiâ orta, cùm oves in agris pasceret, divinitùs ad opem Carolo ferendam excitatur. Anno igitur M. CCCC. XXVIII ad Carolum in Franciam venit, divinitùs se missam ad Aureliam obsidione liberandam, Anglos urbibus Galliæ exuendos ipsumque regem, ut more majorum sacro oleo inungatur, Remos perducendum, nuntiat.

Examinatur à proceribus regni et theologis, ac tandem à Carolo dux universi exercitûs constituitur. Hâc aucta dignitate Anglos Aureliæ ab obsidione depellit, ac plurimas alias urbes partim vi, partim deditione ad Regem reducit. Multæ urbes rerum à Puellâ gestarum prospero successu commotæ



ARGUMENT

Le royaume de France était presque tout entier occupé par les Anglais, lorsque Charles VII, héritier légitime du royaume, vaincu dans plusieurs combats, et n'ayant, en dehors de Bourges, qu'une ou deux villes qui lui fussent restées fidèles, ne savait où trouver un remède à ses affaires gravement compromises, Jeanne d'Arc, jeune fille de dix-huit ans, originaire du bourg de Donremy, en Lorraine, pendant qu'elle paît les brebis dans les champs, est excitée par le Ciel à porter secours à Charles. Elle vient donc, en 1428, trouver Charles en France, et annonce qu'elle est envoyée de Dieu pour délivrer Orléans assiégé, dépouiller les Anglais des villes de France qu'ils ont prises, et conduire le roi lui-même à Reims pour y être oint de l'huile sainte, suivant la coutume de ses ancêtres.

Elle est soumise à un examen par les seigneurs du royaume et les théologiens, et enfin établie par Charles comme chef de toute son armée. Revêtue de

ultro in viâ, quæ hostium erant, Vrbibus, Remos perducit, ubi inunctus regni diadema recepit (1). *Tandem Puella, cùm Compendium ab Anglis obsideretur, latis vrbi suppetiis dum eruptione factâ depellere obsidentes conatur, in manus hostium venit. Hi cùm illam salvis belli legibus interimere non possent, tanquam veneficam hæreticam, simulatæque virginitatis et virilis habitus ream Rhotomagi in foro concremârunt.*

Ex variis incorruptæ fidei authoribus qui de ejus fortitudine innocentiâque scripserunt et quos ferè omnes in suâ de hâc Puellâ historiâ complexus est Joannes Hordal, I-V, doctor ac Professor ducisque Lotharingiæ consiliarius.

---

(1) Cette phrase est évidemment incomplète; mais on supplée aisément au sens.

(Note du traducteur.)

cette dignité, elle force les Anglais à lever le siége d'Orléans, et ramène à l'obéissance du roi plusieurs autres villes, les unes de vive force, les autres par une reddition volontaire. Un grand nombre d'autres, qui appartenaient encore à l'ennemi, entrainées par l'heureuse issue des hauts faits de la Pucelle, ouvrent leurs portes sur la route, et Jeanne conduit le Roi à Reims, où il est sacré et reçoit la couronne de France.

Enfin la Pucelle, pendant que les Anglais assiégent Compiègne, et qu'étant venue porter secours à la ville, elle fait une sortie pour repousser les assiégeants, tombe entre les mains des ennemis. Ceux-ci, à qui les lois de la guerre ne permettaient pas de la tuer, la brûlèrent sur la place de Rouen, comme empoisonneuse, hérétique, coupable d'avoir simulé la virginité et porté des habits d'homme.

Extrait de divers auteurs d'une foi inattaquable, qui ont rendu témoignage de son courage et de son innocence, et qu'a réunis presque tous, dans l'histoire qu'il a écrite de cette jeune fille, Jean Hordal, I. V., docteur, professeur et conseiller du duc de Lorraine.

PERSONÆ TRAGÆDIÆ

Carolus VII, Franciæ rex.
Reginaldus (Chartus), archiepiscopus Remensis.
Carolus Borbonius.
Culsantus.
Rayus.
Joanna Darcia, Puella Aurelianensis.
Joannes Aurelius.
Pulengius.
Bethfortius, Suffortius, Talbotus, Glacidas, duces Anglorum.
Theologi (Marcellus et Bertrandus).
Judices.
Legati varii diversarum urbium.
Nuncii varii, milites franci.
Milites angli, senex.
Chorus virginum.
Fratres Joannæ Darciæ.
Populus Franciæ.
Remenses, Lucidas.

PERSONNAGES DE LA TRAGÉDIE

CHARLES VII, roi de France.
RÉGNAULT (de Chartres), archevêque de Reims.
CHARLES DE BOURBON, comte de Clermont.
CULAN (Louis de), amiral de France.
RAIS (Gilles de Laval, sire de).
JEANNE D'ARC, la Pucelle d'Orléans.
JEAN AURÈLE.
POULENGY (Bertrand de).
BETFORT (Jean de Lancastre, duc de),
TALBOT, William,
SUFFOLK (le comte de),
GLACIDAS (William Glasdale),
} chefs anglais.
Théologiens (MARCEL et BERTRAND).
Juges.
Envoyés de différentes villes.
Messagers divers, soldats français.
Soldats anglais, un vieillard.
Chœur de vierges.
Les frères de Jeanne d'Arc.
Peuple de France.
Habitants de Reims, Lucidas.



ACTVS PRIMVS

SCENA I

Carolus, Franciæ rex; senex.

CAROLUS.

Quid heu! meorum sceptra regnorum manu
Ut frœnet Anglus? Franciam ut ferro meam
Populetur audax? ut meis fastu potens
Det jura populis? ut meum indignâ ferat
Diadema fronte? Martiis cinctus globis,
Ut ubique dirum spargat invictus metum,
Feroxque mortis evomat sævæ minas?
Quid heu! malorum fœda defœdet meum
Imago regnum? mortibus late novis
Ut arva semper horreant? Semper (nefas!)
Seges per agros ferrea increscat meos?
Ut tot meorum regio passu premam
Postrata ferro corpora, et mixto fluant
Amnes cruore, et ossibus tantum albicent
Agri meorum? fidus ut lachrimas mihi
Et tot suorum populus ostendat neces?
Quid heu! pudendum perferant urbes jugum,
Effeminati perferant Angli jugum?



ACTE PREMIER

SCÈNE I

Charles, roi de France; le vieillard.

CHARLES.

Quoi donc? l'Anglais retiendra dans sa main le sceptre de mes royaumes? De son fer audacieux il ravagera ma France? Dans son insolence, il donnera des lois à mes peuples? Son front indigne ceindra mon diadème? Armé des foudres de Mars, il répandra partout sans résistance une terreur fatale, et vomira dans sa férocité les menaces d'une mort cruelle? Quoi donc? L'affreuse image des maux qu'il endure souillera mon royaume? La mort ne cessera de répandre au loin sur mes campagnes une horreur nouvelle? Une moisson de fer ne cessera de se dresser dans leurs sillons? Faudra-t-il toujours que, de mon pied royal, je foule tant de corps des miens renversés par le fer? Que les fleuves roulent le sang mêlé à leurs ondes, que les champs ne blanchissent que sous les os des miens! Que mon peuple fidèle me montre ses larmes et tant des siens frappés par la mort? Quoi donc? Verrais-je mes villes supporter honteusement le joug, le joug de l'Anglais efféminé? Adorer sa tête

Illius adorent verticem? horrescant manum?
Et obsequantur? et ratam jurent fidem?

SENEX.

In se fluentes qui stupet rerum vices,
Patiatur idem; prosperum nulli Tonans
Addixit ævum; versat humanum genus
Sorte inquietâ, dumque dispensat manu
Felicitatem, fit parens, et fit simul
Noverca cùm vult; lachrymis flecti nequit
Cùm sævit atrox, vincere est sortem pati.

CAROLUS.

Patiarne? nempè qui suis victor solum
Concussit armis Francus, et Romam potens
Sepelivit atro cinere, quique Istrum bibit,
Thracasque et orbis tertius quidquid suis
Includit undis, Asia quà latè plagas
Dives recludit, laureæ adjecit suæ;
Quem sol Fons noscit, Occiduus tremit
Ibera Tellus cujus invictum manus
Est fassa robur, cujus à dextrâ jugum
Accepit olim Rhenus, et frœnum mare.
Qui pacis idem et arbiter belli fuit
Tremente mundo; qui suis leges dabat
Excelsis armis, dividens lauros manu,
Et fata ferro; nunc jugum victus subit,
Et servit Anglo. Ceu leo clausus specu,
Inter catenas pectore ardenti fremit.
Frustrà comanti vertice intentans minas
Imparque bili vinculum mandit suum
Seseque tollit, deprimit, versat, quatit,

superbe? Redouter son bras et lui obéir? et rester fidèle à la foi qu'elles lui ont jurée?

LE VIEILLARD.

Que celui qui se voit en butte aux caprices de la fortune sache les supporter. Le Tout-Puissant n'a promis à personne un sort également heureux; une destinée inquiète agite l'espèce humaine, et de sa main dispensant le bonheur, elle se montre, à son gré, tantôt mère, tantôt marâtre; lorsqu'elle exerce ses fureurs, elle ne se laisse point fléchir par les larmes. Savoir supporter son destin, c'est le vaincre.

CHARLES.

Et je le supporterai? quoi! le Franc qui a secoué la terre et l'a fait retentir du bruit de ses armes victorieuses, qui a enseveli Rome dans sa noire cendre, qui a bu les eaux du Danube, qui a ajouté à ses glorieux trophées la Thrace et tout ce que la troisième partie du monde enserre dans ses flots, tout ce que renferme au loin l'opulente Asie; dont le soleil levant connaît la puissance, devant qui tremble le soleil couchant; dont la terre ibérique a confessé la force invincible; dont le Rhin a jadis accepté le joug, et la mer le frein; en qui le monde tremblant a salué l'arbitre de la paix et de la guerre; qui dictait ses lois, l'épée haute, partageant les lauriers de sa main et faisant à chacun sa destinée par le fer; vaincu aujourd'hui, le Franc subit le joug et se soumet à l'Anglais. Comme le lion, captif dans son antre, frémit entre ses chaînes; vainement de sa poitrine ardente et la crinière haute, il menace encore, et impuissant dans sa colère, il ronge ses

Strictoque certans dente nequicquam ingruit;
Sic nos in iras ferimur et magni vigor
Sese lacessit cordis, at frustra tamen
Erumpere ardet; claudimur quaquà patent
Spatiosa regni limina Anglorum manu
Magisque Francos fata tentantes premunt.

SENEX.

Satis tueri fama majorum nequit,
Vicesque regnum et servitus habent suas.
Assyrius olim regna dispensans manu
Nunc servit aliis, et suum nescit potens
Romanus orbem. Fervidus patrum vigor
Non est nepotum; lege nam nullâ datur
Virtus avorum; mutat ætatum vices
Hominumque cuncta qui suo arbitrio regit.

CAROLUS.

Quid restat ergo? numquid has armis manus,
Latus istud armis exuam? ferro impotens
Ferrum relinquam? lachrymas tantùm mei
Siccâ aure populi et flebiles planctus bibam?
Spectabo flammas patriæ, atque altos legam
Cineres meorum? Francia! ô quondam potens
In orbe nomen! Nomen at nunc et leve,
Tuumque multus lilium obfuscat cruor.
Pars nuper orbis pulchrior; sed nunc jaces,
Jugumque collo recipis externum tuo,
Fœdata multo funere et spectas gemens
Tantùm ruinas. Vos, mei Manes patris,

fers, se soulève, s'aplatit, s'agite, se secoue, et découvrant ses dents, se porte vainement à l'attaque; ainsi nous livrons-nous à l'emportement de nos colères; ainsi s'irrite en nous la vigueur d'un grand cœur; mais c'est en vain qu'elle brûle d'éclater; le bras de l'Anglais nous tient de partout enfermés dans les vastes limites du royaume, et plus les Français tentent les destins, plus ils en sont accablés.

LE VIEILLARD.

La gloire des ancêtres n'est pas une défense suffisante; l'empire et la défaite ont leurs chances. L'Assyrien jadis distribuait les royaumes; aujourd'hui il est l'esclave d'autrui, et la puissance romaine ne connaît plus ce monde qui fut sien. L'ardente vigueur des pères ne se retrouve plus dans les fils; il n'est pas de loi qui assure aux neveux la vertu des aïeux. Celui qui gouverne tout à son gré change la condition des âges et des hommes.

CHARLES.

Que faire donc? dépouillerai-je cette main de l'épée, ces flancs de leur armure? ne pouvant rien par le fer, rejetterai-je le fer loin de moi? Boirai-je d'une oreille indifférente les larmes de mon peuple et ses lamentables gémissements? Me résignerai-je à voir ma patrie en flammes et à recueillir les cendres accumulées des miens? France! ô nom si puissant jadis dans le monde! nom aujourd'hui si léger! des flots de sang souillent la blancheur de tes lis. Hier encore la plus belle partie du monde, gisante aujourd'hui, tu courbes la tête sous le joug de l'étranger,

Manes avorum testor, haud nostro perit
Errore regnum; traxit exitium parens,
Moriturus Anglis Franciam addicens suam,
Natum repellens; assero regnum tamen,
Et jura legum, jura naturæ sequor.
O cor! tibine Franciam eripiat tuam
Iste, iste vecors Anglus et nostrum ferat
Impunè sceptrum? potiùs, ah! potiùs mori!
Servire Francus non potest, mori potest,
Cùm mors perennem sternit ad laudem viam.
Si subditorum sanguinem hæc tellus bibit,
Hauriat et illa regium; nam aut rex ero,
Fluet aut sub armis iste pro regno cruor.

SENEX.

Dolendo nemo vincit, et cladem minis
Nemo repellit; sæpe vix quicquam potest,
Qui se querelis vindicat; mens se premit
Et excitatas cordis extinguit faces,
Quando dolori tristis incumbit suo.
Spes surgat audax, et Dei imploret manum,
Manumque jungat. Dignus auxilio est poli
Juvare sese qui potest, et qui juvat.
Sperare multùm vincere est, vinci quoque est
Spem perdidisse.

CAROLUS.

Spero, nec mihi spem prius,
Adversa quanquàm fata, quam vitam auferent.

et souillée par la mort tu ne vois partout que des ruines. O Mânes de mon père, Mânes de mes aïeux, je vous en prends à témoin, ce n'est point par moi que périt ce royaume. C'est l'œuvre de mon père, qui, en mourant, a légué sa France aux Anglais et repoussé son fils. Mais ce royaume, je le réclame, je réclame mon droit, j'invoque le droit de la nature. O mon cœur, laisserai-je l'odieux Anglais t'arracher cette France qui est tienne et porter impunément mon sceptre? Ah! plutôt, plutôt mourir! Le Français ne peut être esclave, il peut mourir, quand la mort ouvre le chemin à une gloire impérissable. Si cette terre boit le sang des sujets, qu'elle boive aussi celui du roi; ou je serai le roi, ou mon sang coulera sous le glaive pour mon royaume.

LE VIEILLARD.

Ce n'est pas avec des plaintes qu'on triomphe; nul ne repoussse la défaite avec des menaces. Celui-là garde à peine un reste de forces qui ne se défend que par des plaintes. L'âme se comprime et éteint les flammes ardentes du cœur, quand elle s'abandonne à l'accablement de sa douleur. Que l'espoir se réveille avec l'audace, qu'il implore le bras de Dieu, et que les bras se joignent. Celui-là est digne de l'appui du Ciel qui peut s'aider lui-même et qui s'aide. Espérer beaucoup, c'est vaincre, et c'est être vaincu que d'avoir perdu l'espérance.

CHARLES.

J'espère; et les destins, si contraires qu'ils soient, ne m'arracheront l'espérance qu'avec la vie.

SCENA II

Borbonius, Carolus rex, Culsantus, Rayus, senex.

BORBONIUS.

Quid ergo, Rex? ut mœsta majestas jacet?
Ut pectus istud pulsat invitum dolor?
Ut languet animus? Verba non Anglos movent,
Et ira vanis proficit nunquam minis.
Attolle pectus, aliquid audendum est manu.
Excelsa semper indoles sperat, nec est
Servire nostrum, quamdiù vitam regit,
Prodigere vitam spiritus, qui istam potest.
Nihilne superest?

CAROLUS.

Ipsa, Borboni, mihi
Spes sola superest, viribus sed spes caret.
Irascor, ira sed minas tantùm vomit;
Indignor, animus sed suo incumbit malo;
Invasit Anglus omnia, hinc questus mei;
Jam servit Anglo Francia, et vivo, et jugum
Cerno meorum? Quidquid optandum fuit
Fortuna Francis abstulit; portus meos,
Urbes, et ipsam jam tenet Lutetiam
Nostrâ superbus regiâ et sceptro, et domo
Imbellis Anglus.

SCÈNE II

Bourbon, le roi Charles, Culan, Rais, le vieillard.

BOURBON.

Qu'est-ce donc, ô roi? Votre Majesté restera-t-elle abîmée dans la tristesse? Votre cœur se laissera-t-il vaincre par la douleur? votre âme par la langueur? Ce ne sont pas des paroles qui chasseront les Anglais, et la colère ne fait rien avec de vaines menaces. Haut le cœur, sire! c'est le moment d'oser quelque chose. Une âme élevée espère toujours; il ne nous appartient pas de servir, tant que cette vie obéit au souffle qui doit la gouverner. Ne reste-t-il rien à faire?

CHARLES.

Il ne me reste que l'espérance, Bourbon, mais la force manque à l'espérance. Je m'irrite, mais ma colère n'a que des menaces à répandre. Je m'indigne, mais le courage succombe à son mal. L'Anglais a tout envahi; de là mes plaintes. La France est sous le joug de l'Anglais, et je vis, et j'assiste au servage des miens! Tout ce qu'elle a pu convoiter, la fortune l'a enlevé à la France. Mes ports, mes villes, Paris lui-même, il tient tout, fier de posséder mon palais, mon sceptre, ma maison, le mol Anglais!

BORBONIUS.

Franciam nundùm tenet,
Etiam supersunt, quæ tuum nomen colunt,
Urbes et oræ.

CAROLUS.

Quæ meum deflent statum
Forsàn supersunt, una me Biturigum
Colit vrbs, tueri non potest; Aurelia
Sudat sub armis et famet; nostris opem
Repetit ab armis: ferre quis tantos opem
Queat inter hostes? Civitas multo undique
Conclusa vallo est; cœlitùs, vel non potest,
Vis inferenda est. Iste nostrarum est status
Per arma rerum.

BORBONIUS.

Plurimi regis fidem
Adhuc sequuntur.

CAROLUS.

Plurimi nutant fide,
Fortuna populos in suas partes trahit.

SENEX.

Victorem adorant, deserunt victum sibi
Suisque cladem qui timent.

BORBONIUS.

At, Rex, tamen
Incerta dum sunt fata, quærenda est salus.

CAROLUS.

Quæ spes salutis, fata cum Francos premunt?

BOURBON

Il ne tient pas encore la France; il est encore des villes et des côtes restées fidèles à votre nom.

CHARLES.

Il en est peut-être qui déplorent l'état où je suis; une seule ville, Bourges, reconnaît mon autorité, impuissante à la défendre. Orléans, haletant sous le poids des armes, meurt de faim; il réclame à grands cris le secours de nos armes; comment le lui porter à travers tant d'ennemis? La ville est partout enveloppée de retranchements. Le secours ne peut lui arriver que par le Ciel, s'il le peut encore. Tel est l'état de nos affaires du côté des armes.

BOURBON.

Beaucoup ont gardé leur fidélité au roi.

CHARLES.

Beaucoup chancellent dans leur foi. La fortune entraîne les peuples dans son parti.

LE VIEILLARD.

Ceux-là adorent le vainqueur, abandonnent le vaincu, qui craignent la défaite pour eux et les leurs.

BOURBON.

Tant que la destinée est encore incertaine, ô roi, il faut chercher le salut.

CHARLES.

Où est l'espoir du salut, quand le sort accable les Français?

BORBONIUS.

Pugnemus iterùm, Franciam nemo semel
Devicit unquam.

CAROLUS.

Qui semel victus fuit
Pugnam veretur; nemo fortunam catus
Unquam lacessit. Prælio jam bis dato
Superavit Anglus, et suas nostro imbuit
Cruore lauros, testis est Crepantium,
Suos per agros ossa Francorum legit.
Lexoviorum testis est campus patens,
Et hîc Scotorum francico mixtus cruor
Exundat agris.

BORBONIUS.

Ergo bis victi dabunt
Jam terga Franci? Crescit à ferro furor,
A clade virtus, animus à fato novus.
Ceu palma surgit onere cum premitur gravi,
A morte Francus sic suam vitam trahit.
Si vicit Anglus, omen est victoriæ,
Vincetur; addit roboris multum sibi
Superata virtus. Roma non victa est semel,
Unaque Tybris sanguinem et cineres suis
Involvit undis; pulchrior tandem suo
E cinere surgens, addidit mundo jugum;
Qui premitur esse fortior semper solet;
Totis resistit viribus quando jacet.

CULSANTUS.

Etiam supersunt pectora in laudem tuis
Fæcunda Francis. Parva nobilium manus

BOURBON.

Combattons de nouveau; jamais personne ne vainquit la France d'un seul coup.

CHARLES.

Qui une fois a été vaincu redoute le combat. Nul, s'il est prudent, ne fatigue la fortune. Déjà, dans deux combats, l'Anglais a triomphé de nous, et de notre sang a abreuvé ses lauriers. Témoin Crevant, qui dans ses plaines a fait moisson de nos os; témoin la vaste plaine de Verneuil, qui s'est vue inondée du sang de l'Écosse, mêlé à celui de la France.

BOURBON.

Et parce que deux fois ils ont été vaincus, les Français tourneront le dos? Du fer renaît une fureur nouvelle, de la défaite le courage, des coups du sort une nouvelle ardeur. Comme le palmier rebondit sous le fardeau qui l'affaisse, ainsi le Français tire sa vie de la mort. Si l'Anglais a vaincu, c'est un présage de victoire, il sera vaincu. La vertu accablée tire d'elle-même une vigueur nouvelle. Ce n'est pas une fois que Rome a été vaincue, et le Tibre a roulé pêle-mêle dans ses eaux et son sang et ses cendres. Sortie enfin plus belle de ses cendres même, elle a imposé son joug au monde. Accablé d'abord, on finit par être le plus fort, et c'est en touchant la terre qu'on résiste de toutes ses forces.

CULAN.

Il y a parmi vos Français bien des cœurs encore féconds pour la gloire. Que de fois une poignée de

Quàm sæpe Regi lilium asseruit suum?
Martellus ille, Franciæ nostræ decus
Stuporque mundi, sanguine hostili tuos
Satiavit agros, et neci jungens neces
Parvâ irruentes Barbaros stravit manu.
Vicêre Francos plurimi, at nemo extulit
Hinc arma victor. Premere qui Francos potest,
Premendo semper certus exitii est sui :
Quicumque Francus nascitur, vinci potest
Non subjugari.

CAROLUS.

Nostra mutavit suam
Fortuna dextram, quosque subvexit polo
Ad ima trudit.

RAYUS.

Cum volet, mutet suum
Fortuna vultum, nobilis Francus suum
Non mutat animum; nostra non dubia manus
A sorte pendet, vincere infidam novâ
Virtute sortem novimus; supra vices
Supraque casus tollimur, quando manu
Reges tuemur.

SENEX.

Strenua qui sic sapit
Virtute sortem vincit, atque ausu premit
Casum superbo.

CAROLUS.

Raye, quo tandem vocas?

RAYUS.

Quo spes tuorum, quô tuum nomen vocat,
Ad arma rursûs; vincere haud Francos potest,

nobles a, dans la main du roi, raffermi ses lis! Martel, ce héros, l'honneur de notre France et la stupeur du monde, a rassasié vos campagnes du sang de l'ennemi, et entassant la mort sur la mort, a renversé avec une faible troupe le flot débordé des barbares. Plus d'une fois le Français a été vaincu; mais nul de ses vainqueurs n'a d'ici emporté ses armes. On a pu accabler les Français; mais en les accablant, on assure sa propre perte. Quiconque est né Français peut être vaincu, non subjugué.

CHARLES.

Notre fortune a souvent passé d'un côté à l'autre, et ceux qu'elle avait élevés jusqu'au ciel, elle les a précipités dans l'abîme.

RAIS.

La fortune peut, à son gré, changer de visage; le noble Français ne change pas de cœur. Les coups de notre fidèle épée dépendent du sort; mais nous savons, à l'aide d'un courage nouveau, vaincre un sort infidèle. Nous savons nous élever au-dessus des caprices et des hasards de la fortune, quand c'est nos rois que nous défendons.

LE VIEILLARD.

Avec ces nobles pensées, on oppose à la destinée un courage qui la dompte, et par cette généreuse audace on triomphe du hasard.

CHARLES.

Mais où m'appelles-tu enfin?

RAIS.

Où vous appelle l'espérance de votre peuple, votre nom illustre, à de nouveaux combats. Celui-là ne

Qui unum relinquit, unus inveniet viam
Quâ sceptra Regi reddat et patriam suis.
Audere nostrum est, gallicus semper vigor
In dura sponté proruit, nec se, Deo .
Quanquam premente, substrahit. Si, Rex, jubes,
Cogemus iterùm milites, Anglus licet
Aurelianam martiis urbem globis
Circumdet hostis, terga disjectus dabit.
Pandenda nostro, dum licet, ferro via est.
Perire nunquam maxima urbs debet fame,
Spectante Rege, dumque nostrâ est in manu
Non fractus ensis. Junge spem gladiis tuam,
Vincemus.

CAROLUS.

In me nulla bellorum est mora,
Spes magna restat, arma vix restant mihi.

BORBONIUS.

Restamus omnes, utere hâc, et hâc manu,
Inultus iste non fluet bello cruor,
Asserere regnum qui potest.

CULSANTUS.

Audax solet
Mutare sortem pectus, et magni vigor
Animi triumphat, pertinax quando suam
Sortem lacessit; ultimum semper timet
Conamen hostis.

RAYUS.

Inter adversa emicat,
Seseque tollit Francicæ virtus manûs,
Cum dura fato sors premit.

peut vaincre les Français qui en a laissé un seul vivant. Ce dernier survivant trouvera le chemin pour rendre au roi son sceptre et une patrie à ses compatriotes. L'audace est notre fait, c'est le fait de l'énergie française de se ruer dans les plus pénibles entreprises, et de ne pas reculer, même quand Dieu l'accable. Si vous l'ordonnez, ô roi, nous rassemblerons de nouveaux soldats, et quoique l'Anglais tienne Orléans enserré dans les foudres de Mars, il sera défait et tournera le dos. Ouvrons-nous une issue, l'épée à la main, pendant qu'il se peut encore. Jamais une grande ville ne doit périr par la faim, son roi la regardant, et tant que le fer est encore entier dans notre main. Joignez le fer à l'espoir, et nous vaincrons.

CHARLES.

Je n'hésite jamais à combattre. Il me reste un grand espoir, mais à peine des armes.

BOURBON.

Nous vous restons tous; usez de ce bras et des autres. Notre sang ne coulera pas sans vengance, s'il peut sauver le royaume.

CULAN.

L'audace et le courage changent souvent la destinée, et l'énergie d'un grand cœur triomphe, lorsqu'elle tient tête à la fortune; l'ennemi se défie toujours d'un dernier effort.

RAIS.

C'est dans l'adversité que brille le courage de la France, et c'est quand l'accable la main pesante du sort qu'elle se relève.

CAROLUS.

Per me licet,
Tentemus aliquid, virium si quid mihi
Superest mearum, cogite, et rursus novi
Eant in arma milites.

RAYUS.

Cura hæc mea est.

SENEX.

Audere qui nihil potest, speret nihil.
Findenda terra est messis ut surgat nova.
Deus juvantes se juvat. Sed en novæ,
Ni fallor, iterum causa mœstitiæ venit.

SCENA III

Carolus, Nuntius Aurelianensis, Borbonius, Culsantus, senex.

CAROLUS.

Quo tam citato rapitur hic miles gradu?
Quis est? et unde?

NUNTIUS.

Aureliâ hic adsum tibi
Necessitatis nuntius; pressa ultimam
Opem urbs reposcit; urbe nam totâ fames
Grassatur atrox, et viri, et pueri, et senes
Vix vitam anhelant, liberi in matrum sinu

CHARLES.

Je ne m'oppose pas à ce que nous tentions quelque chose, s'il me reste encore quelques forces. Rassemblez de nouveaux soldats et les mettez sous les armes.

RAIS.

Ce soin me regarde.

LE VIEILLARD.

Qui ne sait rien oser n'a que faire d'espérer. Il faut fendre la terre pour qu'il en sorte une moisson nouvelle. Dieu aide ceux qui s'aident. Mais si je ne me trompe, voici une nouvelle cause de douleur qui nous arrive.

SCÈNE III

Charles, un envoyé d'Orléans, Bourbon, Culan, le vieillard.

CHARLES.

Où va ce soldat d'un pas si précipité? qui est-il? d'où vient-il?

L'ENVOYÉ.

J'arrive d'Orléans, messager de ses nécessités dernières; à bout de ressources, la ville implore un secours suprême. La faim promène par toute la ville son affreux empire, et hommes, adolescents, vieillards, exhalent à peine un souffle de vie. Les enfants,

Exhausta ponunt viscera, et lento jacent
Fato perempti; mortis horrendæ effera
Ubique imago est, nec tui plebem duces
Jam concitatam voce solantur satis,
Crudeliùsque sævit in cunctos fames
Quam forsàn hostis.

CAROLUS.

Sed tamen servant fidem.

SENEX.

Cùm premit egestas sæva, tunc nulla est fides.
Fidelis esse non potest quisquis famet.

NUNTIUS.

Rex, parce, dubia civium nutat fides,
Retinere vitam quando non possunt suam.
Fervent tumultu cuncta : vel nobis opem,
Plebs tota clamat, Rex ferat, vel urbs suo
Dedatur hosti : precibus hinc retinent duces,
At inde vacuas populus ostendit domos.

CAROLUS.

Erumpat audax miles, et ferro cibos
Rapiat secante.

NUNTIUS.

Militi erepta est via,
Conclusit hostis cuncta, nec nobis patet
Jam liber amnis; undique armorum strues
Et valla surgunt, aeris tantum via
Aperta restat.

pressent contre le sein de leurs mères leurs entrailles épuisées, et s'affaissent tous d'une mort lente. On ne voit partout que l'image affreuse de la mort. Tes chefs ne parviennent plus à rassurer par leurs paroles notre peuple ameuté, et la faim exerce sur tous des ravages plus terribles peut-être que ceux de l'ennemi.

CHARLES.

Cependant ils restent fidèles à leur roi.

LE VIEILLARD.

Quand la famine sévit sur un peuple, il n'y a plus de fidélité. Qui a faim ne saurait être fidèle.

L'ENVOYÉ.

Pardonnez, ô roi, mais les citoyens chancellent dans leur fidélité douteuse, quand ils ne peuvent retenir une vie qui échappe; le tumulte est partout. Que le roi nous porte secours, s'écrie tout le peuple en masse, ou que la ville se rende à l'ennemi. D'un côté les chefs contiennent le plus qu'ils peuvent à force de prières, mais de l'autre le peuple montre les maisons vides.

CHARLES.

Que le soldat sorte audacieusement de la ville et enlève des vivres au tranchant de l'épée.

L'ENVOYÉ.

Il n'y a plus de routes ouvertes au soldat. L'ennemi tient tout fermé, et le fleuve lui-même ne nous offre plus un chemin libre; de toutes parts se dressent des amas d'armes et des retranchements; l'air seul nous reste ouvert.

CAROLUS.

Nempe nec Clermontius
Audebit aliquid?

NUNTIUS.

Ille jam arripuit fugam,
Urbem reliquit; perculit terror ducem,
Cum nuper Anglus militem invasit tuum
Victorque stravit.

CAROLUS.

O Tonans! ô quæ meis
Spes ergo rebus? Fata, si regnum hoc meum
Dedistis Anglis, ne meum saltem caput
Dedatur illis. Ecce jam mortem volens
Nullam recuso; Franciæ sceptrum gerat
Sed purpuratum sanguine hoc Anglus meo.
Tutando regnum nam decet regem mori.
Quid vos? in isto reliqua num spes est statu?

SENEX.

Periculorum mentio audaces solet
Cohibere mentes, sæpè nec constat sibi
Qui multa sperat, arduam quando objicit
Fortuna molem.

BORBONIUS.

Rex, moram parvam tuis
Concede rebus, una consilium dabit
Nox expeditum; non satis certo potest
Deliberare quem gravis turbat metus.

SENEX.

Consulere magnus optimè metus solet,
Sapimus timendo.

CHARLES

Et Clermont n'ose rien?

L'ENVOYÉ.

Il a pris la fuite et déserté la ville; la terreur s'est emparée de ce chef, quand récemment l'Anglais s'est rué sur tes soldats et les a mis en déroute.

CHARLES.

Dieu tout-puissant! quelle espérance est désormais la mienne? Si vous avez, ô destins, livré ce royaume aux Anglais, que ma tête du moins ne leur soit point livrée. Je ne recule point devant la mort, quelle qu'elle soit. Que l'Anglais porte le sceptre de la France, mais empourpré de mon sang. Il faut qu'en mourant un roi couvre son royaume de son corps. Mais vous? voyez-vous quelque remède à cet état de choses?

LE VIEILLARD.

La seule idée du danger suffit souvent pour comprimer l'audace, et l'espérance la plus ferme n'est pas toujours fidèle à elle-même, quand la fortune lui oppose quelque grand obstacle.

BOURBON.

O roi, accorde quelque trêve aux affaires : une nuit suffira peut-être pour apporter un conseil utile; celui que trouble une grande crainte ne saurait délibérer avec confiance.

LE VIEILLARD.

Une grande crainte donne souvent un bon conseil; la crainte est bonne conseillère.

CAROLUS.

Forsàn urbs Aurelia
Unâ peribit nocte, dum trahimus moras.

SENEX.

Expectat horas sæva non multas fames,
Et vincere hostem qui potest, cito cupit.

CULSANTUS.

Tentemus Anglum, mitte qui Bethfortium
Legatus adeat, jubeat ut clausâ frui
Burgundus urbe possit, atque illam tuo
Aliquando fratri reddat.

CAROLUS.

Hoc Anglum roges?

SENEX

Nunquam relinquit quam tenet prædam leo,
Frustra rogatur esse qui victor potest.

SCENA IV

Carolus, Populus, Borbonius, Culsantus, senex.

CAROLUS.

Qui rursus isti?

POPULUS.

Subditos cernis tuos,
Vagos, egenos, patriâ extorres suâ,

CHARLES.

Mais Orléans peut périr en une seule nuit, pendant que nous traînons les choses en longueur.

LE VIEILLARD.

Une faim cruelle n'accorde pas de longues heures, et qui se sent en mesure de vaincre l'ennemi ne tarde pas à le désirer.

CULAN.

Tâtons les Anglais, envoyons un messager à Betfort, et proposons que le Bourguignon entre dans la ville et la tienne fermée, pour la remettre un jour à votre frère.

CHARLES.

Demander cela à des Anglais?

LE VIEILLARD.

Le lion ne lâche jamais la proie qu'il tient, et c'est vainement que l'on prie celui qui peut compter sur la victoire.

SCÈNE IV

Charles, le peuple, Bourbon, Culan, le vieillard.

CHARLES.

Que veulent encore ceux-ci?

LE PEUPLE.

Vous voyez vos sujets errants, égarés, exilés de leur pays. Nous sommes, après la ruine, un triste

Et post ruinam triste documentum sumus
Quid iniquus hostis possit; has præter manus,
Et præter istud languidum corpus fame,
Nihil reliquit.

CAROLUS.

O dolor! cives meos
Ut ista miseros sæva tempestas premat!

POPULUS.

Corrompit Anglus omnia, incendit domos,
Furensque latè quicquid abstrusum est rapit.
Miseranda facies cædis hinc atque hinc vagæ,
Ferro colonos miles horrendo premit,
Fugamque ferro intercipit. Nullus satis
Est tutus unquàm; si neges quod non habes,
Parata mors est, gladius in jugulum irruit;
Si depreceris, si mori potiùs velis,
Mucrone miles in caput stricto salit.
Hæc inter arma vivere est semper mori.

CAROLUS.

Sic sævit Anglus ergo?

POPULUS.

Sic Francos premit,
Exterminatque subditos Anglus tuos.
Istos in atrum cogit insultans specum,
Hos igne torquet, verbere hos; istos capit,
Istos trucidat; lachrymis flecti nequit,
Satiare diram nulla mors dextram potest.

témoignage de ce que peut faire un ennemi inique. Excepté ces bras et ce corps épuisé par la faim, il ne nous a rien laissé.

CHARLES.

O douleur! mes pauvres sujets en proie à une pareille tempête!

LE PEUPLE.

L'Anglais saccage tout; il met le feu à nos maisons, et, dans sa fureur, il ravit partout autour de lui tout ce qu'on cherche à lui dérober. Lamentable image du meurtre qui sévit de tous côtés, le soldat opprime par le fer le laboureur épouvanté et lui coupe toute retraite. Aucun nulle part ne se sent en sûreté. Refusez-vous ce que vous n'avez pas, c'est la mort assurée, le glaive fond sur votre tête; si vous suppliez, si vous demandez plutôt la mort, le soldat vous tient sous la pointe de l'épée. Vivre ainsi sous la menace du fer, c'est une mort continuelle.

CHARLES.

Voilà donc où en est venue la fureur de l'Anglais!

LE PEUPLE.

C'est ainsi qu'il accable les Français et qu'il extermine vos sujets. Il les pousse et les entasse avec insulte dans un antre noir, puis il tourmente les uns par le feu, les autres par le fouet; il prend ceux-ci, il tue ceux-là; les larmes ne le fléchissent pas, la mort la plus cruelle ne saurait assouvir la fureur de leur bras.

CAROLUS.

Et pellit agris rusticos?

POPULUS.

Pecudes rapit,
Equos, bovesque; si quid est est ultrà, vago
Absumit igne, longus agrorum situs
Facies ruinæ est; sentiunt agri suas
Geruntque clades, interim quaquà licet
Fugiunt coloni; liberis uxor suis
Onusta sequitur conjugem, et passus novo
Humectat imbre singulos. Quo nunc, ait,
Quo, mater, imus? vix potens fari puer.
Ah! mater, alius inquit, ah! mater cibum!
Misera illa differt, nec negat quod non hahet,
Solatur ipsum, et osculis fallens suis
Sperare cogit. Bis perit qui sic perit,
Hæc vita mors est. Magne rex, si te tui
Fortuna populi tangit, hanc liceat tuo
Mutare jussu patriam, semper tibi
Vivemus animo subditi, seu nos sibi
Ibera tellus asserat, seu parvulum
Italia nobis lata concedat locum.

SENEX.

Gemente populo, rex bonus semper gemit;
Sors subditorum nam esse sors regis solet.

CAROLUS.

Sperate, populi, nostra nos nondum obruit
Fortuna totos. Turbido ceu sol polo
Quandoque totus conditur, sed mox micat

CHARLES.

Et il chasse les laboureurs des champs?

LE PEUPLE.

Il enlève les troupeaux, les chevaux, les bœufs; tout ce qui s'offre à lui, devient la proie du feu; les champs ne sont qu'une vaste ruine; les champs ont aussi leurs défaites et en sentent l'horreur. Les laboureurs cependant fuient dans tous les sens; l'épouse suit l'époux, chargée de ses enfants, et marque chacun de ses pas d'une pluie d'un genre nouveau! Mère, où allons-nous maintenant? dit l'enfant qui parle à peine. Ah! mère, dit un autre, mère, à manger! La pauvre créature hésite à répondre, et n'ose refuser ce qu'elle n'a point. Elle console l'enfant, et, l'abusant par ses baisers, le force d'espérer. Périr ainsi c'est périr deux fois, cette vie est une mort. Grand roi, si le sort de votre peuple vous touche, permettez-nous, commandez-nous de quitter cette patrie. Nous resterons vos sujets de cœur, soit que le sol ibérique nous adopte, soit que l'Italie nous accorde quelque asile dans son vaste sein.

LE VIEILLARD.

Un bon roi ne peut que gémir avec son peuple gémissant, et n'a d'autre sort que le sort de ces sujets.

CHARLES.

Esperez, ô peuples, la mauvaise fortune ne nous a pas tous écrasés. Le soleil disparaît parfois tout entier dans un ciel troublé, mais bientôt il brille de

Vultu serenus; sic dabit post has Tonans
Meliora clades fata; spem Francis abstulit
Nunquàm ullus hostis; ite, durate, et mei
Remanete semper; gratior regi est fides
Adversa miseris cladibus quam sors probat.
Et nos eamus.

BORBONIUS.

Rex, jube quicquid voles,
Tua spes tuorum est, rege si incolumi licet,
Vivamus, ultrà nullus est voti locus.

CULSANTUS.

Et opes, et ipsam consecro vitam tibi,
Utaris istis, hâc tuam vitam in meo
Moriens tuebor sanguine.

CAROLUS.

Hæc grata est fides;
Sed eamus, ipse spes mea est semper Deus.

SENEX.

Spes ista reges decipit nunquam pios.

CHORUS

Virginum Francicarum.

Heu perpetuum nihil est usquàm,
Stabili nihil est illustre gradu!
Fragilis fortuna monarcharum est,
Unâque ruit sæpius horâ

nouveau et montre un visage serein; ainsi, après ces défaites, le Tout-Puissant nous donnera de meilleures destinées. Jamais aucun ennemi ne ravit au Français le dernier espoir. Allez, tenez ferme, et restez toujours miens. Un roi n'est que plus touché d'une fidélité que la fortune contraire a éprouvée par de cruelles défaites. Partons nous-mêmes.

BOURBON.

Ordonnez, ô roi, ce qu'il vous plaira. Votre espoir est le nôtre. Si nous vivons et que le roi soit sauvé, que pouvons-nous désirer de plus ?

CULAN.

Mes biens, ma vie même vous appartiennent, disposez de ce qui est à moi, et s'il faut mourir, que mon sang protège votre vie.

CHARLES.

Cette fidélité m'est chère; mais allons, mon espérance, c'est toujours en Dieu que je la mets.

LE VIEILLARD.

Cette espérance n'a jamais trompé un roi pieux.

CHŒUR

De jeunes filles françaises.

Hélas! rien nulle part n'est éternel, rien n'est stable sur sa base illustre! La fortune des rois est fragile, et souvent s'écroule en une heure un royaume qui

Florens multo tempore regnum.
Optima mundi Francia regio,
Quâ nil toto pulchrius orbe est,
Quâ nil cernit clarius oriens
Lumine Phœbus, ditius aut quâ
Nil videt undas repetens Phœbus,
Cùm se Thetyos gremio condit.
Occidit, eheu! occidit, eheu!
Asiam quondam jura per omnem
Armata dabat, Græcosque suâ
Antè potentes lege tenebat;
Sedibus, heu! nunc eruta languet,
Hostisque jugum perfert Angli.
Ille horrendo cuncta tumultu
Oppida replet, funere miles
Cumulat campos, fugiunt miseri,
Et sua plorant arva coloni.
Una est regni certa ruina.
Cedunt urbes ante fideles
Et dum belli fulmina metuunt,
Subeunt hostis jussa tyranni.
O parce tuis, Carole, populis,
Non te fugiunt, fugiunt hostem,
Hosti quanquàm miseri cedant.
Hæc una salus superest cunctis,
Jam nullam sperare salutem.
Hoc stat fixum miseris fatum,
Fatique rigor stabilis cogit;
Ipsos rerum dominos adigit,
Superos infrà se tenet ipsos.
O regnandi dira cupido!
Quantis imples cladibus orbem,

a fleuri pendant des siècles. La France, le meilleur pays du monde, que rien dans l'univers entier ne surpassait en beauté, auquel le soleil naissant ne voyait rien d'égal en clarté, rien d'égal en richesses, lorsque, regagnant les eaux, il se replonge dans le sein de Thétis; la France, hélas! a péri! elle a péri, hélas! Jadis elle étendait sur toute l'Asie l'empire de ses armes, et tenait sous sa loi les Grecs autrefois si puissants. Maintenant, hélas! arrachée de ses fondements, elle languit et se courbe sous le joug ennemi de l'Anglais. Celui-ci remplit toutes nos villes d'un horrible tumulte; le soldat comble nos champs de funérailles. Les malheureux colons s'enfuient et pleurent leurs sillons. Ce qu'il y a de certain, c'est la ruine du royaume. Les villes jadis fidèles ouvrent leurs portes, et pour se soustraire aux foudres de la guerre, se soumettent aux volontés tyranniques de l'ennemi. Pardonne, ô Charles, à tes peuples; ils ne te fuient pas, ils fuient l'ennemi, tout en lui cédant. Il ne nous reste à tous qu'un espoir de salut, c'est de n'en espérer désormais aucun. C'est le seul sort assuré aux malheureux, et il n'y a de stable que la rigueur du sort. Eux-mêmes, les maîtres du monde ne lui échappent pas, et il tient les dieux mêmes asservis. O passion cruelle de la domination, de quels désastres tu remplis l'univers, quand ton feu dévorant pénètre au fond du cœur des rois! Tout périt, abandonné aux flammes, l'univers ne reconnaît plus aucun droit, les lois font silence, partout règne la fureur de posséder. Le fer s'ouvre partout un passage. La piété exilée abandonne les royaumes, et le siége attristé de la justice se taît, inondé de sang.

Cùm corda tuæ regum flammæ
Altius urunt! Omnia flammis
Tradita pereunt, nulla coluntur
Jura per orbem, legesque silent,
Et regnat amor dirus habendi.
Omnia ferro pervia cedunt,
Pietas exul regna relinquit,
Et justitiæ triste tribunal
Reticet multo sanguine plenum.
Attamen, o rex maxime regum,
Sydera cujus jussa sequuntur,
Et mare nutum et terra facessunt,
Si nostra tuum Francia numen
Prostrata colit ritusque sacros
Positas servat prona per aras,
Tandem affer opem, lilia redde
Candida regi, causa triumphet
Quæ justa movens arma laborat.
Exeat Anglus, victusque suas
Trepidis repetat navibus undas,
Discatque suo fractus damno
Aliena nefas tangere regna.

Et cependant, ô roi le plus grand des rois, dont les astres suivent les lois, dont la terre et la mer suivent les volontés, si notre chère France adore toujours ta divinité, et prosternée devant tes autels, accomplit tes rites sacrés, viens à notre secours, rends au roi ses blancs lis, donne le triomphe à la cause dont les armes en péril défendent la justice. Que l'Anglais s'en aille, et vaincu regagne ses rives sur ses vaisseaux tremblants, et mis en pièces, apprenne à ses dépens que c'est un crime de toucher aux royaumes étrangers.



ACTUS SECUNDUS

SCENA I

Joanna Darcia, Pulengius, senex.

JOANNA.

Quo me Tonantis jussa, quo Cœlum vocat,
Venio puella; pulsat hoc pectus Polus
Et intùs ardet martiæ mentis vigor.
Placuere valles hactenùs, placuit juga
Superare cursu montium et parvos greges
Inter susurros amnium et rupes cavas
Ductare fuste. Vos oves quondam meæ,
Et vos capellæ, vos mihi noti greges,
Et qui sonante fluitis ad numeros aquâ,
Valete fontes. Hactenùs volucrum mihi
Placuere cantus, nunc tubæ et litui placent,
Et tympanorum, et æris horrendi sonus,
Pro valle campus proque sylvarum comis
Vibrata placeant spicula, et subito volant
Quæ ab igne glandes. Non decet nostras colus
Ignava dextras, pensa lanarum haud decent;
Armabit hasta dexteram, et nostrum latus
Jam cinget ensis. Ibimus quo nos vocant
Oracla Cœli; galea succinget comas,



ACTE SECOND

SCÈNE I.

Jeanne d'Arc, Poulengy, le vieillard.

JEANNE.

Me voici, pauvre jeune fille, arrivée où m'appellent les ordres du Tout-Puissant, où m'appelle le Ciel. Le Ciel anime cette poitrine, où je sens brûler l'ardeur d'une âme martiale. J'aimais jusqu'ici les vallées, j'aimais à franchir la cime des montagnes et à conduire de ma houlette mes humbles troupeaux le long des fleuves murmurants et au pied des rochers. Brebis autrefois miennes, et vous mes chèvres, et vous troupeaux connus de moi, et vous dont les ondes coulaient avec un si harmonieux murmure, adieu, ô fontaines! Jusqu'ici, je me plaisais au chant des oiseaux; maintenant je lui préfère le bruit de la trompette, celui du clairon, celui du tambour, celui de l'airain menaçant. Au lieu de la vallée, le champ de bataille; au lieu du dôme des forêts, la nuée des flèches qui vibrent et des balles lancées par le feu. Ce lâche fuseau ne sied plus à mes doigts, non plus que le labeur de la laine. La lance armera mon bras et l'épée va ceindre mon côté. J'irai où m'appellent

Lorica pectus, milites inter feros
Ducenda vita est. Tu mihi hunc animum, Tonans,
Ad arma donas, et meas ignis fibras
Tuus perurit. Sentio herois vigor,
Impellit istas pectoris nostri fores
Additque robur, cedit ex animo timor,
Qui sæpe nullâ virgines causâ quatit.
Vis ista mentis est novæ; sic me movet
Qui sæpe magno robore imbelles Tonans
Attollit animos, Francica ô Tellus, tibi
In hoc vocamur, feminæ unius manus
Te vindicabit, pristinum reddet decus
Sceptrumque regi. Ne meos annos tamen,
Ne temne sexum; bella conficiam tua,
Anglusque palmam porriget victus mihi.

SENEX.

Spem facere tantam virgini solus potest
Monarcha cœli; viribus sæpe impia
Confundit arma parvulis. Omen placet.

PULENGIUS.

Si certa mens est, virgo, si durat vigor
Animumque semper pulsat, ut credis, Deus,
Properemus ergo.

JOANNA.

Nullus hunc animum dies
Mutabit unquam; quo vocor virgo, sequor,
Animusque ab illo est qui vocat.

les oracles du Ciel. Le casque couvrira ma chevelure, la cuirasse ma poitrine; il me faudra vivre entre de rudes soldats. C'est toi, ô Dieu tout-puissant, qui me donnes ce goût des armes, et ce feu qui brûle mes entrailles me vient de toi. C'est l'énergie des héros qui force ainsi les portes de mon âme, me donne une vigueur inconnue, et m'ôte cette crainte qui souvent, sans motif, remue les jeunes filles. Cette force d'âme m'est nouvelle; elle me vient du Dieu qui souvent anime les faibles courages d'une grande énergie. C'est pour toi, ô terre de France, que je suis appelée à cette œuvre. La main d'une femme relèvera ta cause, et rendra au roi son antique honneur et son sceptre. Ne t'alarme cependant ni de mon jeune âge ni de mon sexe. Je menerai à fin cette guerre cruelle, et l'Anglais vaincu m'offrira la palme que j'attends.

LE VIEILLARD.

Le Monarque du ciel peut seul inspirer à une jeune fille une telle espérance. Il lui plaît souvent de confondre par la main d'un enfant les armes de l'impie. J'en accepte l'augure.

POULENGY.

Si telle est toujours ta résolution, ô jeune fille, si ton énergie persiste, et que Dieu, comme tu le crois, continue à animer ton courage, hâtons-nous.

JEANNE.

Aucun jour n'y apportera de changement; la vierge va où Dieu l'envoie, et ce courage me vient de Celui qui m'appelle.

PULENGIUS.

Faxit Tonans,
Præibo, de te nuntium regi feram.
Faciles parabo regis affatus tibi.

JOANNA.

Præibis, ipsa subsequor. Multum audeo,
Sperare quod vix audeant unquàm viri.
Ut tot superbos laureis Anglos manu
Puella vincam? Martio ferro efferas
Sternam cohortes? Sceptra restituam suo
Erepta regi? In ultimum rursùs mare
Anglos repellam? Aureliam pressam fame
Ab hoste clausam liberem? Non hæc meæ est
Vis tanta dextræ, nec meas unquàm manus
Implevit ensis, unicus tantùm mihi
Fuit hasta fustis, quoque pellebam greges,
Hoc transilire rivulos, hoc arborum
Excutere fructus solita nonnumquàm fui.
Vixi colonos inter, incolui casas
Oviumque caulas, ibimus contrà tamen,
Et sorte victâ, dum mihi adspirat Polus,
Statuam trophæa, longa post quæ ætas probet.
Non palma solis vertices ornat viris,
Etiàm triumphis feminæ ornantur suis
Et Fama nostrum posteris sexum canit
Virtute clarum; namque commune est decus,
Nec ipsa virtus eligit sexum sibi.
Age, Fama, linguis mille quæ mundum reples,
Aliisque recta plurimis longæ occupas
Ætatis annos, præpara lauros mihi,

POULENGY.

C'est Dieu qui t'envoie. J'irai devant toi, pour annoncer au roi ta venue. Je t'ouvrirai vers lui une voie facile.

JEANNE.

Va donc, et je te suis. J'ose beaucoup et ce que bien des hommes oseraient à peine espérer. Une jeune fille vaincre des Anglais fiers de tant de lauriers? renverser des cohortes armées de tous les engins de Mars? rendre au roi le sceptre qui lui a été ravi? forcer enfin les Anglais à repasser la mer? délivrer Orléans épuisé par la famine et assiégé par l'ennemi? une telle force n'est pas de mon bras. Jamais une épée n'a rempli ma main. Cette main n'a connu d'autre arme que la houlette avec laquelle je poussais mon troupeau devant moi, et dont j'avais coutume de me servir pour passer les ruisseaux et faire tomber les fruits des arbres. J'ai vécu parmi les laboureurs. J'habitais une chaumière et les parcs des brebis. Je marcherai pourtant contre l'ennemi, et si Dieu me vient en aide, après avoir vaincu le sort contraire, je dresserai des trophées qui apprendront à l'âge futur que la palme n'est pas faite seulement pour couronner le front des hommes, que les femmes peuvent aussi se parer de leurs triomphes, et que la renommée peut aussi montrer à la postérité notre sexe illustré par le courage. Car la gloire est chose commune à tous et la vertu ne choisit pas un sexe qui lui soit propre. Allons, ô renommée, qui remplis le monde de tes mille langues et qui, portée sur des millions d'ailes, occupes les années d'un long âge,

Quas non vetustas ulla, non tempus rapax
Evertat unquam : noster invidiam labor
Superabit atram, dumque me Parca obruet
Fortè inter acies, inferam cœlo caput
Cœloque eodem mortua et tumulo tegar.
Sed eamus, ipse jam moras rumpit Tonans,
Morasque nescit ipse quem Cœlum trahit.

SENEX.

En ista sexum jam sapit supra suum.
Virtutis intùs igneæ impellit calor.
Parvos lacertos spernere haud unquam licet,
Deus hîc laborat; Franciæ hinc surget salus.

SCENA II

Carolus rex, Borbonius, Culsantus, Rayus, Pulengius, senex.

CAROLUS.

Ceu navis inter turbidos motus maris
Agitata semper fluctuat, dum nunc latus
Impellit unda proruens, dum nunc Noti
In vela celeres agmine ingenti ruunt;
Sic agitor ipse, et fluctuo, et nullam mihi
Statuo salutem; cura curarum est parens,
Et inquieta mens sibi somnum negat
Nescitque noctem.

prépare-moi des lauriers que nulle vieillesse, que le temps rapace ne dispute jamais; mon œuvre triomphera de la noire envie, et si la Parque ne m'accable pas au milieu des combats, je porterai ma tête dans le ciel, et morte, ce même ciel me couvrira comme une tombe. Mais allons, le Tout-Puissant lui-même commande d'abréger les délais, et celui-là doit les ignorer que le Ciel entraîne.

LE VIEILLARD.

L'esprit de cette jeune fille est au-dessus de son sexe. Elle obéit intérieurement à l'ardeur d'un courage de feu. Ne dédaignons jamais un bras faible, c'est Dieu ici qui travaille. De là sortira le salut de la France.

SCÈNE II

Le roi Charles, Bourbon, Culan, Rais, Poulengy, le vieillard.

CHARLES.

Comme un navire agité flotte sans cesse au milieu des tourbillons de la mer, lorsque tantôt l'onde vient battre ses flancs, tantôt ce sont les vents conjurés qui se ruent à grand bruit sur les voiles rapides, ainsi suis-je en proie moi-même à la tourmente, et sans rien résoudre qui me sauve. Le souci engendre les soucis, et mon esprit inquiet se refuse au sommeil et ignore la nuit.

SENEX.

Quisquis in patriæ sinu
Recepit hostem perdidit somnum simul,
Simul et quietem.

CAROLUS.

O patria! ô Franci mei!
Nil præter ergo nomen, et tantum levem
Retinemus umbram? Specimen infelix ero
Tantumne sortis? Quantulum est quod jam mihi
Superest in orbe! Urbs una, quæ regni potest
Arx esse nostri, clauditur, duplex premit
Hanc hostis unam, et Anglus, atque Anglo fames
Gravior superbo. Dicite, ô proceres mei,
Quæ reliqua spes est?

BORBONIUS.

Parva, nam extremum premit
Discrimen urbem, nulla consueta dapis
In urbe restat copia. In pecudum cibos
Rabies edendi vergit, effossum rapit
Manditque gramen populus, et virides hians
Decerpit herbas, coria permulti vorant
Fœdasque visu bestias. Cohibet pudor
Ne plura dicam. Subtrahit puero cibos
Ab ore mater, et puer matri rapit.
Utrinque pugna est; miles hos inter famens
Puero et parente surripit ferro dapem.
Hic plorat, illa deficit sensu dolens
Et frendet amens.

LE VIEILLARD.

Quiconque a ouvert à l'ennemi le sein de sa patrie a perdu en même temps le sommeil et le repos.

CHARLES.

O ma patrie, ô mes Français, nous n'avons donc gardé de vous que le nom et une ombre légère? Je ne serai donc qu'un misérable exemple de la destinée? Que peu de choses est déjà ce qui me reste dans le monde! La seule ville qui pourrait être la citadelle de mon royaume m'est fermée, et cette ville unique, un double ennemi l'assiége, l'Anglais, et plus terrible que l'orgueilleux Anglais, la faim. Dites-moi, ô mes pairs, quel espoir nous reste.

BOURBON.

Un bien faible, car le danger suprême assiége cette ville, et rien ne lui reste de l'approvisionnement ordinaire. La fureur de manger s'est jetée sur la nourriture même des troupeaux, le peuple arrache et mange le gazon des champs et se dispute les herbages verts. La multitude dévore les peaux des bêtes et les animaux qui répugnent au regard. La vergogne m'empêche d'en dire davantage. La mère arrache les aliments de la bouche de son enfant, l'enfant les arrache à la mère. Des deux côtés il y a combat. Le soldat affamé se jette entre eux et, le fer à la main, ravit la nourriture à l'enfant et à la mère. Celui-là pleure, celle-ci se pâme, se lamente, et perd la tête.

CULSANTUS.

Talis est intùs fames,
At hostis indè verberat muros globis,
Et fulminante maquinâ horrendum tonat.
Vibrantur ignes, flamma populatur domos,
Et tecta vastat turrium; noster tamen
Animosus urbem miles et ferro et manu
Tuetur audax.

CAROLUS.

Fortè nil restat moræ.
Quid, Raye? quanta militum restat manus?

RAYUS.

Tuos coegi milites, parva est manus?
Virtute sed quæ plurimis præstat suâ.
Tibi cruorem consecrant omnes suum,
Patriæque vitam, spes tua est horum manus.

CAROLUS.

Utamur illis, fata si Francis favent,
Hi spem reducent.

RAYUS.

Ecce qui regem petit,
Hilarem serenus inficit vultum color.

CAROLUS.

Adsit, vel ipso mutor aspectu viri.
Quô tu? quis? undè?

PULENGIUS.

Si licet, regi loquar.

CULAN.

Tels sont au dedans les effets de la faim. L'ennemi cependant bat les murs de la ville et l'épouvante du bruit de ses machines foudroyantes. Il lance le feu, la flamme dévore les maisons, ravage le toit des tours. Nos braves soldats ne perdent rien de leur audace et couvrent la cité de leur épée.

CHARLES.

Il n'y a plus de temps à perdre. Qu'en dis-tu, Rais? Que nous reste-t-il de soldats?

RAIS.

Je les ai réunis, ils sont peu; mais par leur courage ils en valent un grand nombre. Tous vous offrent leur sang, et leur vie au pays. Tout votre espoir est en eux.

CHARLES.

Disposons-en; si le sort nous favorise, ils nous ramèneront l'espérance.

RAIS.

Voici quelqu'un qui cherche le roi, portant sur le visage les signes de la joie.

CHARLES.

Qu'il vienne; l'aspect de l'homme me transforme déjà moi-même. Où vas-tu? qui es-tu? d'où viens-tu?

POULENGY.

Je voudrais parler au roi.

CAROLUS.

Permitto, loquere.

PULENGIUS.

Magne rex, tandem tuam
Mutare sortem syderum Rector cupit,
Et certa magnam fata promittunt opem.
Una est puella, cujus impellit Tonans
Animum manumque; hæc reddere et sceptrum tibi
Regnumque debet. Temnere haud sexum velis,
Virgo est tenella; temnere haud gentem velis,
Obscura, pauper, hactenùsque inter greges
Mediis in agris vixit, et tantum suos
Novit parentes; interim primis latet
Virtus sub annis, et Deus pectus movens
In hoc vocavit, ut tuo regno graves
Depellat Anglos, vertici imponat tuo
Diadema regni. Cernere hanc si, Rex, cupis,
Aderit vocata.

CAROLUS.

Rebus ut nostris opem
Ferat una virgo? Sceptra restituat mihi?
Depellat Anglos?

SENEX.

Sæpè subsidium venit
Spes undè nulla est; semper humanos Tonans
Obscurat ausus cùm juvat.

RAYUS.

Nempè ut tuas
Ignara belli copias virgo regat?

CHARLES.

Parle, il te le permet.

POULENGY.

Grand roi, le Maître des astres vient enfin changer votre sort. La destinée vous envoie un secours grand et certain. Il est une jeune fille dont le Tout-Puissant arme le bras et le courage. Elle vous rendra votre sceptre et votre royaume. Ne dédaignez pas son sexe; c'est une humble vierge. Ne dédaignez pas sa condition : pauvre et obscure, elle a jusqu'ici vécu parmi les troupeaux, au milieu des champs, et n'a connu que ses parents. Sa jeunesse cache un grand courage. Dieu, le lui mettant au cœur, l'appelle à chasser les Anglais, qui vous oppriment, et à couvrir votre front du diadème. Si vous voulez la voir, ô roi, ordonnez, et elle viendra.

CHARLES.

Une vierge rétablirait nos affaires, et me rendrait le sceptre?

LE VIEILLARD.

Le secours est souvent venu d'où tout espoir était absent. Quand Dieu veut aider, il commence par confondre l'audace humaine.

RAIS.

Quoi donc? une vierge, ignorante de la guerre, commandera votre armée? Combattre n'est pas l'affaire de la femme; la laine et le fuseau, voilà ce

Pugnare non est feminæ; lanam et colum
Puella tractet, arma concedat viris.

SENEX.

Effeminatus feminæ forsàn manu
Perire debet Anglus.

CAROLUS.

Hic adsit volo,
Temnenda non est ferre quæ auxilium cupit.
Noscatur, audiatur.

BORBONIUS.

Obscura haud decet
Puella reges adeat.

SENEX.

Obcuris quoque
Patere reges subditis debent suis;
Patitens sit auris principis semper decet.

CULSANTUS.

Equidem nocere non potest, Rex est suis
Commune numen.

CAROLUS.

Magna jam pectus tenet
Spes excitatum, veniat, affari volo.

PULENGIUS.

Ibo, evocabo, si jubes; altam indolem,
Virile pectus et graves suprà genus

qui convient à une jeune fille; qu'elle laisse les armes à l'homme.

LE VIEILLARD.

L'Anglais efféminé est peut-être condamné à périr de la main d'une femme.

CHARLES.

Qu'elle vienne, je le veux. Que craindre de celle qui ne demande qu'à nous porter secours? Il faut la voir et l'entendre.

BOURBON.

Une obscure jeune fille ne doit pas approcher les rois.

LE VIEILLARD.

Les rois doivent être accessibles aux plus humbles de leurs sujets. L'oreille du prince doit toujours être ouverte.

CULAN.

Que pouvons-nous craindre, en effet? le roi est la divinité commune des siens.

CHARLES.

Un grand espoir s'éveille dans mon cœur. Qu'elle vienne, je veux lui parler.

POULENGY.

J'irai la chercher, si vous le voulez. Vous trouverez en elle un caractère généreux, une âme virile et des manières au-dessus de sa condition. Quelle qu'elle

Mores probabis; quicquid est, est à Deo.
Decipere teneræ virginis candor nequit.

CAROLUS.

Tu, vade, siste virginem. Vos hùc mihi
Afferte vestem, veste mutatâ priùs
Probabo mentem.

SENEX.

Rebus auxilium tuis
Si ferre Cœlum statuit, hæc virgo potest.

SCENA III

Borbonius, Joanna Darcia, Carolus rex, Culsantus, Rayus, senex.

BORBONIUS.

En illa; et iste virginem vultus decet,
Decor est in ore, corpus erectum placet.
Agedum, Puella, surge, nam Regem priùs
Decet ut salutes.

JOANNA.

Quem scio Regem, colo.
Hic ipse Rex est. Magne Rex, Æther tuis
Aspiret ausis, jussa me magni vocant
In hoc Tonantis, ut tuis opem feram
Per arma rebus, et tibi sceptrum et tuam
Reddam coronam. Parvulum idcirco gregem

soit, elle vient de Dieu. La candeur d'une jeune vierge ne saurait tromper.

CHARLES.

Va et amène la jeune fille. Vous autres, apportez-moi un autre vêtement; je veux en changer, pour l'éprouver.

LE VIEILLARD.

Si le Ciel a résolu de nous venir en aide, cette jeune fille le peut.

SCÈNE III

Bourbon, Jeanne d'Arc, le roi Charles, Culan, Rais, le vieillard.

BOURBON.

La voici; c'est bien le visage d'une vierge. J'aime cette pudeur dans ses traits, cette taille élevée. Allons, jeune fille, leve-toi; il convient d'abord que tu salues le roi.

JEANNE.

J'honore celui que je sais être le roi; le voici. Grand roi, que le Ciel favorise vos hardis desseins; les ordres du Tout-Puissant m'appellent à les seconder, à vous secourir par les armes, et à vous rendre sceptre et couronne. C'est pour cela que j'ai quitté le petit troupeau que mon père avait confié à mon

Nuper reliqui, quem mei jussu patris
Parvo regebam fuste. Ne teneras manus,
Aut hos lacertos sperne; me famulam tuam
Impellit Æther, jussa Cœlorum sequor,
Et intùs in me robur inspirat Tonans.
Age, copiarum protinùs jam me ducem
Crea tuarum, pareat miles mihi,
Meisque bellum rursùs auspiciis gerat.
Inopem puellam, et ultimæ sortis vides,
Tamen haud repelle, fortia ut sternat Tonans
Infirma semper eligit; parùm interest
Quæ te reducat in tuum regnum manus.
Vis est ab Alto, prospero bellum exitu,
Qui cuncta frænat, finiet; tu, Rex, mihi
Committe bellum.

SENEX.

Tale consilium est Dei.
Audere tantum fœmina haud unquàm potest.

CAROLUS.

Magnum est quod audes, virgo, sed forsàn tuus
Te fallit animus; muneris tanti capax
Non sexus iste est, nec tua est ætas capax.
Metire sortem dum licet, virgo, tuam,
Tenera es puella, non tuas bello manus
Natura finxit; martias quisquis cupit
Ductare turmas, regere bellantum manus,
Hostem explicatis aggredi signis gravem,
Vir esse debet strenuus, fortis, potens,
Maturus ævo, cujus haud vultum pavor
Immutet unquàm, terreat nunquam necis
Præsens periculum; cujus à mente omnia

humble houlette. Ne méprisez pas ces frêles mains, ces bras débiles; le Ciel me pousse à vous servir; je suis les ordres du Ciel; Dieu met en moi la force dont j'ai besoin. Faites-moi sans retard le capitaine de votre armée, que le soldat m'obéisse et recommence la guerre sous mes ordres. Je ne suis qu'une pauvre fille et d'humble naissance; mais ne me repoussez pas; c'est souvent par la main du faible que Dieu aime à renverser le fort. Peu importe le bras qui vous rétablira dans votre royaume. La force vient d'en-haut. Celui qui tient tout sous son empire donnera à la guerre une nouvelle issue. Vous, ô roi, confiez-moi le soin de la guerre.

LE VIEILLARD.

Ce conseil vient de Dieu. Une simple femme n'eût jamais eu pareille audace.

CHARLES.

Tu oses beaucoup, ô jeune fille, et il se peut que ton courage t'abuse; un tel emploi n'est guère de ton sexe, de ton âge. Autant que je puis juger de ta condition, tu es une faible jeune fille, et la nature n'a pas façonné tes mains pour la guerre. Celui qui se flatte de conduire des soldats à la bataille, de diriger des combattants, d'attaquer, enseignes déployées, un ennemi formidable, doit être un homme intrépide, courageux, puissant, déjà mûr par l'âge, dont la peur ne doit jamais pâlir le visage, qui ne doit jamais s'embarrasser du péril de la mort présente; dont la volonté doit gouverner l'armée entière, et obtenir que ses soldats obéissent sans

Regantur arma, milites dicto velint
Parere jussi. Quid feras ergô vide,
Te subitus iste decipit forsàn calor.

JOANNA.

Si chara regni, Rex, tibi est salus tui
Ne perde tempus, omnis afflictis mora
Est longa semper. Virgo sim, robur dedit,
Necessitati consulet qui mox tuæ,
Si non recuses. Ipse me mittit Tonans,
Quid dubius hæres? Cuncta qui nutu regit,
Victoriasque jure dispensat suo
Per me juvare te cupit; nihil est nimis
Imbelle Cœlo; discute hunc animo metum,
Videbis Anglos Franciâ ejectos tuâ,
Aureliamque liberam.

CAROLUS.

Multum potest
Qui cuncta solo temperat nutu Tonans.
Tene ille misit?

JOANNA.

Misit, et nostram regit
Deus ipse mentem. Magne Rex, certas Poli
Ne sperne vires; cladibus fractus jaces,
Et te relinquunt dum tui, pro te Tonans
Me suscitavit virginem; sim dux tui
Et imperatrix militis : non est pudor
Si me sequatur, quam dedit Cœlum, ducem.

CAROLUS.

Virgo, parumper cede. Quid proceres mei?

peine à son ordre, à sa parole. Examine-toi bien; il se peut que ce subit enthousiasme t'abuse.

JEANNE.

Si vous avez à cœur le salut de votre royaume, ô roi, ne perdez pas de temps; tout retard semble long à ceux qui souffrent. Que je sois une vierge, que Dieu m'ait donné la force, que le Dieu qui m'envoie veuille lui-même venir en aide à vos besoins, pourquoi hésiter à le croire? Celui dont la volonté gouverne tout, et qui dispense, à son gré, les victoires, veut par moi vous secourir, rien n'est faible pour le ciel. Secouez la crainte qui agite votre esprit, et vous verrez les Anglais rejetés de votre France et Orléans libre.

CHARLES.

Celui qui régit toute chose par sa seule volonté peut beaucoup; mais est-ce bien lui qui t'envoie?

JEANNE.

C'est lui qui m'envoie et qui gouverne ma pensée. Grand roi, ne repoussez pas le secours certain du ciel. Vous gisez, abattu par vos défaites, et, pendant que les vôtres vous abandonnent, Dieu suscite une vierge pour vous relever, et c'est moi. Que je sois le chef, le capitaine de vos soldats; il n'y a pas de honte à me suivre, quand c'est le ciel qui me choisit pour les commander.

CHARLES.

Jeune fille, retire-toi un moment. Que pensent

Spes intùs agitat pectus, et dubiâ simul
Subsisto mente.

BORBONIUS.

Præsules sacros voca,
Adsit senatus, virgine auditâ, probent
Quod illa certis asserit fatis tibi.

CULSANTUS.

Et hoc videtur; sæpè delusus gemit
Quicumque facilè credit; in magnis decet
Consilia rebus tarda regnantes sequi.

RAYUS.

Hæreo, nec ista mente discerno satis
Oracla Cœli. Virginem vixdum sequi
Volent cohortes, vix duces. Vereor tamen.
Consilia regum sæpè commutat Polus.

CAROLUS.

Vocentur ergo Præsules, adsit cito
Sacratus ordo. Virginis mores placent,
Mens alta, prudens indoles, constans vigor;
Et fortè miseret Franciæ Cœlum meæ.

SENEX.

Divina semper fata consilium abnuunt,
Necessitatis est opus. Semper timet
Deliberare qui potest. Adsunt tamen.

mes seigneurs? L'espérance remue mon cœur, mais le doute tient en même temps mon esprit incertain.

BOURBON.

Mandez les chefs de l'Église, assemblez votre conseil, et qu'après avoir écouté cette jeune fille, ils éprouvent la vérité de ce qu'elle affirme si nettement.

CULAN.

C'est aussi mon avis. Croire trop aisément, c'est s'exposer à des regrets, il convient que, dans les grandes affaires, ceux qui gouvernent examinent lentement.

RAIS.

J'hésite, et ne discerne pas assez clairement ici les volontés du ciel. Les soldats suivront-ils volontiers une jeune fille, quand ils ont peine à suivre leurs chefs; j'en doute, mais le ciel change souvent les conseils des rois.

CHARLES.

Qu'on appelle donc mon conseil, et que se réunissent au plus tôt les prélats et les théologiens. Tout me plaît dans cette jeune fille, ses manières, son âme haute, la prudence de son caractère, l'énergie de sa volonté; et il se peut que le ciel ait enfin pitié de ma France.

LE VIEILLARD.

Ces inspirations divines tiennent rarement compte des conseils, il y faut la nécessité; celui-là craint toujours de délibérer, qui a l'autorité. Les voici cependant.

SCENA IV

Carolus rex, Reginaldus archiepiscopus Remensis, Marcellus et Bertrandus theologi, Borbonius, Culsantus, Rayus, Joanna.

CAROLUS.

Sperare Cœlum, fata ni fallant, jubet,
Decipere nullum quæ solent; sæpè est salus
Spes undè nulla fuerat, et semper Polus
Calamitosos asserit reges sibi,
Injustus hostis cùm premit. Nunc vos mihi
Consilia, proceres, vestra, nam tempus petit,
Suggerite. Rebus quæ ferat nostris opem
Adest Puella; multus in vultu est decor,
Gravitas modesta, lingua prudens et vigor
Animi serenus. Franciam reddet mihi,
Diadema capiti, dexteræ sceptrum meæ,
Expellet Anglos, subditis pacem feret.
Sic inquit illa; mentis authorem suæ
Jactat Tonantem. Veniat, et si vos, patres,
Mentem probatis virginis, fatum sequar.

REGINALDUS.

Cùm nulla spes est sæpè remedio Tonans
Inusitato providet; superi latent
Consilia Cœli, quoque spes hominum est minor,
Magis illa curis sæpè secretis juvant.

SCÈNE IV

Le roi Charles, Régnauld de Chartres, archevêque de Reims, Marcel et Bertrand, théologiens, Bourbon, Culan, Rais, Jeanne d'Arc.

CHARLES.

Le ciel qui ne trompe pas me commande d'espérer, si le sort ne m'abuse. Souvent le salut est là où manque tout espoir, si le Ciel prend parti pour les rois malheureux, quand un ennemi injuste les accable. Vous maintenant, ô les premiers de mes serviteurs, donnez-moi vos conseils, comme la circonstance l'exige. Voici une jeune fille qui s'offre à me venir en aide. Son visage respire l'honnêteté; elle a une assurance modeste, son langage est prudent, sa pensée énergique et sereine. Elle me rendra la France, replacera le diadème sur mon front, le sceptre dans ma main ; elle chassera les Anglais, donnera la paix à mes sujets. C'est elle qui le dit, et c'est Dieu, suivant elle, qui lui inspire ces desseins. Qu'elle vienne, et si vous, les pères de la patrie, vous approuvez ce qu'elle dit, je suivrai la destinée,

RÉGNAULT.

Quand nul espoir ne reste, souvent le Tout-Puissant y pourvoit par un remède inattendu. Le Ciel cache ses desseins, et moindre est l'humaine espérance, plus il se plaît souvent à prêter un appui

En illa, vultu magna promittit suo,
Et numen istud pectus, et mentem movet.
Agedum, puella, quæ tuæ causa est viæ?
Quis pectus agitat ardor?

JOANNA.

Hoc quisquis meum
Inflammat ardor pectus, est ardor Dei.
Me mittit ille, Franciam ut Regi suam
Sceptrumque reddam, quoque jam premitur, jugum,
Dùm sævit Anglus, excutiam manu.

REGINALDUS.

Promittis istud?

JOANNA.

Facit hoc qui me Tonans
In hoc vocavit; non meæ tantum queunt
Ætatis anni, non manus, nunquam gravi
Assueta bello, rura nam incolui leves
Inter capellas et mihi umbrosæ priùs
Placuere valles.

REGINALDUS.

Quâ tuis fidem facis
Ratione verbis?

JOANNA.

Nulla consilii datur
Ratio superni, quod cupit mandat Tonans,
Et cùm latenti pectus instigat modo,
Parere nostrum est. Nuper obscurâ jacens
In valle, pexas solveram nodo comas,

secret. La voici : son visage promet de grandes choses, un souffle divin semble animer cette poitrine et cette volonté. Allons, jeune fille, quelle est la cause de ta venue? d'où te vient l'ardeur qui te pousse?

JEANNE.

L'ardeur qui enflamme ma poitrine me vient de Dieu ; c'est lui qui m'envoie pour rendre au roi sa France et le sceptre, et pour secouer de ma main le joug qui pèse sur sa tête, tant qu'il est en proie à l'Anglais.

RÉGNAULT.

Et tu promets cela?

JEANNE.

C'est ce que fera le Dieu qui m'a donné cette mission, et ce que ne pourraient faire mes jeunes années, ni ces mains qui n'ont jamais eu l'habitude des combats, car jusqu'ici j'ai habité les champs, au milieu des chèvres légères et ne me suis plue qu'à l'ombre des vallées.

RÉGNAULT.

Et comment prouves-tu la vérité de tes paroles?

JEANNE.

On ne prouve pas la vérité des desseins de Dieu. Ce qu'il veut, il le commande, et lorsqu'il pousse secrètement notre âme, notre devoir est d'obéir. Naguère, assise dans une vallée retirée, j'avais dénoué ma chevelure, lorsque tout à coup un jeune homme

Cùm subito formâ juvenis augustâ meis
Oberrat oculis (credo divorum fuit
Vel angelorum quispiam), multis caput
Radiis micabat, ad pedes vestis fluens
Ardebat auro; nec mora in terram ruo,
Pavor intùs ingens pectore exhausto mihi
Quatiebat animum; at ille : Ne, virgo, time;
Assurge, superi sic jubet Rector poli,
Hinc mox abibis, Carolum regem petes,
Quem vincit Anglus, Franciæ sceptrum suæ
Urbesque reddes, et tuis Aureliam
Servabis armis. Sæpiùs sese obtulit,
Eademque juvenis jussa repetiit Dei.
Tibi, Rex, remotis, cum voles, plura, arbitris,
Aperire mens est; tu tuas, dum vult Tonans,
Mihi crede turmas.

REGINALDUS.

Virginem nunquam decet
Tractare bellum.

JOANNA.

Cum jubet Tonans, decet.

REGINALDUS.

Ignara belli gerere quæ bellum potest?

JOANNA.

Faciet peritam, qui vocat.

REGINALDUS.

Nimis est levis
Manus puellæ.

revêtu d'une beauté auguste se présente à mes yeux (ce devait être un ange ou quelque autre habitant du ciel). Sa tête était éclatante de rayons, son vêtement ruisselant d'or coulait jusqu'à ses pieds; aussitôt je me précipite sur la terre; une terreur profonde s'emparant de mon âme défaillante agitait tous mes sens. Mais lui : « Ne crains rien, ô vierge, relève-toi; bientôt, ainsi l'ordonne le Maître du ciel, tu quitteras ce lieu, tu iras trouver le roi Charles que l'Anglais a vaincu, tu lui rendras le sceptre et les villes de sa France et ton épée sauvera Orléans. » Le même jeune homme se représenta souvent à mes yeux et me répéta les mêmes ordres de Dieu. Je puis, ô roi, quand vous le voudrez, vous révéler, sans témoins, bien des choses; vous, c'est Dieu qui le veut, confiez-moi votre armée.

RÉGNAULT.

Une jeune fille n'a que voir aux choses de la guerre.

JEANNE.

Elle le peut, quand Dieu l'ordonne.

RÉGNAULT.

Ignorante de la guerre, quelle guerre fera-t-elle?

JEANNE.

Celui qui l'envoie l'y rendra habile.

RÉGNAULT.

Le bras d'une jeune fille est chose légère.

JOANNA.

Robur adjiciet Tonans,
Qui me excitavit.

REGINALDUS.

Potiùs ingentes dabit
Regi cohortes; sic decet magnâ potens
Virtute sese prodat, aut ruptis tonet
Per inane nimbis.

JOANNA.

Meliùs in parvis suum
Manifestat ille numen, ut magna obruat.
Felicitatis culmen est hoc, Rex, tuæ
Ut obsequaris Numini.

CAROLUS.

Quantus tibi
Puella, superest, bella si quæras, labor!
Potens et audax Anglus est, paucæ mihi
Urbes supersunt.

JOANNA.

Arduum nihil est Deo.
Timere noli, magnus ad magnum labor
Superest honorem.

CAROLUS.

Forsitan bello cades,
Tuusque gladium sanguis hostilem imbuet.

JOANNA.

Mors gloriosa est rege pro tanto mori,
Seu noster ensem, seu cruor flammam imbuat.

JEANNE.

Le Dieu qui m'a appelée lui donnera la force.

RÉGNAULT.

Il donnera plutôt au roi de grandes armées ; c'est ainsi qu'il lui convient de manifester l'éclat de son secours, ou en déchaînant la foudre et les torrents dans les espaces célestes.

JEANNE.

Il manifeste mieux sa puissance, en se servant de ce qui est faible pour écraser ce qui est fort. Pour vous, ô roi, le bonheur suprême doit être de vous soumettre à sa volonté.

CHARLES.

Qu'il te reste de choses à faire, ô jeune fille, si tu cherches la guerre! l'Anglais est puissant et audacieux, et il me reste peu de villes.

JEANNE.

Rien n'est difficile pour Dieu. Ne craignez rien, un grand honneur sera le prix d'un grand labeur.

CHARLES.

Peut-être tomberas-tu dans la bataille, et ton sang rougira-t-il le fer de l'ennemi.

JEANNE.

Il est glorieux de mourir pour un si grand roi, que mon sang rassasie l'épée ou la flamme.

CAROLUS.

Iterùm recede, virgo. Vos tandem, patres,
Deliberate.

REGINALDUS.

Numen hîc certum vides,
Sic sapere nunquam sola nam virgo potest.
Committe bellum virgini, ducat tuas
In arma turmas.

MARCELLUS.

Sæpè cum robur viris
Animique desunt, feminæ auxilium Tonans
Indulget orbi. Fortis elato caput
Holofernis ense nunquid abscissum suis
Juditta retulit? Sexus hic multum potest,
Cùm sacra pectus flamma succendit leve.
Sit imperatrix, et tuas turmas regat.

BERTRANDUS.

Prudens puellæ pectus, et doctam lubet
Stupere linguam; certus afflatus Dei est.
Egena virgo est, eligit talem Tonans
Periculorum tollere ingentes volens
In orbe moles. Sequere quo Cœlum vocat,
Sit dux tuorum militum, bellum regat.

BORBONIUS.

Etiàm hoc videtur, francicas ducat manus.

CULSANTUS.

Sit dux tuorum, Franciæ fiat salus.

CHARLES.

Retire-toi de nouveau, jeune fille; vous, mes conseillers, délibérez.

RÉGNAULT.

La divinité est ici évidente : une vierge ne peut par elle-même savoir tant de choses. Confiez-lui le soin de la guerre; qu'elle mène vos soldats au combat.

MARCEL.

Souvent lorsque la force d'âme fait défaut aux hommes, Dieu accorde au monde le secours d'une femme. La vaillante Judith ne rapporta-t-elle pas aux siens la tête d'Holopherne, tranchée par son glaive? Ce sexe peut beaucoup lorsqu'une flamme sacrée s'allume dans ces âmes légères. Qu'elle soit votre capitaine et conduise votre armée.

BERTRAND.

J'ai admiré la prudence de cette jeune fille et la profondeur de son langage. Il y a là l'inspiration de Dieu. C'est une pauvre jeune fille, Dieu l'a voulu ainsi, voulant écarter de votre route de monstrueux amas de dangers. Suivez-la où Dieu la mène, qu'elle soit le chef de vos soldats et dirige la guerre.

BOURBON.

C'est aussi mon avis, qu'elle commande l'armée de la France.

CULAN.

Qu'elle soit le chef de vos soldats et le salut de la France.

RAYUS.

Sit dux, puellâ milites pugnent duce.

CAROLUS.

Fortunet Æther, copiarum dux erit
Virgo mearum; pergite et cuncti simul
Parate bellum; quo vocat Cœlum sequor.

CHORUS

Senex, virgines.

SENEX.

Inusitatis quam Tonans
Juvare mortales modis
Solet benignus! Sic David
Uno gygantem maximum
Vicit lapillo parvulus.

VIRGINES.

Beate rector, qui tuâ
Concludis hunc orbem manu,
Qui fulminante dexterâ
Sævos tyrannos dejicis,
O Franciam tandem juva!
Affulsit en Francis salus,
Laurum petit virguncula.
O magne Genitor ætheris,
Concede laurum virgini,
Anglus recedat impius,
Suoque nostros imbuat
Cruore campes; urbibus
Cedat relictis, et novam
Tradat puellæ lauream.

RAIS.

Qu'elle commande et que vos soldats combattent sous les ordres de cette jeune fille.

CHARLES.

Que le Ciel nous favorise; la vierge commandera mes soldats. Allez et tous ensemble préparez la guerre; je vais où le Ciel m'appelle.

CHŒUR.

Le vieillard, jeunes filles.

LE VIEILLARD.

Par quelles voies inattendues le Ciel, dans sa bonté, se plaît souvent à secourir les hommes! Ainsi, David, enfant, vainquit avec une petite pierre le plus grand des géants.

LES JEUNES FILLES.

Bienheureux Souverain du ciel, qui dans ta main tiens le monde, qui de ta droite foudroyante renverses les tyrans cruels, viens enfin en aide à la France! Le salut brille enfin pour les Français; une humble vierge aspire au laurier. O Père des cieux, accorde à la vierge le laurier qu'elle poursuit, que l'impie Anglais se retire et abreuve de son sang nos campagnes; qu'il abandonne nos villes et prépare un nouveau laurier à l'héroïque vierge.

SENEX.

Quod fata decernunt semel,
Vis nulla reddit irritum.
Vincet puella, sic jubet
Fati necessitas rati.

VIRGINES.

O! ite! prompti milites,
Ite excitati milites,
Anglos puella proruet,
Et virgo dux victoriam
Francis reducet nobilem.
Hæc illa nostri gloria
Puella sexus, quam poli
Cælestis ornat gratia,
Ventura quamque ætas canet,
Et possidebit sæcula.

SENEX.

Stupebit ætas virginem,
Dicent stupentes posteri :
Superavit Anglos Darcia.

VIRGINES.

Aureliæ jam spes redit;
Depellet Anglos et famem,
Urbemque regi Carolo,
Urbique regem Carolum
Joanna reddet Darcia.
Fave, Tonans, fave, Tonans,
Victrix redibit Darcia.

LE VIEILLARD.

Ce qu'une fois le destin a décidé, aucune force ne saurait le rendre vain. La jeune fille vaincra, ainsi l'ordonne l'immuable destinée.

LES JEUNES FILLES.

Allez, courez, soldats. Allez, soldats pleins d'ardeur, une jeune fille écrasera les Anglais, une vierge, chef intrépide, ramènera aux Français la noble victoire. Cette jeune fille sera la gloire de notre sexe. Le Ciel l'a ornée de sa grâce, l'âge futur chantera ses hauts faits et elle possédera les siècles.

LE VIEILLARD.

La vierge fera l'étonnement de notre âge, la postérité émerveillée dira : Jeanne d'Arc a battu les Anglais.

LES JEUNES FILLES.

L'espérance est rentrée dans Orléans. Jeanne d'Arc en chassera les Anglais et la famine; elle rendra la ville au roi Charles et le roi Charles à la ville. Aide-nous, ô ciel, aide-nous, et Jeanne d'Arc reviendra victorieuse.



ACTUS TERTIUS

SCENA I

Suffortius, Talbotus, Glacidas, milites angli, senex.

SUFFORTIUS.

Aurate Phœbe, lumini sacri parens,
Anni rotator, qui tuo cursu dies
Et sæculorum volvis æternas vices,
Etiàmne nobis clarus indulges jubar?
Et non tenebris abditum condis caput?
En hîc sedemus, unica hæc nostros famens
Urbs ridet ausus; pectora invasit pavor;
Tremunt lacerti, pallidi vultus rigent,
Ensis cruorem nescit, et flammam manus
Iners veretur, otium miles petit,
Et inter altos desidet turpis scyphos,
Lectos fatigat, mænia et celsas timet
Videre turres. O Tonans! ergo tua
Jacet, Angle, virtus? ipse submisit tibi
Neptunus æquor, turbido insultans mari,
Coercuisti turgidas Ponti vias,
Et ipsa tellus pedibus instravit tuis



ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

Suffolk, Talbot, Glacidas, soldats anglais, le vieillard.

SUFFOLK.

Phèbus à la chevelure d'or, père de la lumière sacrée, régulateur de l'année, qui, dans ta course, emportes les jours et la série éternelle des siècles, ne voudras-tu pas nous favoriser aussi de tes clartés, et cesser de tenir ta tête ensevelie dans les ténèbres? Nous voici arrêtés ici. Cette ville affamée est la seule qui se rit de nos attaques. La peur a envahi les poitrines, les bras tremblent; les visages se glacent sous la pâleur, l'épée ne connaît plus le sang, la main inerte craint la flamme, le soldat demande du loisir, et demeure honteusement oisif au milieu des profondes coupes, il fatigue sa couche et craint de voir les murailles et les hautes tours. Dieu juste! voilà donc ton courage abattu, ô Anglais. Neptune lui-même t'a soumis les flots; insultant à la mer en courroux, tu as fermé au monde les routes orageuses de l'Océan, et la terre elle-même a semé les lauriers

Superata lauros, Francia accepit jugum,
Et hæc fatigat unica urbs Angli manus?

SENEX.

Uno triumphans sæpè momento cadit;
Et victor uno.

TALBOTUS.

Concidit nondùm status
Victoris Angli, Sequana jam nostras capit
Ligerisque leges, et suos victos dolet
Solena fluctus. Illa quæ regum est domus,
Superba fastu regio Lutetia,
Caputque regni, turrium inclinat grave
Culmen suarum, et verticem Anglorum suo
Auro coronat. Franciam ferro et manu
Frænamus Angli.

SUFFORTIUS.

At interim nostræ injicit
Urbs una sorti dexteram, et nostri manus
Et arma sistit martii; hic sexto jacent
Jam castra mense.

GLACIDAS.

Sæva pro nobis fames
In urbe pugnat, populus exanguis gemit,
Reptatque morti similis, et gressu labans
Deponit arma; rara per muros cohors
Exhausta, languens, pallida, exanguis, tremens
Defendit urbem. Si quis est cordis vigor
Et nostra nondùm pectora exhausit pavor,

sous tes pas. La France a accepté ton joug, et il ne faut que cette ville pour lasser le bras de l'Angleterre?

LE VIEILLARD.

Un moment suffit parfois pour voir la chûte du triomphateur et la défaite du vainqueur.

TALBOT.

L'Anglais n'est pas encore tombé du haut de sa victoire. La Seine et la Loire ont reçu nos lois, et la Sologne gémit de voir ses flots asservis. Celle qui est le palais des rois et la tête du royaume, Lutèce, si fière de son faste royal, voit s'incliner le faîte appesanti de ses tours et couronne de son diadème d'or le front des Anglais; leur bras tient la France asservie sous le fer.

SUFFOLK.

En attendant, une seule ville tient nos destins en échec et notre armée arrêtée sous ses murs. Voilà déjà six mois que nous campons ici dans l'impuissance.

GLACIDAS.

La faim cruelle combat pour nous dans la cité. Le peuple, à bout de forces, gémit et se traîne, semblable à la mort, et, chancelant, laisse tomber ses armes. Quelques rares soldats, épuisés, languissants, pâles, tremblants, apparaissent sur les murs pour défendre la ville. S'il nous reste quelque énergie au cœur, et que la peur n'ait pas encore glacé notre cou-

Scalis per alta mænia admotis, cito
Cuncti irruamus.

TALBOTUS.

Miles obfirmet manum,
Pugna est in umbras corporum, tantùm cutis
Et ossa restant, nam suos manes trahunt
In urbe secum; spectra Francorum vides,
Quæ nostra muris castra despiciunt suis.

SUFFORTIUS.

Eatur ergo, monstret armorum viam
Scalas per altas quisquis est audax manu.
Age, miles, euge, ô quantum decus!
Regnator æquoris, Angle, jam quantum decus
Restat laboris ultimi! ætatis tuæ
Profusor ingens nuper, et Franco minax
Regnum occupasti, sola nunc restat tuo
Urbs hæc labori; si capis, turpem fugâ
Quæret salutem Francus et verso dabit
Mox cuncta tergo.

TALBOTUS.

Gloriam totus tuam
Expectat orbis, fama jam nectit tibi
Ubicunque lauros. Hunc diem Francus timet,
Et te per altos cernet ut primùm tremens
Superare muros, turbido exhaustus metu,
Urbem relinquet.

MILITES.

Intonent pugnam tubæ,
Et æra rauco cuncta percellant sono,

rage, courons appliquer les échelles contre les hautes murailles, et montons tous à l'assaut.

TALBOT.

Que le soldat affermisse son bras; nous n'avons en face de nous que des ombres de corps, ils n'ont que la peau et les os que promènent leurs manes par la ville. Ce que vous voyez ce sont les spectres des Français qui, du haut de leurs murs, regardent nos soldats.

SUFFOLK.

Allons donc! et que quiconque se sent du cœur s'élance aux échelles et montre aux autres le chemin. Sus, soldat! et marchons! Quelle gloire, ô Anglais, dominateur des mers, quelle gloire que celle des derniers coups à porter! Prodigue naguère de ton sang et la terreur du Français, tu t'es abattu sur son royaume; il ne manque désormais à ton œuvre que cette unique ville; si tu la prends, le Français cherchera dans la fuite une honteuse vie, et, tournant le dos, nous abandonnera toutes choses.

TALBOT.

L'univers entier est dans l'attente de ta victoire, et la renommée te tresse partout des couronnes. Le Français redoute ce jour; et dès que, tremblant, il t'aura vu debout sur les hautes murailles, vaincu d'avance par la peur, il abandonnera la ville.

SOLDATS.

Que les trompettes sonnent le combat, que l'airain perce les airs de ses sons aigus, et que les machines

Ignita duros machina eructet globos.
Per sanguinem, et per funera, et mortis vias
Petamus urbem; semita haud una est novum
Ensi ad triumphum. Jàm pudet clausis diù
Latere castris, armaque et fortes manus
Inhibere gremio. Scandere in cœlum licet,
Si quis polorum fornice inclusus latet,
Hic nos timebit. Montibus non est opus,
Istud Gygantum est; anglica inveniet viam
Per astra virtus, nec petunt scalas sibi,
Victoriosâ cuncta qui sternunt manu.
Præfixa nostris capita Francorum ensibus
Læti feremus : nullus est pugnæ modus,
Cùm pugnat Anglus.

SENEX.

Nullus est fugæ modus
Quando fugit Anglus, ore pugnat, non manu;
Et ante pugnam semper est victor sibi.

GLACIDAS.

Generose miles, ipse præcedens viam,
Per alta sternam mænia; hanc, miles, manum,
Hunc sequere gladium, miles. At quis hùc gradu
Currit citato? state, retinete ordines.

SENEX.

Novus ecce risum nuntius forsan feret,
Sed mox sequetur maximus risum dolor.

enflammées vomissent les globes irrésistibles. Par le sang, par les funérailles, et par tous les chemins de la mort, allons droit à la ville; l'épée a mille sentiers par où atteindre de nouveaux triomphes. Rougissons de rester plus longtemps enfermés dans nos camps et de tenir nos bras et nos armes cachés dans notre sein. Sachons escalader le ciel, si quelque ennemi y cherche un asile, qu'il craigne de nous voir l'y atteindre. Pas n'est besoin des montagnes, laissons-les aux géants. Le courage anglais saura se frayer une route parmi les astres; ceux-là n'ont que faire d'échelles, dont le bras victorieux est fait pour tout renverser. Nous porterons gaîment les têtes des Français à la pointe de nos épées; on ne sait où s'arrête le combat, quand c'est l'Anglais qui combat.

LE VIEILLARD.

Ni où s'arrête la fuite, quand c'est l'Anglais qui fuit. Il combat de la parole et non du bras, et avant la bataille il ne doute jamais de la victoire.

GLACIDAS.

Généreux soldat, je te précéderai moi-même et t'ouvrirai un chemin vers les hautes murailles. Suis ce bras, ô soldat; soldat, suis mon épée. Mais qui vient ici d'un pas si précipité? attendez, suspendez la marche.

LE VIEILLARD.

Ce messager apporte peut-être un nouveau motif de se réjouir; mais bientôt une douleur plus grande va suivre cette joie.

SCENA II

Suffortius, nuntius, Talbotus, Glacidas, senex,

SUFFORTIUS.

Consiste, quis tu?

NUNTIUS.

Nuntius mittor tibi,
Et certa porto jussa; si fas est loqui,
Jussa explicabo.

SUFFORTIUS.

Jussa quæ portes mihi?
Et jussa nostris quispiam castris dabit?

NUNTIUS.

Puella quæ jam Francicas turmas regit
Præestque bello, mandat ut totâ simul
Excedat Anglus Galliâ, captas priùs
Relinquat urbes, si quid ablatum urbibus,
Restituat istud; patriam repetat suam,
Solusque Francos Carolus frænet suos.
Jussa hæc Puellæ. Si tibi et promptum est tuis,
Parere jussis, quam voles justam dabit
Benigna pacem; si neges, quâ vi potest,
Depellet Anglos Franciâ, atque urbes suo
Reddet Monarchæ. Vester hîc latè cruor
Undabit agris, nulla restabit salus.

SCÈNE II

Suffolk, un messager, Talbot, Glacidas, le vieillard.

SUFFOLK.

Arrête, qui es-tu?

LE MESSAGER.

Je vous suis envoyé, porteur d'ordres certains; si vous voulez m'entendre, je vous les dirai.

SUFFOLK.

Quels ordres m'apportes-tu? et qui donc donne des ordres à notre armée?

LE MESSAGER.

La Pucelle qui commande désormais l'armée du roi de France et préside à la guerre, ordonne à l'Anglais qu'il ait à sortir de toute la France, à quitter les villes qu'il a prises, et s'il en a enlevé quelque chose, qu'il le rende; qu'il regagne son pays et laisse le roi Charles gouverner seul les Français. Tels sont les ordres de la Pucelle. Si vous vous hâtez, vous et les vôtres, d'obéir à ses ordres, elle vous accordera de bonne grâce une paix favorable; si vous refusez, elle chassera par tous les moyens les Anglais de la France, et rendra ses villes à leur roi légitime. Votre sang inondera les campagnes, et il n'y aura point de salut pour vous. Ne méprisez point ces commandements; c'est Dieu qui envoie cette vierge pour rendre à son roi les droits qui lui

Ne jussa temne, virginem mittit Tonans,
Ut jura rursùs afferat regi sua;
Fatalis hora est, ipsa te ferro obruet,
Cogetque castris capere desertis fugam.

SUFFORTIUS.

Ubi est Puella?

NUNTIUS.

Milites inter suos,
Fortem Puellæ senties brevi manum.

SUFFORTIUS.

Quid? una mecum conferet virgo manum?
Aciem explicabit? Veniat, actutum suo
Cruore nostras imbuet demens manus,
Seu lapsa cœlo, tartari seu sit specu
Emissa nigro, noctis æternæ trahat
Vires sepultas, astra conjungat Stygi,
Tumulo hîc carebit mortua, et corvos suo
Cruore pascet. Omen est victoriæ,
Cùm gerere bellum feminæ imbelles volunt.

SENEX.

Sed omen istud contulit Francis Deus,
Bellum puella quando pro Francis gerit

TALBOTUS.

Jam nostra tandem Francia est, actum est modo,
Periere Franci, bella quæ ferro gerant

appartiennent. L'heure est fatale; elle-même vous frappera de son épée, et vous forcera de déserter à la hâte vos camps abandonnés.

SUFFOLK.

Et où est la Pucelle?

LE MESSAGER.

Au milieu de ses soldats et peut-être ne tarderez-vous pas à sentir le poids de sa vaillante main.

SUFFOLK.

Quoi donc! une jeune fille en viendrait aux mains avec moi? elle tirerait l'épée contre moi? qu'elle vienne donc, et sans retard, souiller follement nos mains de son sang; soit qu'elle tombe du ciel, ou qu'elle sorte de quelque noire caverne du tartare, qu'elle traîne à sa suite les forces ensevelies dans la nuit éternelle et joigne les astres au Styx, morte, il n'y aura point ici de tombeau pour elle, et les corbeaux se repaîtront de son sang. C'est un présage de victoire, que de faibles femmes se mèlent de faire la guerre.

LE VIEILLARD.

Mais ce présage, c'est aux Français que Dieu l'envoie, quand c'est pour les Français que cette vierge fait la guerre.

TALBOT.

La France est à nous, c'est chose faite. Il n'y a plus de Français, il n'y a plus que les femmes

Solæ supersunt feminæ; quæ rex miser
Consilia capiat nescit. O dignum caput
Sceptro et coronâ!

GLACIDAS.

Scilicet sanus furit,
Non mollis Anglos feminæ vincet manus.
Mittis puellam, Carole? O non hùc tibi
Misit puellas Anglia; audaces viri
Invicta bello pectora, et plusquam viri
Movemus arma.

SENEX.

Temnere hostem qui solet
Vincitur ab hoste, fortior sæpè est viro
Tenella virgo.

SUFFORTIUS.

Nuntium hunc, miles, rape,
Coge in catenas, talia haud Anglis decet
Deferre Jussa.

NUNTIUS.

Nempè quæ tandem reum
Me Jura damnant?

SUFFORTIUS.

Nostra te damnant reum.
Traderis igni, cernet obsessus rogum,
Et ingemiscet Francus; actutùm hinc rape,
Quod restat, acri jam manus bello paret
Scalasque miles.

pour continuer la guerre. L'infortuné roi ne sait plus de qui prendre conseil. O tête digne du sceptre et de la couronne!

GLACIDAS.

Il est fou de sang-froid, ce n'est pas le bras débile d'une femme qui triomphera des Anglais. Tu nous dépêches une jeune fille, ô roi Charles? Oh! ce ne sont pas des jeunes filles que t'envoie ici l'Angleterre; ce sont des hommes pleins d'audace, des poitrines invincibles au combat, plus que des hommes qui portent ici les armes.

LE VIEILLARD.

Mépriser son ennemi, c'est s'exposer à être vaincu par lui; souvent une tendre vierge est plus forte qu'un homme.

SUFFOLK.

Soldat, entraîne ce messager, jette-le dans les fers; un Anglais ne saurait supporter de tels ordres.

LE MESSAGER.

De quel droit enfin me condamnez-vous?

SUFFOLK.

Du nôtre, tu seras livré aux flammes; l'assiégé verra le bûcher et gémira. Entraîne-le loin d'ici; maintenant que le soldat s'apprête à une guerre sans merci et dispose les échelles.

SENEX.

Non opus scalis tibi est,
Ut, cùm puella venerit, ferro cadas.

SCENA III

Carolus, Joanna, Reginaldus, Borbonius, Culsantus, Rayus, senex.

CAROLUS.

Rex magne regum, cujus imperium polus
Tellusque et æquor sentit, cujus manu
Hoc universum pendet, et nutum tremit;
Si me benigno respicis vultu, Tonans,
Et hæc puella rebus afflictis opem
Portare debet, dùm tuo afflatu potens
In arma surgit, et meas turmas regit,
Exercitumque certa deducit meum,
Age, robur adde, dissipet quicquid manu
Opponit Anglus; vincat, et victrix tuam,
Reversa, pandat gloriam. Vos qui meam
Sortem secuti Franciæ oppressæ manum
Animumque fortes dissito offertis metu,
Ite in labores, et Duci, dùm sic placet,
Parete vestræ; singulæ hanc turmæ ducem
Colant, sequantur, audiant. Ibis comes
Ad arma, Raye, copiarum tu quoque,
Culsante, partem quâ vales dextrâ reges.

LE VIEILLARD.

Toi, tu n'as pas besoin d'échelles, dès que la Pucelle sera venue, tu tomberas sous le fer.

SCÈNE III

Le roi Charles, Jeanne, Régnault, Bourbon, Culan, Rais, le vieillard.

CHARLES.

Grand roi des rois, dont le ciel, la terre et la mer reconnaissent l'empire, qui tiens le monde suspendu à ta main et tremblant sous ta volonté, si tu me regardes, ô Tout-Puissant, d'un œil favorable, et que cette jeune fille doive prêter secours à ma puissance en péril, pendant que, soutenue par ton inspiration, elle prend les armes pour ma cause, commande mes soldats et conduit mon armée d'une autorité assurée, donne la force à son bras, qu'elle renverse tout ce que l'Anglais pourra lui opposer, qu'elle triomphe et revienne victorieuse manifester ta gloire. Et vous qui, fidèles à ma fortune et bannissant toute crainte, offrez à la France opprimée un cœur et un bras intrépides, prenez chacun votre poste et, puisque Dieu le veut, obéissez à votre chef. Que chaque troupe honore, suive, écoute ce chef. Toi, Rais, tu seras son frère d'armes; toi, Culan, tu dirigeras une partie de mes soldats avec ce courage que l'on connaît. Portez

Aureliis vos ferte suppetias meis.
Quod restat, euge, baltheum hunc à me cape,
Spes nostra, virgo.

JOANNA.

Baltheo hoc hostes tuos
Succincta vincam, meque victricem brevi
Lætus videbis; crescit in venis calor,
Seseque robur impetu librat suo.

REGINALDUS.

Et hanc, puella, recipe, quam dono crucem.

JOANNA.

Recipio læta, sancta crux victoriæ
Fatale signum est.

BORBONIUS.

Ensis hic est et tuus,
Hunc anglicanus imbuat tandem cruor.

JOANNA.

Grata est voluntas ista, sed si, rex, jubes,
Debetur aliud dexteræ ferrum meæ.
Est urbs, Turonum nuncupant; hic nobilis
In æde sacrâ gladius, et multo situ
Rubiginosus, liliis, namque hoc scio,
Utrâque clarus parte. Sic Tonans monet;
Hunc liliatum, magne rex, ensem jube
Mihi expediri.

CAROLUS.

Quod cupis, virgo, volo.
Feratur ensis iste. Nunc age, et tuas

à ma ville d'Orléans l'assistance dont elle a besoin; et maintenant, ô vierge, notre espoir, reçois de ma main ce baudrier.

JEANNE.

Ceinte de ce baudrier, je vaincrai vos ennemis, et bientôt vous me verrez, joyeux, revenir victorieuse. Mon sang s'échauffe dans mes veines et ma force prend son assiette.

RÉGNAULT.

Reçois aussi, jeune fille, cette croix que je t'offre.

JEANNE.

Je l'accepte avec joie, la croix sainte est le signe assuré de la victoire.

BOURBON.

Cette épée aussi est à toi, qu'elle soit enfin trempée dans le sang de l'Anglais.

JEANNE.

J'apprécie le don, mais si vous l'ordonnez, ô roi, mon bras attend un autre glaive. Il est une ville appelée Tours; là, dans une chapelle sacrée, gît une noble épée que les ans ont couverte de rouille, mais qui, je le sais, porte sur ses deux faces l'empreinte des lis. L'avis m'en vient de Dieu. Ordonnez, grand roi, que cette épée marquée de lis me soit apportée.

CHARLES.

Ce que tu désires, ô vierge, je le veux. Qu'on apporte cette épée. Et maintenant à l'œuvre, emmène

Educ cohortes, urbe jam totâ moras
Egenus odit populus, atque avidis opem
Expectat animis.

JOANNA.

Nostra non deerit manus,
Quod statuit orbis Conditor fato est ratum.
Jungant labores, qui meos comites dati
Ausus juvabunt.

CULSANTUS.

Te ducem nostram sequar,
Et per severas mortis horrendæ vias,
Et quicquid Anglus manibus opponet tuis.

RAYUS.

Duce te, puella, robore insolito emicant
Nostræ cohortes, nullus infestat metus,
Et certa spes, et mentium est certus vigor.

JOANNA.

Bene apprecare, Præsul, en vultum tuæ
Submitto dextræ, miles expectat tuo
Ab ore votum.

REGINALDUS.

Bella fortunet Tonans
Et fausta tantos astra conatus juvent.
Tu, magne Rector orbis, armipotens Deus,
Hanc si puellam Franciæ auxilium jubes
Adferre nostræ, dum manus bello parat,
Et explicatis arma sub signis movet,

ton armée; ce peuple affamé maudit les retards, et, d'un bout de la ville à l'autre, attend impatiemment le secours.

JEANNE.

Mon bras ne lui manquera pas, ce qu'a résolu le Créateur du monde est ratifié par le destin. Que ceux que vous m'avez donnés pour frères d'armes unissent leurs efforts aux miens.

CULAN.

Je te suivrai comme notre chef et par les noirs sentiers de la mort et à travers tout ce que l'Anglais opposera à ton bras.

RAIS.

Sous ton commandement, ô vierge, nos soldats montrent une ardeur inaccoutumée, la peur n'entre pas dans leurs rangs. L'espérance est certaine et certaine aussi la vigueur des âmes.

JEANNE.

Bénissez-nous, évêque; j'incline ma tête sous votre main, et le soldat attend la bénédiction de vos lèvres.

RÉGNAULT.

Que Dieu donne une heureuse issue à la guerre et que les astres favorables secondent de si grands efforts ! Et toi, ô Modérateur de l'univers, Dieu des armées, s'il est vrai que tu envoies cette jeune fille au service de notre France, pendant qu'elle se pré-

Juva potenti dexterâ ut fuso redux
Ab hoste, supero gloriam adscribat polo

CAROLUS.

Sit ergo felix; ecce quem virgo petis,
Vetustus iste gladius.

JOANNA.

Hanc dextram impleat.
Hic ensis, o rex, afferet regnum tibi,
Hic ensis Anglos Franciâ ejiciat tuâ.
Rex, vive felix, tempus in bellum vocat.

SENEX.

Quocumque perges, insolens Angli furor
Ponet superbum verticem, et latè cadet.

SCENA IV

Joanna, Culsantus, Rayus, milites franci, senex.

JOANNA.

Hàc hàc eundum est, miles; has turres vides?
Hæc alta cernis mænia? huc fusis manu
Penetremus Anglis. Miles, hàc infer pedem,
Quà nostra latam dextera inveniet viam.
Fatalis Anglis hora jam certum parat
Nobis triumphum; jam dabunt, jam jam dabunt

pare à combattre, et qu'elle met son armée en marche, sous ses enseignes déployées, aide-la de ta droite toute-puissante pour que, revenant victorieuse de l'ennemi en déroute, elle inscrive sa gloire au plus haut des cieux.

CHARLES.

Qu'elle soit donc heureuse! voici le vieux glaive que tu réclames, ô vierge.

JEANNE.

Qu'il remplisse cette main. Cette épée, ô roi, te rapportera un royaume; cette épée mettra les Anglais hors de ta France. Vis heureux, ô roi, le moment est venu de marcher au combat.

LE VIEILLARD.

Partout où tu iras, l'insolent Anglais courbera son front orgueilleux et tombera au loin.

SCÈNE IV

Jeanne, Culan, Rais, soldats français, le vieillard.

JEANNE.

C'est par ici qu'il faut aller, soldat. Vois-tu ces tours? vois-tu ces hautes murailles? c'est là qu'il nous faut entrer, après avoir battu les Anglais. Soldat, mets le pied là où mon bras t'ouvrira un large chemin. L'heure fatale aux Anglais nous prépare un triomphe assuré; vaincus, ils verront bientôt leur

Victi cruorem, liberos Aurelia
Videbit agros, nec suam horrescet famem,
Ligerisque fluctus molibus clausos novis
Cernet solutos. Pergite hàc, belli hæc dies
Finem inchoabit; torpeat nulli manus,
Pectusque nulli segnis occludat metus,
Certa hæc Tonante bella tentemus duce.

CULSANTUS.

Quàcunque pergis, Virgo, te sequimur ducem,
Tu nostra spes es, vincere auspiciis tuis
Jam miles ardet. Cernis has et has manus?
Ista ora, et istud frontis armatæ jubar?

MILITES.

Nihil moramur, ecce jam pectus salit,
Intusque totas concipit Martis faces.
Duce te, Puella, nullus est mortis timor,
Prompti subimus; Francia has poscit manus;
Poscat cruorem, dabimus. O vos leves
Recedite, Angli, vester hic finem furor
Sed cœde multâ, vester inveniet furor
Finem sub armis. Perge quo tandem vocas,
Generosa Virgo, pectore ardenti ducem
Cuncti sequemur; Jam juvat, jam jam juvat
Cruore mersum cernere undanti solum
Anglique mortem; pereat, atque haustum priùs
Revomat cruorem nostra qui tot cædibus
Cumulavit arva; sorte mutatâ juvat
Immergere enses sanguine, et stricto necem
Lacerare ferro; posteri Anglorum legant

sang couler, Orléans verra ses campagnes libres, sa faim apaisée, et la Loire ses flots délivrés des obstacles nouveaux qui les tenaient captifs. Prenez par ici ; ce jour inaugurera la fin de la guerre. Qu'aucun bras ne languisse dans le repos, que nulle poitrine ne s'ouvre à une lâche peur, allons fièrement à l'ennemi, sous la conduite de Dieu.

CULAN.

Où que tu ailles, ô vierge, nous te suivons. Tu es notre espérance, et le soldat brûle de vaincre sous tes auspices. Vois-tu ces bras? vois-tu ces visages et ces fronts ornés de belliqueuses crinières?

LES SOLDATS.

Que tardons-nous? nos cœurs s'élancent de nos poitrines, où s'allument toutes les torches de Mars. Sous ta conduite, ô vierge, nul ne craint plus la mort; nous nous élançons sur tes pas. La France réclame nos bras; qu'elle réclame notre sang, nous le lui donnerons. Et vous, Anglais, retirez-vous promptement. C'est ici que votre fureur trouvera sa fin, mais par un carnage terrible, et qu'elle la trouvera sous nos coups. Cours où ta voix nous appelle, ô vierge généreuse, d'un cœur intrépide nous te suivrons tous comme notre chef; déjà nous avons la joie profonde de voir le sol inondé de sang et la mort de l'Anglais ; qu'il périsse, et auparavant qu'il revomisse tout le sang dont il s'est abreuvé par tous les meurtres dont il a rempli nos sillons. Le sort a changé, notre tour est venu de plonger nos glaives dans le sang et de déchirer l'ennemi

Hic capita et ossa, quique versabunt solum
Post hoc aratris ossium moles premant,
Lætique dicant: Cecidit hic Anglus, suo hic
Prostratus agros imbuit tabo meos.

JOANNA.

Sic, euge, miles; magna pars victoriæ est
Sperare multum. Raye, compone ordines,
Præibo.

RAYUS.

Strictis singuli gladiis eant,
Armisque juncti, nemo desertâ viam
Statione capiat, signa servet, et ducis
Dicto obsequatur: Franciæ in vestrâ est manu
Salus honorque; præmium æternum est decus,
Et rex fideles munere ornabit manus.

SENEX.

Quod nulla virtus, quodque non potuit dolus,
Efficiet una virginis claræ manus.
Hæc una binos hora mutabit status,
Evertet unum, alterum attollet simul.
Hic cursus est rerum omnium; nunc hi cadunt,
Nunc hi resurgunt: cuncta dispensat Tonans.

par le fer et la mort. Ceux d'un autre siècle récolteront ici les têtes et les os des Anglais, et ceux qui retourneront le sol heurteront du soc de leurs charrues des amas d'ossements et s'écrieront joyeusement : ici tomba l'Anglais, ici de sa chair corrompue il a engraissé mes champs.

JEANNE.

Bien, soldat! en avant! espérer beaucoup c'est la moitié de la victoire. Rais, range tes soldats en bon ordre, j'irai devant.

RAIS.

Que chacun marche l'épée à la main et que tous joignant leurs armes, nul ne déserte son poste ; que chacun ait l'œil sur son étendard et obéisse à l'ordre du chef. Le salut et l'honneur de la France sont dans vos mains; la récompense sera une gloire éternelle, et le roi chargera de ses dons les bras fidèles.

LE VIEILLARD.

Ce que n'a pu ni le courage ni la ruse, le bras d'une noble vierge le fera. Une même heure aura changé deux fortunes, elle renversera l'une et du même coup redressera l'autre. C'est la loi de toute chose; aujourd'hui ceux-ci tombent, demain ceux-là se relèvent; Dieu dispose de tout.

SCENA V

Joanna, Culsantus, Rayus, Talbotus, Suffortius, Glacidas, Milites franci et angli, senex.

JOANNA.

En castra, miles, sequere, penetrabo prior,
Manus et arma junge.

CULSANTUS.

Densate ordines,
In manibus enses.

RAYUS.

Pergite hàc, hàc pergite;
Latus hoc tenete.

TALBOTUS.

State, quæ causa est viæ?
Qui vos? Puella sternit, ah! sternit manu
Nostras cohortes; arma! miles, hàc cito
Arma! miles.

JOANNA.

Sequere me, miles, ducem;
Iter hàc in urbem est.

MILITES.

Cedite, Angli, cedite;
Vincit Puella; cedite, Angli, cedite.

SCÈNE V

Jeanne, Culan, Rais, Talbot, Suffolk, Glacidas, soldats français et anglais, le vieillard.

JEANNE.

Voici le camp ennemi; soldat, suis-moi, j'entrerai la première; unis tes bras et tes armes.

CULAN.

Épaississez vos rangs, le fer dans la main.

RAIS.

Prenez par ici, continuez par là, tenez ferme de ce côté.

TALBOT.

Arrêtez! où allez-vous par là? qui vous entraîne? Une jeune fille, hélas! une jeune fille renverse nos cohortes! Du secours, soldat, du secours et sans retard.

JEANNE.

Suis-moi, soldat, suis ton chef, c'est par ce chemin qu'on entre dans la ville.

SOLDATS.

Cédez, Anglais, cédez; la Pucelle l'emporte; fuyez, Anglais, fuyez.

GLACIDAS.

Resiste, miles; vah pudor! castris tuis
Insultat una fæmina, et per funera
Calcata pergit, per neces, et per tua
Perrumpit arma.

SUFFORTIUS.

Vah, quid est? Angli, quid est?
Ubi est Puella?

GLACIDAS.

Fulmine injecto ocior,
Irruit in urbem; media castrorum via
Aperta ferro est, subruit valla omnia
Latèque fuso sanguine infecit viam.

SUFFORTIUS.

Effeminate miles! ô vecors manus!
Una ut Puella, vah pudor! tantum hinc decus,
Una ut Puella referat? insultat meis
Puella castris? Transeat? sternat? necet?

MILITES ANGLI.

Pavor irruebat multus et ferrum manus
Languens tenebat, ociùs cœlos avis
Non pervolavit ulla : fundebat suo
Ab ense mortes, corpora impresso pede
Sternebat amens, quo manus et quo suos
Vertebat oculos, arma, valla, et equi, et viri
Retro cadebant, fulmen et tonitru simul
Detraxit astris; quisquis obvertit manum,
Et quisquis illam aspexit, occubuit solo.

GLACIDAS.

Tiens bon, soldat. O honte! une femme insulte ton camp, poursuit sa route sur les cadavres et se fraie un chemin à travers la mort et tes armes.

SUFFOLK.

Qu'est ceci, Anglais, qu'est ceci? où est cette Pucelle?

GLACIDAS.

Plus rapide que la foudre, elle s'est jetée dans la ville; elle s'est, par le fer, ouvert un chemin à travers nos camps, elle a jeté bas tous nos retranchements, et a, au loin, marqué son passage par des flots de sang.

SUFFOLK.

Soldat efféminé! ô bras sans courage! et c'est une jeune fille, ô honte! une simple jeune fille qui remporte sur nous une telle victoire! une jeune fille qui insulte ainsi mon camp? qui passe, renverse et tue?

UN SOLDAT ANGLAIS.

Le terreur se précipitait avec elle, et le bras ne tenait plus qu'un fer impuissant; un oiseau ne traverse pas le ciel plus rapidement; elle répandait la mort du tranchant de son épée, elle laissait sur les corps renversés l'empreinte de son pied furieux. Partout où elle portait le bras ou le regard, les armes, les retranchements, les chevaux, les hommes, tout reculait et tombait. Il faut qu'elle ait ravi au Ciel le tonnerre et la foudre; quiconque dresse le bras contre elle, quiconque la regarde tombe à terre, son regard

Suo necabat lumine, ardentes dabat
Ab ore flammas, unico flatu obviàm
Pellebat aciem; pestis est, furia est, leo est,
Et est ruina.

SENEX.

Fæmina est; sed quæ manu
Effeminatas vicit Anglorum manus.

SUFFORTIUS.

Deficio totus, cor mihi retro salit,
Intùsque versat dedecus. Prô prô pudor!
Pudet intueri flammeum solis jubar;
Quo volvor amens! mentis heu impos feror,
Minisque cedo victus, ignavus, jacens.
Et illa pestis castra pervasit mea?
Intravit urbem? et attulit victis opem?
Satiavit inopes? mortuis vitam dedit
Novumque robur? Fama, quanta Anglis paras
Opprobria nostris! Omne jam-spernet solum
Nostra arma et ausus. Cedere? ô turpem fugam!
Cedi? nec ipse Carolus credet fatis.
Vinci et necari! parce, rex, Anglis tuis,
Stygia ista furia, Tartaro emissus furor
Ista, ista furia, sanguine hoc ferrum imbuet,
Illi revellam viscera, et vulsum jecur
Monstrabo vivæ, viva et infelix suam
Mortem videbit.

SENEX.

Vivus et victus tuam
Fugam videbis; nempè post pugnam minax,
Post bella fortis æstuas.

tue, sa bouche jette des flammes, son haleine suffit pour mettre en fuite tout ce qui s'oppose à elle : c'est la peste, une furie, un lion, c'est la ruine.

LE VIEILLARD.

C'est une femme, mais dont le bras vaillant a triomphé du bras efféminé des Anglais.

SUFFOLK.

Toute ma force m'abandonne, mon cœur s'en va et la honte prend sa place. Oh! vergogne! vergogne! Je n'ose, sans rougir, regarder la chevelure enflammée du soleil. Où me laissai-je entraîner, effaré? Je n'ai plus la possession de moi-même. Je cède aux menaces, vaincu, lâche, sans force; et cette peste a envahi mon camp? Elle a pénétré dans la ville? Elle a porté secours aux vaincus? Elle a rassasié leur faim? elle a rendu la vie aux morts, avec une vigueur nouvelle! quel opprobe, ô renommée, tu prépares à nos Anglais! quel pays désormais ne dédaignera pas nos armes et nos efforts? reculer! ô fuite honteuse! et j'ai reculé! Charles lui-même ne croira pas à sa fortune. Être vaincu et tué! pardonne à tes Anglais, ô roi! cette force qui nous brise vient du Styx, cette fureur est sortie du Tartare; mais cette furie rougira ce fer de son sang. Je lui arracherai les entrailles, elle verra de ses yeux palpiter son foie sanglant, et vivante et vaincue elle verra sa mort.

LE VIEILLARD.

Vivant et vaincu, tu verras ta fuite; menaçant après le combat, la guerre finie, le courage t'étouffe.

TALBOTUS.

Parce his tuis,
Dux magne, verbis, una non Anglos manu
Puella vicit, sæviit mutata sors;
A cæde crescet animus, et victos semel
Pudor excitabit.

SENEX.

Victus in pugnâ malè
Pugnam resumit miles, et secum trahit
Metum priorem.

GLACIDAS.

Auditis? ut totam sonant
Litui per urbem! gaudio tota urbs salit,
Ut gestiunt!

SUFFORTIUS.

Victoriâ exultant suâ,
Et commeatu jam potens Angli minas
Plebs ima ridet.

GLACIDAS.

Miles! heu miles! ruunt
Ruunt, ruunt, ruunt, Puella venit, venit,
Venit Puella;

TALBOTUS.

Miles, hic sta, miles, hic.

MILITES ANGLI.

Ruunt, Puella venit, ruunt.

TALBOT.

Ménage tes paroles, illustre capitaine; ce n'est pas une jeune fille qui a suffi pour vaincre les Anglais, c'est la fortune qui change et sévit contre nous. Mais le courage renaît du sang même, et la honte réveillera ceux qui, un jour, se sont laissés vaincre.

LE VIEILLARD.

Vaincu dans le combat, le soldat le recommence avec peine, et il traîne après lui sa terreur première.

GLACIDAS.

Entendez-vous comme dans la ville entière résonne le bruit du clairon? comme la joie pousse toute la ville hors des portes?

SUFFOLK.

Leur victoire les enivre, et, devenue redoutable par son entraînement même, la populace se rit des menaces de l'Anglais.

GLACIDAS.

Arrête, soldat, ô soldat! mais ils détalent, ils détalent. La Pucelle arrive, la voici, la voici!

TALBOT.

Arrête, ô soldat, arrête ici.

SOLDATS ANGLAIS.

Fuyons, voici la Pucelle, fuyons.

JOANNA.

Nunc cedite,
Ah cedite, Angli, cedite. O Franci mei!
Satiate ferrum, sternite, occumbant neci.

RAYUS.

Fugiunt, recedunt; vicimus, linquunt sua
Et valla et arma.

JOANNA.

Jam sat est, alibi necem
Turpem subibit, qui modo hic pulchram fugit.
Jam liberata Aurelia est; miles, tuum
Reconde ferrum, corpora et mentes simul
Recreare fas est; ite nunc, gaudete nunc.

MILITES FRANCI.

Vivat Puella! liberata Aurelia est!

SENEX.

Sic ergo gaudent qui deo pugnant duce.
Sic ergo fugiunt qui sibi fidunt nimis.
Sic justa vincit causa, sic lauros refert.
Injusta premitur causa, lauros deserit.

JEANNE.

Hors d'ici, Anglais, hors d'ici! ô mes Français, rassasiez votre glaive, renversez-les, et qu'ils tombent sous les coups de la mort.

RAIS.

Ils fuient, ils se sauvent; nous avons vaincu, ils abandonnent leurs retranchements et leurs armes.

JEANNE.

C'est assez; celui-là rencontrera ailleurs une mort honteuse, qui pouvait ici la trouver belle. Orléans est délivré; soldat, remets le glaive au fourreau; c'est le moment de donner quelque relâche au corps et à l'esprit; allez maintenant et réjouissez-vous.

SOLDATS FRANÇAIS.

Vive la Pucelle, Orléans est délivré!

LE VIEILLARD.

Ainsi donc se réjouissent ceux qui combattent sous le commandement de Dieu; ainsi donc fuient ceux qui ont trop de confiance en eux-mêmes; ainsi triomphe la cause juste; c'est ainsi qu'elle se couvre de lauriers; ainsi succombe la cause inique; ainsi perd-elle ses lauriers.

SCENA VI

Carolus, Reginaldus, Borbonius, Joanna, Culsantus, Rayus, senex, Joannes Aurelius.

CAROLUS.

Quæ fama, Proceres? liberata Aurelia est?
Vicêre nostri?

REGINALDUS.

Sacra Majestas tua
Devicit Anglos! liberata Aurelia est!
Nec iste tantùm rumor, effusus fugam
Et hùc et illùc Anglus infelix capit:
Vidêre multi.

BORBONIUS.

Credere hoc rumor jubet,
Passim vagatur, denegat nemo fidem.

CAROLUS.

O me beatum! nunc tuam agnosco, Tonans,
Benignitatem. Numen affulsit spei
Puella nostræ, Franciam fato suam
Protexit Æther, scilicet tota est tua,
Æterne mundi Rector, hæc victoria.

BORBONIUS.

Ecce, ecce noster miles, en victor redit,
Præit Puella, signa lætitiæ increpant
Litui, tubæque.

SCÈNE VI

Charles, Regnauld, Bourbon, Jeanne, Culan, Rais, le vieillard, Jean Aurèle.

CHARLES.

Que dit-on, mes nobles pairs? Orléans serait délivré? Les nôtres l'auraient emporté?

RÉGNAULT.

Votre sacrée Majesté a défait les Anglais! Orléans est délivré! ce n'est pas un vain bruit, le malheureux Anglais prend la fuite dans tous les sens, tous l'ont vu.

BOURBON.

La rumeur nous permet d'y croire; elle se répand de toutes part et nul ne refuse d'y ajouter foi.

CHARLES.

O bien heureux que je suis! c'est maintenant, ô Dieu Tonnant, que je reconnais ta bonté. La Pucelle a été pour nous l'étoile de l'espérance; le Ciel a couvert la France de sa protection, et cette victoire, ô souverain Maître du monde, nous te la devons tout entière.

BOURBON.

Voici, voici nos soldats qui reviennent vainqueurs; la Pucelle marche à leur tête; trompettes et clairons donnent le signal de l'allégresse.

CAROLUS.

Virginem nosco, et meos.

SENEX.

Latere nescit gaudium, sese exerit.
Multis Puella gaudium facta est viris.

JOANNA.

Rex, ergo gaude, liberata Aurelia est;
Turpi recedens Anglus elapsus fugâ est,
Periêre multi, sanguine exundat solum
Lateque strages edita est; sed, rex, tua
Fortuna belli est, et tua hæc victoria est.
Dedit hanc polorum Rex tibi, Francîs dedit.

CAROLUS.

Tu, spes, Puella, nostra, vicisti, tua est
Quæcumque laus est; grata virtus est mihi,
Quâ tot trophæis Franciam cumulas meam.

REGINALDUS.

Vive, ô Puella, publicum fatum tuus
Evicit ardor; sentiunt Angli polo
Te missam ab alto vindicem; discent, reor,
Numen vereri, virginis victi manu.

BORBONIUS.

Vive, ô Puella, regii vindex statûs
Et liberatrix Franciæ; invictus pudor
Et illa fortis dextera hanc primam dedit
Francis salutem.

CHARLES.

Je reconnais la vierge et mes soldats.

LE VIEILLARD.

La joie ne sait pas se cacher, elle s'épanche au dehors; la Pucelle est pour tous l'occasion d'une grande joie.

JEANNE.

Réjouissez-vous donc, ô roi, Orléans est délivré; l'Anglais a pris honteusement la fuite; beaucoup ont péri, la terre est inondée de sang, le carnage montre au loin ses débris; mais, ô roi, la fortune de la guerre est pour vous, et la victoire est vôtre. Le Roi des cieux vous l'a donnée, l'a donnée aux Français.

CHARLES.

Tu as vaincu, ô vierge, notre espoir; si grande qu'elle soit, cette gloire t'appartient; ce qui m'est cher, c'est le courage auquel ma France doit les trophées dont tu la combles.

RÉGNAULT.

Gloire à toi, jeune fille, ton courage a triomphé de la mauvaise fortune du pays; les Anglais comprennent que tu es envoyée du Ciel pour nous venger; terrassés par le bras d'une vierge, ils apprendront, j'espère, à craindre notre Dieu.

BOURBON.

Gloire à toi, jeune fille, tu as vengé la fortune royale et délivré la France; ta pudeur invincible et

REGINALDUS.

Vicimus, sed rex, duce
Istâ puellâ vicimus; scutum est tui
Ensisque regni.

CULSANTUS.

Ferre non oculos potest
Imbellis Anglus ; fulmen emissum putat,
Et intueri si potest, mortem induit.

CAROLUS.

Hæc liberatrix est mea, hæc urbis salus ;
Servata per me mensibus sex urbs stetit,
Hæc liberavit.

JOANNA.

Grata nobis est fides,
Animusque constans; Rex, tui vivam memor

CAROLUS.

Victoriæ hujus festus æternùm dies
Francis et urbi fiat, atque ævum ferat
Nomen Puellæ. Publicæ, Presul, Deo
Grates agendæ; gaudio cuncti vacent.
Virgo triumphet, virginem cuncti canant.

(*Circumducitur triumphans cum cantu musico.*)

cette main vaillante ont donné à la France cette première victoire.

RÉGNAULT.

Nous avons vaincu, ô roi, mais vaincu sous le commandement de cette jeune fille : elle est le bouclier et l'épée de ton royaume.

CULAN.

Le lâche Anglais ne peut soutenir ses regards; pour lui c'est la foudre envoyée du Ciel, et s'il la regarde en face, il en meurt.

CHARLES.

C'est ma libératrice, le salut de la ville; gardée par moi pendant six mois, la ville a tenu bon; mais elle l'a délivrée.

JEANNE.

La fidélité nous est chère, et mon cœur est ferme; roi, je ne vous oublierai jamais.

CHARLES.

Que le jour de cette victoire devienne pour la France et pour la ville un jour de fête éternel, et que le siècle porte le nom de la Pucelle. Prélat, il faut rendre publiquement à Dieu des actions de grâce. Que tout le monde se livre à la joie; que la Pucelle ait son triomphe; que tous célébrent la Pucelle.

(Elle est reconduite en triomphe avec une pompe musicale.)

CHORUS

Militum francorum.

Vivat Joanna Darcia;
Jam libera est Aurelia.
Vicimus Anglos turpemque fugam
Positis capiunt ensibus hostes.
Non tulit Anglus bella Puellæ,
Fulmina ceu cùm supero missa
Veniunt cœlo, fugiunt cervi,
Et sua capreæ repetunt antra,
Sic bellatrix Darcia veniens
Anglos multâ strage fugavit.
Vivat Joanna Darcia,
Jam libera est Aurelia!
Dicite, Franci; Darcia nostro
Inclyta sceptrum referet regi,
Candida Francis lilia referet.
Supero missa est æthere virgo.
Francos dextrâ protegit audax;
Fortes Anglis eripit urbes,
Redditque suo domino victrix,
Virgo felici edita fato.
Vivat Joanna Darcia,
Jam libera est Aurelia!
Regni scutum, regnique salus
Patriæ vindex, scelerisque ultrix,
Cujus gladio dextra triumphat,
Cujus mens invicta pudore est,
Cujus pectus dirigit Æther,
Cujus laudem sæcula dicent,

CHŒUR

De soldats français.

Vive Jeanne d'Arc, Orléans est délivré !

Nous avons vaincu les Anglais, et l'étranger, jetant son épée, a pris honteusement la fuite. L'Anglais n'a pu soutenir les coups de la Pucelle; comme sous les traits de la foudre lancée du haut du ciel, les cerfs s'enfuient et les chèvres regagnent leurs antres, ainsi la belliqueuse Jeanne a mis en déroute et frappé de mort les Anglais.

Vive Jeanne d'Arc, Orléans est délivré !

Répétez-le, ô Français, l'illustre Jeanne a rapporté son sceptre à notre roi et rendu à la France ses lis immaculés. Cette vierge nous est envoyée du Ciel. Sa main audacieuse protége les Français; elle arrache aux Anglais nos places fortes et, victorieuse, les rend à leur seigneur, cette vierge née sous une heureuse étoile!

Vive Jeanne d'Arc, Orléans est délivré !

Bouclier du royaume, salut du royaume, évoqué pour venger la patrie, pour châtier le crime, son bras triomphe par le glaive; la pudeur sauvegarde son âme, le Ciel dirige sa pensée ; les siècles chanteront ses louanges, la France honorera son génie et lui rendra des honneurs éternels.

Vive Jeanne d'Arc, Orléans est délivré!

Cujus meritum Francia recolet,
Et perpetuos reddet honores.
Vivat Joanna Darcia,
Jam libera est Aurelia!
O qui levibus, Phœbe, quadrigis
Mundo spargis patulo lucem,
Montesque procul jubar irradians
Recreas homines, recreasque feras,
Cernes nostri surgere regis
Multâ Anglorum strage trophœa,
Celebres arcus, martis honores,
Armaque divum suspensa tholo.
Vivat Joanna Darcia,
Jam libera est Aurelia!
Fama, occiduos pete Iberos,
Et Massagetas indosque nigros,
Sol ubi roseo surgit ab ortu,
Pexisque comis Aurora parens,
Et dic : Vicit Carolus Anglos,
Dum virgo regit Darcia turmas,
Dum virgo manu fortia sternit
Agmina, tenebras fusa per altas.
Vivat Joanna Darcia,
Jam libera est Aurelia!
Fortuna redi, Francisque tuis
Omine fausto redde triumphos.
Nimiùm, nimiùm jam tibi fidens,
Angle, superbis. Nobilis urget
Fortuna pedes, subitoque tuas
Evertet opes; nam stare loco
Nescit eodem, secumque trahit
Irata gravem sæpè ruinam.

O toi qui, du haut de tes légers coursiers, répands la clarté sur ce vaste monde, ô Phœbus, et, rayonnant au loin sur les montagnes, réjouis les hommes, réjouis les animaux, tu verras se dresser sur les restes sanglants des Anglais les trophées de notre roi, les arcs-de-triomphe, les monuments de Mars et les armes suspendues à l'autel des dieux.

Vive Jeanne d'Arc, Orléans est délivré!

Va, ô Renommée, chez les Ibères, peuples de l'occident, chez les Massagètes, chez les noirs Indiens, où le Soleil sort d'un berceau de roses, où l'Aurore, sa mère, étale son épaisse chevelure, et dis : Charles a vaincu les Anglais, pendant qu'une vierge, Jeanne d'Arc, conduit ses soldats, pendant qu'une vierge de sa main vaillante, renverse les cohortes éparses dans les ombres de la nuit.

Vive Jeanne d'Arc, Orléans est délivré!

Reviens, ô Fortune, et, par un heureux présage, rends aux Français, tes favoris, leurs triomphes. Trop confiant en toi-même, Anglais, tu t'enorgueillis : la noble fortune presse son pied rapide, et tout d'un coup met à néant tes ressources ; car elle ne saurait demeurer à la même place, et souvent, dans sa colère, elle entraîne après elle les désastres et la ruine.

Vive Jeanne d'Arc, Orléans est délivré!

La cause de la France a touché le Tout-Puissant, le Ciel a entendu nos prières, et pendant que la France était le jouet des événements et du mal-

Vivat Joanna Darcia,
Jam libera est Aurelia!
Movit Franci causa Tonantem
Nostrasque preces audiit Æther,
Dum ludibrium casibus extat
Francia miseris, mox auxilium
Misit ab alto; Darcia nostris
Fert rebus opem, dejicit Anglos,
Nunquàm Omnipotens deserit illos,
Qui ad se certo corde recurrunt.
Vivat Joanna Darcia,
Jam libera est Aurelia!

---

heur, il lui a envoyé le secours d'en haut. Jeanne d'Arc rétablit nos affaires; elle défait les Anglais; Dieu n'abandonne jamais ceux qui, d'un cœur confiant, ont recours à lui.

Vive Jeanne d'Arc, Orléans est délivré!



ACTUS QUARTUS

SCENA I

Suffortius, Talbotus, senex.

SUFFORTIUS.

Infida sors! inimica sors! perversa sors!
Inane nomen! perfidum numen! quid heu!
An Anglus idèo Franciæ regnum suis
Subjecit armis, Franciæ ut campos suo
Repleat cruore? cessimus nuper (pudor!)
Uni puellæ, cepimus victi fugam.
Et valla et urbem linquimus : tot hic duces,
Tot efferati milites, quorum manum
Metuebat orbis, sanguine immersi suo,
Vomuere vitam. Et ille bellantum decus,
Spes magna nostræ gentis, et mundi timor,
Anglorum Achilles, fortè dum Ligeris vadum
Fugiens puellam temnit, et fluvium premit,
Glacidas in undis hæsit. O luctus gravis!
O una clades omnium! sed tu quoque,
O Salbricensis Angliæ Mavors tuæ,
Dum te per ignes, ense vibrato, jacis,
Hostemque pellis, flamma dum serpens latus
Invadit unum, et alterum Francus premit,



ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

Suffolk, Talbot, le vieillard.

SUFFOLK.

Sort infidèle! sort ennemi! sort pervers! nom vide de sens! divinité perfide! quoi donc? l'Anglais n'a-t-il soumis la France à ses armes que pour abreuver de son sang les plaines de la France? Dernièrement, ô honte! nous avons lâché pied devant une simple jeune fille, et vaincus, nous avons pris la fuite; nous avons abandonné nos retranchements et la ville; et tous ces chefs, tous ces soldats éperdus, dont l'univers redoutait le bras, inondés de leur sang, ont vomi la vie. Et ce chef, l'honneur de nos guerriers, le grand espoir de notre nation, la terreur du monde, l'Achille des Anglais, pendant que, fuyant la Pucelle, il dédaigne le bas fond de la Loire et se livre au fleuve, Glacidas est resté enseveli dans ses flots. O deuil immense! ô défaite de tous dans un seul! Mais, toi aussi, ô Mars de l'Angleterre, ta mère, ô Salisbury, tandis que, du milieu des flammes, tu repousses l'ennemi, l'épée à la main, et que la flamme rampante t'envahit d'un côté, et que le

Nobis peristi. Nostra per fluctus vagos
Volvuntur arma, scuta, loricœ, sclopi,
Recisa capita, equi, rotæ, cadavera,
Cladisque nostræ gentibus cunctis fidem
Faciunt in orbe. O vos beati, quos furor
Hostilis hausit, sanguinem quorum bibit
Satiata cæde terra! Ego vivo et simul
Dum sævus istud lancinat pectus dolor,
Occumbo vivus. Quid moror, stricto hoc latus
Aperire ferro? non pati opprobrium potest
Generosus animus, et neces, mille et neces
Subire mavult, turpe quam nomen pati.

SENEX.

Magnæ flagellum mentis atque ingens dolor
Infamia est; nam ferre qui opprobrium potest
Ignavus est et vilis est.

SUFFORTIUS.

Quid heu moror?
Dubitamus, anime? vita quæ restat mihi
Dicenda mors est; mortuus tantùm feror,
Et dextra languet, cùm mori certum est mihi.

SENEX.

Qui ferre vultum sortis adversæ nequit,
Vir fortis haud est; semper heroëm decet
Et in secundis atque in adversis idem
Retinere pectus.

SUFFORTIUS.

Si mihi, durus tamen,

Français t'assiége de l'autre, tu nous es ravi. Roulés au sein des flots errants, nos armes, nos boucliers, nos cuirasses, les têtes coupées, les coursiers, les roues, les cadavres portent à toutes les nations du globe le témoignage certain de notre défaite. Heureux vous autres, que n'a point épargnés la fureur de l'ennemi, et dont la terre, rassasiée de carnage, a bu le sang! Moi je vis, et sous le poids de la douleur cruelle qui tourmente ma poitrine, je meurs vivant. Que tardé-je à ouvrir mon flanc avec cette épée? Une âme généreuse ne saurait endurer l'opprobre, et préfère souffrir mille et mille morts plutôt que de porter un nom infâme.

LE VIEILLARD.

L'infamie est le fouet d'une grande âme et la pire douleur; car pour supporter l'opprobre il faut être lâche et vil.

SUFFOLK.

Que tardé-je donc? Hésitons-nous, mon âme? La vie qui me reste ne mérite que le nom de mort; je ne suis plus qu'un mort, et mon bras hésite, quand la mort est pour moi inévitable!

LE VIEILLARD.

Celui qui ne peut supporter le visage du destin contraire n'est pas un brave; le héros doit porter un même cœur dans l'une et l'autre fortune.

SUFFOLK.

Si, avec sa cruauté, l'ennemi cependant m'a épar-

Pepercit hostis, anime, ne parcas tibi,
En restat ensis.

SENEX.

Qui manu mortem occupat,
Sortem veretur timidus et vecors nimis.

TALBOTUS.

Quid istud? in te vertis, an in hostes manum?

SUFFORTIUS.

Non licet in hostes, vertere in me jam licet,
Superesse cladi dum pudet.

TALBOTUS.

Dum te pudet
Superesse cladi? strenuum pectus probat
Accepta clades; ferre qui cladem potest
Vinci recusat, rursus atque hosti suo
Cladem reponit. Quid times? victi sumus
Exercitumque gallicæ nostrum manus
Vicere nuper; attamen nondùm jacet
Britanna virtus, efferet cœlo altius
Caput per arma; fortior semper redit
Qui victus antè est; dividit clades Tonans
Nobis et illis, vicimus Francum priùs,
Nunc Francus Anglum,

gné, ne nous épargnons pas, mon âme; mon épée me reste.

LE VIEILLARD.

Celui qui, par sa main, devance la mort, se montre lâche et trop craintif du sort.

TALBOT.

Qu'est-ce ceci? est-ce contre toi-même ou contre l'ennemi que tu tournes ton bras?

SUFFOLK.

Ne pouvant le tourner contre l'ennemi, j'ai le droit de le tourner contre moi-même, honteux de survivre à la défaite.

TALBOT.

Honteux de survivre à la défaite! Accepter la défaite, c'est faire preuve d'une âme intrépide. Celui qui peut supporter une défaite, témoigne qu'il ne veut pas être vaincu et il reporte la défaite chez son ennemi. Que crains-tu? nous sommes vaincus, et les Français ont, hier, battu notre armée; mais le courage de l'Angleterre n'est pas encore dompté; par la fortune des armes, elle relèvera sa tête plus haut que le ciel. Vaincu d'abord, on revient toujours plus fort. Le Ciel a partagé les défaites entre eux et nous; nous avons commencé par vaincre les Français, maintenant c'est le Français qui triomphe de l'Anglais.

SUFFORTIUS.

Tot duces nostri jacent
Victoriosi, strenui, invicti.

TALBOTUS.

Jacent,
Sine cæde non est pugna, dùm primi irruunt
Duces in hostem, sæpiùs primi cadunt.
Post tot labores martio in campo graves,
Post tot triumphos ille Dardanidum metus
Cecidit Achilles, et suas Hector suo
Cruore lauros imbuit.

SUFFORTIUS.

Si nos quoque
Eadem illa sævæ sortis hausisset manus.

TALBOTUS.

Potius supersit vita.

SUFFORTIUS.

Si nos favor
Superesset idem; feminæ victi manu,
Ridemur Angli.

TALBOTUS.

Nec tamen victor fuit
Sine cæde Francus.

SUFFORTIUS.

O nimis solatium
Inane nobis! Fugimus, sed nunc quoque

SUFFOLK.

Nous avons vu tomber tant de nos chefs victorieux, intrépides, invincibles.

TALBOT.

Ils sont tombés, mais il n'est pas de combats sans victimes, et les chefs qui les premiers se précipitent sur l'ennemi, souvent tombent les premiers. Après tant de rudes travaux dans les champs de Mars, après tant de triomphes, Achille, cette terreur des enfants de Dardanus, Achille tomba, et Hector abreuva ses lauriers de son propre sang.

SUFFOLK.

Si du moins nous étions tombés sous les coups de ce même sort!

TALBOT.

Mieux vaut que la vie nous reste.

SUFFOLK.

Si du moins nous avions gardé notre prestige! Mais vaincus par le bras d'une femme, on se rira de nous, des Anglais!

TALBOT.

Le Français, après tout, a payé sa victoire de beaucoup de sang.

SUFFOLK.

O vaine consolation pour nos cœurs! nous avons fui, et maintenant encore la Pucelle victorieuse con-

Victrix Puella sævit, et nostras sibi
Submittit urbes, deserunt Anglos priùs
Qui Anglis favebant.

SENEX.

Populus adversam fugit
Ubique sortem, stare cum victis nequit,
Victoris auram sequitur.

TALBOTUS.

Audendum manu
Contraque eundum est; qui potest forti manu
Terrere, vincit. Sequere quà tandem licet,
Par fortè primis ausibus virtus fuit,
Cedet secundis. Aura fortunæ est levis,
Hanc animus audax mutat, et facit suam.
Cogamus urbes; cùm timent, servant fidem.

SUFFORTIUS.

Eamus ergo, spem tuam sperans sequor.

SENEX.

Spes parva restat, urbium nulla est fides,
Seseque Regi supplices dedunt suo.
Superare populum sæpè qui magnum potest,
Retinere eumdem non potest. En rex adest.

tinue à frapper et se soumet nos villes, et ceux-là tournent le dos aux Anglais qui auparavant favorisaient les Anglais.

LE VIEILLARD.

Le peuple a toujours déserté le sort contraire; il ne reste pas volontiers avec les vaincus, et suit la fortune du vainqueur.

TALBOT.

Il faut oser encore et de nouveau aller contre l'ennemi; celui dont la main vaillante sait se faire craindre est sûr de vaincre. Allons jusqu'où nous pourrons; le courage qui a su résister aux premiers efforts, cèdera peut-être à d'autres. La fortune est chose légère, l'audace peut la changer, et la ranger de son côté. Marchons sur les villes. Tant qu'elles ont peur, elles gardent leur foi.

SUFFOLK.

En avant donc, je m'attache à ton espérance, et j'espère avec toi.

LE VIEILLARD.

Pauvre espérance que la vôtre! il n'y a pas à compter sur la fidélité des villes; elles retournent suppliantes à l'autorité de leur roi. On a pu vaincre un grand peuple, on ne réussit pas toujours à le retenir sous le joug. Mais voici le roi.

SCENA II

Carolus rex, Reginaldus, Borbonius, legati urbium, senex.

CAROLUS REX.

Principia rerum læta successu novo
Cumulavit Æther, fulmen armorum timet
Anglus meorum; quo suas turmas agit
Puella victrix, indè deducit suas
Fugam capessens Anglus, et plenus metu
Pugnam recusat. Illa, ceu Phœbus novo
Surgens ab ortu, dexteræ lucem suæ
Ubique fundit, gaudium est certum bonis,
Malisque terror. Quà meum regnum patet,
Trophœa surgunt, et novo sese erigit
Recreata cultu Francia. O quantum faves,
Beate mundi Rector! Anglorum manu
Prostrata nuper Francia, et pressâ jugum
Cervice portans, lacera, dejecta, et gemens,
Multo redundans sanguine, et condens sinu
Mortes suorum, serviebat : nunc novos
Cultus resumit, et mihi exoptat suo.
Subesse regi.

REGINALDUS.

Certus hic Cœli est favor,
Rex magne, Francos protegit Cœlum tuos,
Istasque lauros vertici imponit tuo.

SCÈNE II

Le roi Charles, Régnault, Bourbon, envoyés des villes, le vieillard.

LE ROI CHARLES.

Le Ciel a donné à d'heureux commencements des suites heureuses, et l'Anglais redoute la foudre de mes armes. Partout où la Pucelle victorieuse pousse ses soldats, l'Anglais retire les siens, en prenant la fuite, et, plein de terreur, refuse le combat. Comme Phœbus qui, en reparaissant sur l'horizon, répand partout la lumière, Jeanne est aux bons un signe assuré de joie et aux méchants de terreur. Aussi loin que s'étend mon royaume, les trophées se dressent, et la France se relève, réjouie par une autorité nouvelle. Oh ! que de grâces tu nous prodigues, bienheureux Maître du monde ! naguère prosternée sous le bras des Anglais, la tête courbée sous le joug, déchirée, mutilée, gémissante, inondée de sang et enfouissant dans ses entrailles les restes des siens, la France était asservie ; maintenant elle reprend des habitudes nouvelles et aspire à se replacer sous l'autorité de son roi, sous la mienne.

RÉGNAULT.

La grâce du Ciel est ici évidente, ô grand roi ; le Ciel protége vos Français et couronne votre front de ces lauriers. Ce que nul n'eût osé espérer, le

Sperare quod nemo audeat, factum vides;
Angli fugantur, urbibus cedunt suis,
Cæduntur ipsi, subditi mutant fidem
Regique jurant rursùs et regem volunt.
Pietatis est vis ista, quâ Cœlum moves,
Regique regum subditus servis tuo.
Tutela regum est cura virtutis, neque
Vincendus hosti est, qui pius servit Deo

BORBONIUS.

Etiam hæc puella, Franciæ nostræ salus,
Donum est Tonantis; quod facit, sexus nequit,
Et vincit ipsos robore ingenti viros,
Nec nomen Angli ferre, nec vultum queunt.
Fatentur ipsi, signa cum forsan procul
Cernunt puellæ, dexteræ robur labat,
Nec tendere arcus, nec suâ quemquam queunt
Ferire dextrâ; pectis insolito gelu
Totum rigescit, arma destituunt manus,
Labuntur ultrâ. Magne rex, pro te Tonans
Et astra pugnant. Ecce, ni fallor, nova
Felicitatis causa.

CAROLUS.

Qui sunt? quid volunt?
Cognosce causam.

REGINALDUS.

Causa, ni fallor, tua est.
Novamque regi subditi apportant fidem.

voilà fait; les Anglais sont en fuite, ils sortent des villes qu'ils avaient prises; ils tombent eux-mêmes sous les coups de vos soldats; vos sujets reviennent à leur foi première, vous prêtent de nouveau serment et vous veulent pour roi. C'est votre piété qui a touché le Ciel en votre faveur, et, soumis au roi des rois, vous affermissez votre trône. Le souci de la vertu assure la puissance des rois, et célui-là ne saurait être vaincu par un ennemi, qui pieusement sert Dieu.

BOURBON.

Et cette jeune fille aussi, le salut de notre France, est un don du Tout-Puissant; ce qu'elle fait, son sexe ne saurait le faire; sa vigueur irrésistible surpasse celle des hommes eux-mêmes; les Anglais ne peuvent soutenir son nom, ni son visage. Ils l'avouent eux-mêmes; dès qu'ils aperçoivent de loin ses bannières, la force quitte leur bras, ils ne peuvent tendre leurs arcs, ni frapper de leur épée; leur poitrine se glace tout à coup d'une roideur inaccoutumée, les armes quittent leurs mains et tombent d'elles-mêmes. Grand roi, Dieu et les astres combattent pour vous. Mais voici, si je ne me trompe, une nouvelle cause d'allégresse.

CHARLES.

Qui sont ceux-ci? que veulent-ils? allez vous en informer.

RÉGNAULT.

C'est vous qu'ils cherchent, si je ne me trompe.

BORBONIUS.

Tua ista turba est, urbium secum fidem
Portant suarum.

CAROLUS.

Munus hoc rursum Dei est;
Adsint, loquantur.

SENEX.

Subditos nunquam bonus
Princeps repellit, subditi nunquam boni
Deserere regem, si licet, possunt suum.
Vis magna corpus vincit, animum non potest.

LEGATUS SENONUM.

Senonum tuorum, magne rex, dum sors favet,
Legatus adsum; subditorum si preces
Benignus audis, ad tuam rursùs fidem
Prompti redimus. Hactenùs tulimus jugum,
Dum nos coegit Anglus, et nostram sibi
Subjicit urbem. Parce, rex, animo tibi
Semper fideles fuimus; en claves habes,
Nec urbs patebit sola, panduntur tibi
Animi tuorum, quamque debemus fidem
Senones vovemus.

CAROLUS.

Grata mihi vestra est fides :
Cessistis hosti, colite nunc regem boni
Fidique semper subditi. Quid vos? quid est?

Ce sont des sujets qui apportent au roi un nouveau serment de fidélité.

BOURBON.

Tous ces gens-là vous appartiennent, ils apportent avec eux la foi de leurs villes.

CHARLES.

C'est encore un présent de Dieu; qu'ils viennent, qu'ils parlent.

LE VIEILLARD.

Un bon roi ne repousse jamais ses sujets; des sujets fidèles ne peuvent qu'à la force abandonner leur roi. Une force supérieure peut vaincre les corps, mais non les âmes.

L'ENVOYÉ DE SENS.

Grand roi, je suis, grâce au Ciel, l'envoyé de vos habitants de Sens; si vous accueillez favorablement les prières de vos sujets, nous rentrerons avec joie sous votre obéissance. Nous avons jusqu'ici subi le joug, l'Anglais nous y ayant contraint et s'étant soumis notre ville. Pardonnez, ô roi, nos cœurs vous sont toujours restés fidèles; voici les clés de la ville; elle ne s'ouvre pas seule à vous, les cœurs de vos sujets vous sont en même temps ouverts, et vous offrent la foi qui vous est due.

CHARLES.

Cette fidélité me touche; vous avez cédé à l'ennemi, servez désormais votre roi en bons et fidèles sujets. Et vous? qui êtes vous?

LEGATI SUESSIONUM.

Urbs suessionum, magne rex, claves tibi
Animosque tradit civium; Franci sumus
Tuique; si quid hactenùs potuit furor
Hostilis in nos, parce; perfidiæ rea
Urbs nostra non est, cessit Anglorum minis,
Ut non periret, nunc tua ut rursùm foret,
Ejecit Anglos. Recipe, rex, fidos tibi
Semper futuros, urbs tua est, cives tui.

CAROLUS.

Benignitatis sentiet nostræ modum
Urbs Suessionum; pergite, et dum sors favet,
Amate regem, rex ero vobis bonus.

LEGATI BELLUACUM.

Urbs Belluacum, magne rex, si non preces
Temnis tuorum, subtrahit collum jugo,
Anglisque pulsis in tuam rursùs fidem
Redit fidelis. Hanc habent magni indolem
Quicunque reges, semper ut vultu suos
Cernant benigno, rebus afflictis juvent,
Cum culpa nulla est, cessit urbs Anglis priùs,
Armis coacta, nunc tuos sese ad pedes
Prostrata dedit. Parce rex, et rex, fave;
Quæ non coacta jam redit, fidelis est.

CAROLUS.

Amo fidelem, quicquid est actùm priùs
Ignosco, nimius perculit multos timor

LES ENVOYÉS DE SOISSONS.

La ville de Soissons, ô grand roi, vous envoie les clés et les cœurs de ses citoyens; nous sommes français et vos sujets; si jusqu'ici la fureur ennemie a triomphé de nous, pardonnez-nous; notre ville n'a jamais été infidèle; elle a cédé aux menaces des Anglais, pour ne pas périr; pour redevenir vôtre, elle a chassé les Anglais. Recevez, ô roi, des sujets qui ne cesseront de vous être fidèles, Soissons est à vous avec ses citoyens.

CHARLES.

La ville de Soissons recevra des marques de notre bienveillance. Allez, et la fortune aidant, aimez votre roi; je serai pour vous un bon roi.

LES ENVOYÉS DE BEAUVAIS.

La ville de Beauvais, grand roi, si vous daignez accueillir les prières de vos sujets, a soustrait sa tête au joug, et ayant chassé les Anglais, rentre sous votre obéissance et vous sera fidèle. Il est dans le caractère de tous les grands rois de regarder leurs sujets d'un œil favorable, et de les secourir dans leurs nécessités, lorsque ils les savent innocents; notre ville s'était rendue aux Anglais, contrainte par la force; maintenant elle se prosterne à vos pieds. Pardonnez, ô roi, et soyez-nous favorable; celle-là est fidèle, qui revient sans y être forcée.

CHARLES.

J'aime sa fidélité; tout ce qui a pu être fait auparavant, je le pardonne; il en set tant qui ont cédé à

Et hostis arma. Cæterùm, quod nunc licet,
Servate vestro jam datam regi fidem.
Ego vos tuebor.

BORBONIUS.

Ecce rex, victrix adest
Iterùm puella, Franciæ crescit tuæ
Felicitatis gloria, et rursùm nova
Trophæa surgunt.

SENEX.

Anglus hic postquam suas
Amisit urbes, captus in prædam venit.

SCENA III

Joanna, Carolus, Talbotus, senex.

JOANNA.

Rex magne, cujus annuit votis Polus,
Et sors reversa, vicit en rursùm Tonans.
Pleræque dùm te Franciæ regem tuæ
Fatentur urbes, et novam jurant fidem
Anglosque pellunt, ecce libertas redit,
Et servitutis fœda tolluntur juga.
Ivimus in arma rursùs, et pugnam manu
Conseruit audax miles; invitus licet
Pugnavit Anglus, non tulit pugnam tamen,
Potentiori cessit, et pulchram tuo

l'excès de la crainte et aux armes de l'ennemi. Conservez, dans des circonstances meilleures, la foi rendue à votre roi. Je vous protégerai.

BOURBON.

Voici, ô roi, la Pucelle qui revient de nouveau victorieuse; la gloire et le bonheur de la France s'accroissent d'heure en heure, et de nouveaux trophées s'élèvent.

LE VIEILLARD.

L'Anglais, après avoir perdu ses villes, devient lui-même la proie de son vainqueur.

SCÈNE III

Jeanne, le roi, Talbot, le vieillard.

JEANNE.

Grand roi, dont les vœux sont accueillis par le Ciel et par la fortune, redevenue favorable, Dieu a vaincu de nouveau. Pendant que la plupart de vos villes vous reconnaissent pour roi de France, vous jurent de nouveau fidélité et repoussent les Anglais, voici la liberté qui revient et qui brise le joug hideux de la servitude. Nous sommes retournés au combat, et le soldat a de nouveau avec audace engagé la bataille; l'Anglais a combattu quoique malgré lui, mais il n'a pas longtemps soutenu le

Palmam relinquens militi latè fugam
Per arva cepit. Magna cæsorum est strues,
Et pertinacem quisquis opposuit manum
Jacet peremptus; vindicem pro te Deum
Agnoscit hostis, et suam accusat gemens
Sortem infidelem, perfidam, imbellem, feram.
En testis iste est, quem tibi captum tua
Fortuna sistit.

CAROLUS.

Lætor, ex voto accidit.

JOANNA.

Talbotus iste est, hostium ductor ferox,
Pars magna belli.

TALBOTUS.

Magne rex, victum vides
Hostemque captum, arguere fortunam licet.
Hæc nos reliquit, et tuas læto beat
Turmas triumpho, sortis istæ sunt vices.

CAROLUS.

Tune ille dux es hostium?

TALBOTUS.

Captum voca,
Ducis superbum sustulit nomen mihi
Fortuna fugiens. Ductor Anglorum fui,
Nunc cepit illa, quæ tuum bellum regit,
Puella victrix.

combat, et cédant à plus fort que lui, et laissant à vos soldats une glorieuse palme, il a pris la fuite au loin, à travers champ. La terre est jonchée de cadavres, et quiconque a voulu résister est tombé mort. L'ennemi reconnaît que Dieu s'est constitué votre vengeur, et il accuse, en gémissant, l'infidélité du sort infidèle, perfide, lâche, féroce. Celui-ci en porte témoignage, que votre fortune a fait tomber entre vos mains.

CHARLES.

Je m'en réjouis et m'y attendais.

JEANNE.

Celui-ci est Talbot, un des fiers capitaines de l'ennemi, et l'un de ses chefs importants.

TALBOT.

Grand roi, vous avez devant vous un ennemi vaincu et prisonnier, et qui a le droit d'accuser la fortune. Elle nous a quittés, pour donner à vos soldats la joie de la victoire, ce sont là de ses coups.

CHARLES.

L'ennemi te compte donc au nombre de ses chefs?

TALBOT.

Dites un prisonnier, la fortune en fuyant m'a ravi ce beau nom de chef. J'ai marché à la tête des Anglais, et je viens de tomber aux mains triomphantes de cette jeune fille qui mène les vôtres à la victoire.

CAROLUS.

Arma tu in Francos moves?
Eripere nostrum cogitas regnum mihi?

TALBOTUS.

Regem secutus sum meum; bella intuli,
Quæ bella movit.

CAROLUS.

Non licet, rex est nocens,
Aliena rapere regna semper est nefas.

TALBOTUS.

Rex ipse causam noverit, nostrum est manus
Offerre regi, sum mei regis cliens;
Regique quisquis hostis est, etiam mihi
Est hostis idem. Jussa regnantis sequor.

CAROLUS.

Tuus iste rex est sceleris infandi reus,
Pro scelere pugnas.

TALBOTUS.

Arma non faciunt scelus.

CAROLUS.

Scelus tuentur. Esse non credis scelus
Aliena rapere? Jura quæ tandem sinunt?

CHARLES.

Tu faisais la guerre aux Français, et tu pensais me ravir mon royaume ?

TALBOT.

J'ai suivi mon roi ; il faisait la guerre, j'ai fait la guerre avec lui.

CHARLES.

C'est là un crime dont ton roi est coupable, c'est toujours un crime que de convoiter les royaumes d'autrui.

TALBOT.

Le roi savait pourquoi il le faisait, notre devoir était d'offrir nos bras au roi, je suis le client de mon roi ; et quiconque est l'ennemi de mon roi est aussi mon ennemi à moi. Celui qui règne commande, et j'obéis.

CHARLES.

Ton roi est coupable d'un crime abominable ; tu combats pour le crime.

TALBOT.

L'épée ne fait pas le crime.

CHARLES.

Elle le protége. Ce n'est pas un crime à tes yeux que de prendre le bien d'autrui ? Quels droits l'autorisent ?

TALBOTUS.

Rex jura novit, bella pro rege intuli
Gessique nostro; si quod est nostrum scelus,
Ipse expiabo, tu jube quicquid voles,
Puella vicit.

CAROLUS.

Exequar quod jus jubet
Victoris in te.

TALBOTUS.

Nil moror, jam sum tuus,
Decerne victor quod voles, victus luam.

CAROLUS.

Nunquam superbas regii ardoris notas
Hic sensit ullus, vive tu, et tantùm meo
Custode clausus, vita pro litro datur.
Injuriæ non Francus est ultor suæ,
Quando hostis arma posuit, aut captum tenet;
Vis est in armis. Vos ducem hunc, atque ut ducem
Tractate, amare captus hic Francos velit.

SENEX.

Captos benignè qui excipit, facit suos.

TALBOT.

Le roi connaît ses droits; j'ai fait, j'ai poursuivi la guerre pour mon roi; s'il y a crime à l'avoir fait, je suis là pour l'expier, ordonnez ce qu'il vous plaira, la Pucelle a vaincu.

CHARLES.

J'accomplirai sur toi ce que permet le droit de la victoire.

TALBOT.

Qu'attendez-vous ? Je vous appartiens. Vainqueur, ordonnez ce que vous voudrez, vaincu je me soumettrai.

CHARLES.

Jamais nul ici ne sentit le poids superbe des emportements de la royauté; vis donc sous ma garde, ta vie sera mise à rançon. Le Français ne sait pas venger son injure, quand l'ennemi a déposé les armes, ou qu'il a été fait prisonnier. L'épée seule est violente. Vous, emmenez ce chef et traitez-le en chef; qu'il apprenne dans les fers à aimer les Français.

LE VIEILLARD.

Qui reçoit bien ses prisonniers s'en fait des amis.

SCENA IV

Joanna, Carolus, Reginaldus, Borbonius, Culsantus, Rayus, Joannes Aurelius, senex.

JOANNA.

Affulsit ergo Franciæ clarum tuæ
Sidus salutis, urbium recipis fidem,
Totiesque cæsus gallicas hostis manus
Et arma metuit; deferunt illum simul
Urbes et arces; vincis, et bello tibi
Trophæa surgunt. Ille qui exultans tuas
Frænabat oras sortis ignarus suæ,
Exercituque cuncta vastabat furens,
Jam bella damnat, et suo semet metu
Lacessit Anglus. Certa si superi movent
Te fata Cœli, restat ut tandem Remis
Te regem inungat Prœsul, et sacrâ caput
Ornet coronâ; major hinc Anglis timor,
Spes inde Francis crescet; actutùm viæ
Te accinge, cœli, qui favet, Rector tibi
Etiam hic favebit

CAROLUS.

Excitas rursùs novos,
Puella, honores, multa sed terrent meum
Animum pericla; Franciæ partes meæ
Tenet Anglus istas, hostis occludit viam.

SCÈNE IV

Jeanne, le roi Charles, Regnauld, Bourbon, Culan, Rais, Jean Aurèle, le vieillard.

JEANNE.

La brillante étoile du salut se lève donc sur votre France; vous recevez les serments des villes, et tant de fois taillé en pièces, l'ennemi redoute enfin le bras et le fer des Français; villes et citadelles l'abandonnent à la fois; vous l'emportez et la guerre vous dresse des trophées. Cet Anglais qui envahissait vos provinces si impétueusement, et qui dans sa fureur, ignorant du sort qui l'attendait, portait partout le ravage de ses armées, condamne à présent la guerre, et se tourmente de ses propres terreurs. Si la volonté certaine du ciel vous touche, ce qu'il reste à faire, c'est que l'archevêque vous sacre roi dans Reims, et mette sur votre tête cette couronne, qui accroîtra d'une part la terreur des Anglais, de l'autre l'espoir des Français. Préparez-vous sans hésiter à ce voyage; le Maître des cieux qui vous a protégé jusqu'ici vous protégera encore.

CHARLES.

Tu m'excites, ô vierge, à poursuivre de nouveaux honneurs; mais ces dangers dont la route est semée épouvantent mon courage; l'Anglais tient encore sous le joug cette partie de ma France, l'ennemi me ferme le chemin.

JOANNA.

Viam parabo milite, et ferro, et manu,
Ne metue quicquam, exempla majorum sequi
Regnique morem te decet.

CAROLUS.

Si fas, volo;
Consulite, proceres.

REGINALDUS.

Subditi jam te suum
Regem fatentur, Franciæ te lex facit,
Rex natus ipse es, in tui patris locum
Te jura regni more majorum vocant.

BORBONIUS.

Reges inungi mos licet patrum velit,
Non est necesse; subditi te omnes patris
Jam lege certâ filium hæredem sciunt,
Non te aut corona aut unctio regem facit,
Natura fecit.

CULSANTUS.

Petere si Remos placet,
Aperire ferro, magne rex, debes viam.
Tenet Anglus isthic cuncta, nec Remi patent.
Urbs paret Anglis, quodquod est circa solum
Hostile totum est; jure si regnum est tuum,
Hoc jure regna.

JEANNE.

Le fer de vos soldats et mon bras vous l'ouvriront; ne craignez rien; il convient que vous suiviez l'exemple de vos ancêtres et la coutume du royaume.

CHARLES.

Si c'est possible, j'y consens. Conseillez-moi, mes seigneurs.

RÉGNAULT.

Vos sujets vous proclament leur roi, la loi française vous déclare tel; vous êtes roi par la naissance; le droit du royaume vous appelle à remplacer votre père, suivant la coutume des ancêtres.

BOURBON.

La coutume des ancêtres veut que les rois soient sacrés, mais il n'est pas nécessaire. Tous vos sujets savent que par une loi certaine vous êtes le fils et l'héritier de votre père; ce n'est ni la couronne, ni le sacre qui font de vous le roi, c'est la nature.

CULAN.

Si vous voulez gagner Reims, c'est par le fer, grand roi, qu'il faut vous en ouvrir le chemin. L'Anglais est partout le maître de ce côté, et Reims vous est fermé. La ville obéit à l'Anglais, et à l'entour tout vous est hostile; si le royaume vous appartient de droit, c'est par ce droit qu'il faut régner.

RAYUS.

Magne rex, aude tamen,
Si spem, puella, jam tibi certam facit.
Invicta pugnat, quidquid aggreditur, capit,
Ubique victrix Spiritu solos obvios
Repellit hostes.

AURELIUS.

Perge majores tuos
Imitare reges, Franciæ sacros facit
Sola ista reges unctio; periculum
Virtus repellet. Liberam si Aureliam
Puella fecit, hæc tibi vincet Remos,
Et pandet urbem.

CAROLUS.

Magna spes in te est mihi,
O virgo, rebus consulis multùm meis.
Expose mentem rursùs.

JOANNA.

Hoc Cœlum jubet,
Remensis ut te præsul in regem sacret,
Regemque inungat. Lege sis quanquam tui
Hæres parentis, jusque nascendi tibi
Diadema tradat, attamen quoniam sibi
Jus istud Anglus asserit, sacro est opus
Ut unctus oleo more majorum regas.
Populos fideles unctio hæc reddet tuos.
Periculorum quidquid est, tollet Tonans,
Confide tantùm

RAIS.

Osez toujours, grand roi, puisque la Pucelle vous donne une espérance assurée. Invincible dans le combat, tout ce qu'elle attaque, elle le prend. Partout victorieuse, son souffle suffit pour repousser l'ennemi.

AURÈLE.

Poursuivez et imitez les rois vos ancêtres. Il n'y a que l'onction sainte qui rende les rois de France sacrés : le courage écartera le danger. Si la Pucelle a délivré Orléans, elle saura bien prendre Reims et vous en ouvrir les portes.

CHARLES.

J'espère grandement en toi, ô vierge. Tu veilles sur tous mes intérêts. Expose de nouveau ta pensée.

JEANNE.

Ce que le Ciel ordonne, c'est que l'archevêque de Reims vous sacre roi. Quoique vous soyez par la loi l'héritier de votre père et que le droit de la naissance vous assure son diadème, cependant l'Anglais ayant revendiqué ce droit, il est nécessaire que, oint de l'huile sainte, vous régniez suivant la coutume de vos pères. Le sacre assurera la fidélité de vos peuples. Quels que soient les dangers, Dieu les écartera, ayez confiance seulement.

REGINALDUS.

Sequere decretum Poli,
Remos puella pandat.

BORBONIUS.

Hoc visum est quoque,
Si jubeat Æther, quà licet, Remos pete.

CULSANTUS.

Parere certum est; hactenus juvit Tonans,
Et nunc juvabit.

RAYUS.

Mitte qui pandant viam;
Comes puellæ, copias ducam tuas.

AURELIUS.

Istud videtur, tunc priùs regem colet,
Cùm populus unctum cernet.

CAROLUS.

Hoc ergo est ratum,
Præi, puella; Raye, tu jungas manum.
Et vestra, proceres, cura sit, ne quid meo
Desit labori, principes adsint viri,
Comitetur aula.

JOANNA.

Raye, tu nostras simul
Jam coge turmas, milite audaci est opus.

RÉGNAULT.

Faites ce que le Ciel ordonne, et que la Pucelle vous ouvre Reims.

BOURBON.

C'est aussi mon avis, si c'est l'ordre du Ciel, gagnez Reims par quelque chemin que ce soit.

CULAN.

Il faut obéir; Dieu qui nous a aidés jusqu'à ce jour nous aidera encore.

RAIS.

Envoyez qui ouvre la route; frère d'armes de la Pucelle, je conduirai vos soldats.

AURÈLE.

C'est le bon parti. Le peuple servira mieux son roi, le voyant sacré.

CHARLES.

Voilà qui est décidé; précède nous, ô vierge; Rais, rassemble les soldats, et vous, mes seigneurs, veillez à ce que rien ne manque à l'entreprise, réunissez les premiers de l'État, et que ma cour m'accompagne.

JEANNE.

Rais, dispose en même temps les miens, nous aurons besoin de gens intrépides. Il nous faut pren-

Hàc est eundum, quà patet Campania.
Benignitatem sentient urbes meam,
Si non resistant; arma si opponant, cadent.

RAYUS.

Bellum, puella, perferet nemo tuum,
Formidat hostis nomen, et dextram timet.

JOANNA.

Cogam rebelles; sequere me, miles, ducem.

SENEX.

O quantus ardor virginis! Cœlo movet
Authore cunctos. Quod poli Rector jubet,
Fieri est necesse, semper inveniunt viam
Decreta Cœli fata, nec vires satis
Hominum resistunt. Perge, rex, quo te vocat
Cœlum et puella; cùm tuus vertex sacro
Splendebit oleo, tota te sacrum colet
Submissa regem Francia. En jam rex venit,
Comitatur aula; quod jubet cœlum, ratum est,

SCENA V

Carolus, Borbonius, legati urbium, senex, Joanna, Remenses.

CAROLUS.

Tua jussa, magne siderum Rector, sequor,
Remos adibo, et dùm jubes, morem patrum

dre par la Champagne. Je serai clémente aux villes, si elles ne résistent pas; si elles m'opposent la force, elles tomberont sous mes coups.

RAIS.

Personne, ô vierge, ne résistera à ton épée, l'ennemi craint ton nom et redoute ton bras.

JEANNE.

Je forcerai les rebelles. Suis-moi, soldat, suis ton chef.

LE VIEILLARD.

Quelle ardeur dans une humble vierge! c'est par la volonté du Ciel qu'elle les mène tous. Ce que veut le Maître du monde se fait nécessairement. Les décrets d'en haut savent toujours trouver leur chemin et les forces de l'homme ne résistent pas à la destinée. Poursuis, ô roi. Va où t'appellent le Ciel et la Pucelle. Lorsque ton front brillera sous l'huile sainte, la France entière s'inclinera devant son roi sacré. Mais voici le roi, sa cour l'accompagne. Ce que le Ciel commande est infaillible.

SCÈNE V.

Charles, Bourbon, les délégués des villes, le vieillard, Jeanne, envoyés de Reims.

CHARLES.

Je suis tes ordres, ô grand régulateur des astres, j'irai à Reims, et puisque tu l'ordonnes, je suivrai la

Sequar meorum; tu, fave, ferro viam
Tua virgo pandat, cujus auspiciis meum
Jam prona sceptrum Francia et dextram colit.
Eamus ergo.

SENEX.

Perge, quàcumque est via,
Populi fideles offerent regi manus.

BORBONIUS.

Legatus ecce; siste, rex, pacem cupit,
Oliva signum est.

CAROLUS.

Audiam, fas est loqui.

LEGATI TRECENSIUM.

Suam Trecenses, magne rex, urbem offerunt,
Anglos repellunt, recipe quos certos tibi
Jurata faciet tempore æterno fides.
Veneramur istud sortis auspicium novæ,
Regem fatemur.

CAROLUS.

Urbis obsequium hoc placet,
Servent Trecenses quam mihi solent fidem.

BORBONIUS.

En alius iterùm.

coutume de mes pères. Toi, veille sur moi. Que ta Pucelle m'ouvre la route par le fer; déjà sous ses auspices, la France inclinée respecte mon sceptre et mon bras. Partons.

LE VIEILLARD.

Poursuis, quelque chemin que tu suives, les peuples offriront à leur roi des bras fidèles.

BOURBON.

Arrêtez, ô roi; voici un messager qui demande la paix, l'olivier qu'il porte l'annonce.

LE ROI.

J'écoute, il peut parler.

L'ENVOYÉ DE TROYES.

Grand roi, les habitants de Troyes vous offrent leur ville. Ils repoussent les Anglais; recevez sous votre obéissance ceux dont le serment vous assure une fidélité éternelle. Nous vénérons l'augure d'une destinée nouvelle et vous reconnaissons pour notre roi.

CHARLES.

L'hommage de votre ville me touche. Que les habitants de Troyes me gardent leur foi, comme ils avaient coutume de le faire.

BOURBON.

Un autre se présente.

CAROLUS.

Oh! ô Tonans, quantùm faves!

LEGATI FLORENTII.

Florentii urbs, rex magne, quæ dextram colit
Tuumque nomen, jam tibi, si vis, patet.
Ejecit Anglos, te suum regem cupit.

CAROLUS.

Benè est, habebit; verticis nostri decus
Etiam videbit; servet urbs quam dat fidem.
Pergamus.

BORBONIUS.

Ecce hùc obvium gressum parat
Puella victrix, miles exultat tuus.

JOANNA.

Et blandientis, magne rex, signum Poli,
Tua est Remorum civitas, portæ patent,
Fugavit Anglos populus et regis sui
Videre vultum gaudio exultans cupit.
Tui en Remenses.

REGINALDUS.

Vive, rex, ô vive, rex!
Desiderate, vive, rex, urbs est tua,
Tui Remenses; hactenùs duro obruit
Ferro Britannus; liberos fecit manu
Nos fortiore virgo, et hic regem dedit
Videre nostrum. Vive, rex, ô vive, rex!

CHARLES.

Que de grâces, ô mon Dieu !

L'ENVOYÉ DE SAINT-FLORENTIN.

La ville de Saint-Florentin, grand roi, qui honore votre sceptre et votre nom, vous ouvrira ses portes, quand vous le voudrez. Elle a chassé les Anglais et vous désire pour son roi.

CHARLES.

C'est bien, elle aura l'honneur de ma présence, elle me verra : qu'elle me garde la foi promise. Reprenons notre marche.

BOURBON.

La Pucelle victorieuse vient au-devant de vous, vos soldats sont dans l'ivresse de la victoire.

JEANNE.

Et, signe de la faveur du Ciel, grand roi, la ville de Reims est à vous, ses portes vous sont ouvertes; le peuple a mis les Anglais en fuite, et dans le transport de sa joie, il aspire à voir le visage de son roi. Voici vos Rémois.

RÉGNAULT.

Vivez, ô roi, vivez! vivez, roi désiré! la ville est vôtre, les Rémois sont à vous. Le Breton les a tenus jusqu'ici écrasés sous sa pesante épée. Un bras plus fort, celui de la Pucelle, nous a délivrés, et nous permet de contempler ici notre roi; vivez, ô roi, vivez!

CAROLUS.

Æterne mundi Conditor, grates ago,
Tuus iste nobis subditos reddit favor!
Parebo jussis. Præsul, expedias licet
Quicquid necesse est, unge me regem meis.

SCENA VI

Reginaldus, Carolus, Borbonius, principes alii, Joanna, fratres Joannæ.

REGINALDUS.

Quod ergo felix Franciæ et faustum Tonans
Benignitate jubeat æternâ, precor
Cœlestis adsit Spiritus. Quod nunc decet
Opem impetremus precibus, et cantu simul.

Cantatur Veni creator, omnes flectunt, præsul sacras vestes induit, tum finito cantu :

Jurare, rex, te convenit.

CAROLUS.

Verbis præi,
Jurabo, præsul.

REGINALDUS.

Formulam hanc jurans lege.

CHARLES,

Éternel créateur du monde, je te rends grâce; ta faveur ramène mes sujets sous mes lois. J'obéirai à tes ordres. Prélat, préparez tout ce qui est nécessaire, sacrez-moi aux yeux des miens.

SCÈNE VI

Régnault, Charles, Bourbon, les autres seigneur, du royaume, Jeanne, les frères de Jeanne.

RÉGNAULT.

Que le Saint-Esprit consacre par sa présence ce que, dans sa bonté éternelle, le tout-puissant a ordonné pour la félicité de la France. Ce qu'il importe à présent, c'est d'attirer par nos prières et par nos chants le secours céleste.

On chante le Veni Creator, tous les assistants fléchissent le genou. L'archevêque revêt les ornements sacrés, et le chœur achevé, il reprend :

C'est le moment, ô roi, de prêter serment.

CHARLES.

Dites d'abord les paroles. Je jurerai, prélat.

RÉGNAULD.

Lisez la formule, et prêtez serment.

CAROLUS.

Ecclesiarum Franciæ semper meæ
Servabo jura, singulas regni simul
Servabo leges, subditos quâ vi licet
Tuebor omnes, cuncta consilio regam.
Sic me Tonans, sit Cælites cuncti juvent.

REGINALDUS.

Attolle pectus, verticem præbe tuum,
Et mente cœlos concipe. *Hoc regem sacro*
Oleo et inungo, faveat æternum Tonans.
Hanc sume regni purpuram, hoc sceptrum manu,
Istam coronam, verticis sacri decus,
Rex ille regum, qui suâ reges ope
Firmat fideles, robur huic ensi tuo
Confirmat in hostes; tu sacrum hunc ensem cape,
Si vis illo et subditos serva tuos.

BORBONIUS.

Rex, vive felix! gratulor, faveat Tonans.

CULSANTUS.

Rex, vive felix! te tuum regnum colit.

RAYUS.

Rex, vive felix! te tui proceres colunt.

AURELIUS.

Rex, vive felix! cuncta lætantur tibi.

CHARLES.

Je maintiendrai en tout temps les droits de mes églises de France; je ne serai pas moins fidèle à toutes les lois du royaume; je défendrai tous mes sujets par tous les moyens; je prendraï les meilleurs conseils pour gouverner mon peuple. A ces conditions, que Dieu m'assiste, ainsi que tous les habitants du ciel!

RÉGNAULD.

Avancez la poitrine, présentez le front et élevez votre pensée vers le Ciel. *Par cette huile sainte, je consacre le roi.* Que Dieu le protège éternellement! Prenez cette pourpre royale, recevez ce sceptre, cette couronne, honneur de votre front sacré. Que le roi des rois dont l'appui affermit les rois fidèles communique sa force à cette épée contre vos ennemis; prenez cette épée bénie, et, au besoin, servez-vous-en pour défendre vos sujets.

BOURBON.

Vivez heureux, ô roi, je vous félicite, que Dieu vous protège!

CULAN.

Vivez heureux, ô roi, votre royaume vous révère.

RAIS.

Vivez heureux, ô roi, vos seigneurs vous saluent.

AURÈLE.

Vivez heureux, ô roi. Tout partage votre allégresse.

JOANNA.

Et ipsa læto gestiens motu tibi,
Rex gloriose, gratulor; Cœlum tuos
Fortunet annos, et suâ rursùm juvet
Ope in Britannos; Franciæ jam rex tuæ es.

CAROLUS.

Tua est, Puella, quæ mihi regnum hoc dedit
Animosa virtus, te polo lapsam Tonans
Et spem et salutem Franciæ immisit meæ.
Accede, fratres hùc tui accedant simul.

JOANNA.

Venite, fratres, hos sacros regis pedes
Et genua colite.

CAROLUS.

Virgo, meritorum memor
Pro me tuorum, regiâ, quæ nunc mea est,
Authoritate, nobiles regni mei
Et te, et parentes, et tuos fratres creo,
Totamque gentem; decoris hujus nobilis
Signum sit ensis lilium duplex, simul
Diadema gladii cuspidem amplectens tui.
Ventura noscant tempora et colant decus.

JOANNÆ.

Animum ad labores addit, hoc tantum decus,
Rex, promerebor.

JEANNE.

Et moi aussi, unissant ma joie à la vôtre, je vous félicite, ô roi glorieux; que le Ciel répande le bonheur sur vos années, et de nouveau vous accorde son appui contre les Anglais; vous êtes bien désormais le roi de votre France.

CHARLES.

C'est de ton courage intrépide, ô vierge, que je tiens ce royaume; Dieu a fait avec toi descendre du Ciel l'espérance et le salut de la France. Approche et que tes frères approchent avec toi.

JEANNE.

Venez, mes frères, et embrassez les pieds sacrés et les genoux du roi.

CHARLES.

En mémoire, ô vierge, de tout ce que tu as fait pour moi, et en vertu de l'autorité royale qui m'appartient désormais, je fais nobles de mon royaume toi, tes parents et tes frères et toute leur descendance; et que le signe de cette noblesse, soit une épée entre deux lys, et la couronne couvrant la pointe de cette épée. Que les temps futurs le sachent et honorent ces armoiries.

JEANNE.

Je poursuivrai mon œuvre avec une ardeur nouvelle, ô roi, et me rendrai digne d'un si grand honneur.

FRATRES JOANNÆ.

Nos quoque; obsequio decus
Tantum hoc mereri convenit. Dextram hanc tibi,
Rex magne, et ipsam consecro vitam meam.
Testabor ense nobilem hanc nostro manum.
Hoc testor etiam, nullo degenerem dies
Me unquam videbit,nobilem hunc animum et manum
Tibi serviendo subditi extollent tui.

OMNES.

Vivat rex! vivat rex!

Disceditur cum applausu musico.

CHORUS

Militum anglorum.

Frustrà fulmineis hactenùs ensibus
Francorum per agros stravimus incolas;
Frustrà tot dubios fecimus impetus,
Et fortuna novas auxit adoreas,
Erexitque caput; fallere, fallere,
O quisquis nimium Sortis amoribus
Confidis; vacua est, et sine numine
Quæ fortuna regit blanda favoribus
Res et spes hominum; vicimus anteà,
Nunc victi fugimus, tergaque dùm premit
Virgo Francigenis cœlitùs addita,
Angli diffugiunt robore perdito.
Sic fortuna suas disposuit vices,
Felix nunc favet his, nunc aliis favet;
Non ullis remanet certa coloribus.

LES FRÈRES DE JEANNE.

Et nous aussi, nous chercherons par notre dévoûment à mériter une telle faveur. Je vous consacre, grand roi, ce bras et ma vie même. Cette épée témoignera de la noblesse du bras qui la tient. J'atteste aussi que nul jour ne me verra dégénérer et vos sujets exalteront ce noble cœur et cette épée, consacrés à votre service.

TOUS.

Vive le roi! Vive le roi!

On se sépare au bruit de la musique.

CHŒUR

De soldats anglais.

C'est vainement que jusqu'ici nos épées foudroyantes ont couvert des cadavres de leurs habitants les campagnes françaises; vainement que nous nous sommes livrés à l'impétuosité de nos courages, et que la fortune nous a donné de nouvelles forces et relevé la tête. Tu te trompes, tu te trompes, ô toi qui te fies trop aux caresses de la destinée. C'est chose vide et sans âme que cette souriante fortune dont les faveurs gouvernent les affaires et les espérances des hommes; nous avions vaincu jusqu'ici, maintenant vaincus, nous fuyons, et, poussés l'épée dans les reins par cette vierge que le Ciel a envoyée aux Français, les Anglais se dispersent, dépouillés de leur force. C'est ainsi que la fortune dispense ses caprices, favorisant tantôt les uns, tantôt les autres, et ne reste jamais

Nuper vix miseris Carolus urbibus
Certo notus erat, nunc capit inclytus
Regni sceptra sui, nunc diademata
Aurato retinet Francica vertice.
Sortem requirit Anglus,
Quæ terga vertit Anglo,
Et vernus ut recedit
Flos qui placebat antè,
Sic nos relinquit illa
Amplectiturque Francum,
Et in sinum beati
Se proripit monarchæ.
Martium quisquis moderatur agmen
Et suas bello retinet cohortes
Fidat haud sorti, dubiusque semper,
Ille dum ridet, timeat favorem.
Semper et magni metuant monarchæ,
Non solet parvis pecudum magistris,
Cùm suam mutat faciem, minari;
Parcit hæc parvis minuitque magnos,
Et suâ semper propriâ dehiscunt
Mole superbi.
Felix qui proprio continet arma solo,
Nec quærit bellis alterius patriam,
Contentus parvo dicere jura gregi.
Illum subdita gens adjuvat officiis,
Et certo dominum semper amore colit.
Contemnit sortis subdola dona levis,
Nec metuit bello ne ruat ipse suo.
Sœpiùs ingentes prosternunt fulmina pinus,
Et validam vires exercet fulgur in ulmum,
Ruptâ nube volans; gratissima victima Sorti est

fidèle aux mêmes couleurs. Naguères Charles était connu à peine de quelques misérables villes, le voilà maintenant qui prend avec éclat le sceptre de son royaume et assure sur son front le diadème d'or de la France. L'Anglais rappelle la fortune qui tourne le dos à l'Anglais; mais comme au printemps la fleur préférée s'effeuille, ainsi la fortune nous quitte, adopte le Français et se précipite dans le sein de l'heureux monarque. Que celui qui a une armée sous ses ordres et la prépare pour le combat ne se fie jamais à la fortune, et toujours défiant, craigne sa faveur, quand elle lui sourit. Que les grands monarques surtout la redoutent; quand elle change de visage, ce n'est pas d'habitude les maîtres des petits troupeaux qu'elle menace; elle épargne les petits et amoindrit les grands, et sous leur propre poids s'affaissent toujours les superbes. Heureux qui retient ses soldats dans les limites de son pays et ne porte pas la guerre dans la patrie des autres, content de donner des lois à un modeste troupeau. Une nation soumise l'aide de ses services et entoure son maître d'un amour fidèle. Il méprise les dons trompeurs du sort capricieux, et ne craint pas de tomber sous les hasards de la guerre. La foudre frappe de préférence les pins gigantesques, et déchirant la nue, exerce sur l'orme robuste la force de ses traits. La plus agréable victime pour le Sort, est celle qui s'enorgueillit de porter au front une couronne d'or. Les rois revêtus de la pourpre tombent d'un seul coup; les oiseaux, en traversant l'air, perdent leurs plumes peintes, le navire qui ouvre sa voile sur la mer écumante, s'il court le long du rivage, dédaigne les vagues

Aurato tumidum jactat quæ vertice pectus.
Purpurei casu reges volvuntur in uno,
Et pictas perdunt dùm tranant aëra pennas (1).
Navita fluctivomum dùm carbosa solvit in æquor,
Si teneat littus, montes comtemnit aquarum,
Si fugiat littus, subitis involvitur undis.
In vasto pax nulla mari est, pacem mare nescit;
Ludit at in fluviis securus navita parvis.
Tranquillitatis in domo
Securus habitat qui suâ
Mediocritate dives est.
Qui porrigit fines sui
Per arma regni sœpiùs
Amittit ipse quod tenet,
Aliena quœrens, aut gravi
Pressus ruinâ vix redit.
Sors nostra documento est satis.
Amittimus quod cepimus.

(1) Il doit manquer un vers entre celui-ci et le précédent.

(Note du Traducteur.)

amoncelées; s'il s'en éloigne, il peut subitement être enveloppé par les flots. Nulle paix à espérer sur la vaste mer, la mer ignore la paix; mais le navire se joue sans crainte dans les eaux des petits fleuves. Celui-là vit dans sa maison, sûr d'y être tranquille, qui n'est riche que de sa médiocrité. Celui qui étend par la guerre les bornes de son empire, perd lui-même le plus souvent ce qu'il possède, en convoitant le bien d'autrui, ou revient à grand'-peine, courbé sous le poids de sa propre ruine. Notre sort en est une preuve assez claire. Ce que nous avions pris, nous l'avons perdu.



ACTUS QUINTUS

SCENA I

Carolus, Borbonius, Culsantus, Rayus, Joanna, nuntius, senex.

CAROLUS.

Ceu cùm renascens Phœbus Eoo caput
Ab amne tollit, corporum magna undique
Porrigitur umbra, at culmen orbis cùm tenet,
Medioque fertur liberis frenis polo,
Decrescit umbra, et luminis splendet jubar;
Insolita sic cùm nascitur felicitas,
Virtusque læto clara successu micat,
Invidia surgit, undique exerto fremit
Tingitque dente livor, et radios pati
Nequit micantes. Testis est Anglus novo
Turbatus æstu, cùm meo affulget salus
Honorque regno; frendet, insanit, furit,
Odioque sortem damnat impatiens suam,
Dùm nostra virtus emicat, dùm nos Tonans
Victoriarum justus accessu beat,
Urbesque redeunt, et mihi jurant fidem;
In arma jam me provocant, pugnam volunt.



ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

Charles, Bourbon, Culan, Rais, Jeanne, un messager, le vieillard.

CHARLES.

Ainsi lorsque Phœbus renaissant lève sa tête au-dessus des mers de l'orient, les corps sont partout accompagnés de larges ombres; mais lorsqu'il a atteint l'apogée du monde, et qu'il court sans frein dans les plaines du Ciel, l'ombre décroît, et on ne voit plus que son éclatante chevelure; ainsi lorsque apparaît un bonheur inaccoutumé et que la vertu brille d'un noble éclat, l'envie se dresse frémissante, et jetant partout autour d'elle ses morsures livides, ne peut souffrir l'éclat des purs rayons. J'en atteste l'Anglais que tourmentent ses nouveaux désastres, pendant que le salut et l'honneur sourient à mon royaume; il grince des dents, il frémit, il s'emporte, il maudit sa mauvaise fortune, tandis que notre courage brille de tout son lustre, tandis que le Dieu tout-puissant, dans sa justice, nous enrichit de nouvelles victoires, que les villes rentrent sous mon

Ultroque primus ductor Anglorum suas
Consignat ad me litteras Bethfortius:
Misereor, inquit, Franciæ, longo gemit
Vastata bello, populus exhaustus jacet,
Moriensque vivit; ergo quà tandem licet
Jam liberatur, pace vel bello potest,
Pugna una regem Franciæ afflictæ dabit,
Hostem repellet; veniat, et mecum manu
Armisque certet Carolus, dicat diem
Locumque pugnæ; jus suum, si quid potest,
Tueatur ense : si timet belli aleam,
Pacem precetur, Franciæ pacem dabo.
Sic ille fastu fertur insano impotens
Suumque regnum credit, et tantùm preces
Mihi relinquit. Rebus his, namque est opus,
Consulite, proceres.

BORBONIUS.

Ista vel timidi viri
Vel sunt superbi verba; diffidit sibi
Qui spem supremâ ponit in pugnâ suam.
Pugnavit Anglus sæpè, sed victus fuit,
Aut cæsus. Veniat, et rursùs sua
Opponat armis arma, non armis fugam.

CULSANTUS.

Miseretur, inquit, Franciæ, affectu potens
Hic peccat hostis; exeat, regno suas
Educat acies, Franciæ est salus gravis,

obéissance et me jurent fidélité; ils me provoquent à la lutte, ils demandent le combat, et le premier chef de leurs armées, Bedford, m'envoie des lettres qu'on ne lui demande pas : « J'ai pitié, dit-il, de la France; elle gémit, dévastée par une longue guerre; son peuple gît épuisé, et ne fait que languir, en attendant la mort. Il peut enfin trouver sa délivrance dans la paix ou dans la guerre. Un seul combat suffira pour donner un roi à la France affligée, et pour repousser l'ennemi. Que Charles vienne, et combatte avec moi, Le fer à la main, qu'il désigne le jour et le lieu du combat, et s'il le peut, qu'il prouve son droit par l'épée. S'il redoute la chance de la guerre, qu'il implore la paix, je donnerai la paix à la France. » C'est ainsi qu'il s'abandonne à de vaines et violentes paroles, regarde ce royaume comme sien et ne me laisse que la ressource des prières. Seigneurs, il est à propos de délibérer sur ceci.

BOURBON.

Ce sont là les paroles d'un lâche ou d'un orgueilleux; c'est faire preuve de peu de confiance que de mettre tout son espoir dans un suprême combat. L'Anglais a combattu souvent, mais chaque fois il a été vaincu, taillé en pièces. Qu'il vienne et oppose de nouveau ses armes à nos armes, et non la fuite à l'épée.

CULAN.

Il a pitié, dit-il, de la France; la compassion de notre puissant ennemi s'égare; qu'il parte, qu'il emmène son armée hors du royaume. Le salut de la

Qui invasit Anglus, liberet regnum metu
Simul et ruinâ; non opus pugnâ est tibi,
Si cedat Anglus, Franciæ pacem dabit,

RAYUS.

Imo ipse pacem poscat, in nostrâ est manu;
Nam petere ab hoste victor haud pacem solet,
Hæc cura victi est. An diem pugnæ petit?
Quin potiùs ipse cogit, et pugnam occupat.
Locumne pugnæ? Franciæ regnum patet,
Opponat arma, sistat imbellem fugam,
Audax resistat.

SENEX.

Semper audaci est locus
Tempusque pugnæ, vi locum facit et diem.

CAROLUS.

Quid tu, Puella?

JOANNA.

Magna consilio regi
Fortuna debet; labitur præceps cito
Periclitari sæpè qui sortem solet.
Principia versæ læta fortunæ vides,
Et insolescit Anglus, et trepidat simul,
Dùm cernit istas agminis clades sui
Et perdit urbes. Non levem damna hæc ferunt
Anglo dolorem, turgidos sed hic dolor
Irritat animos; cladis et quando pudet,

France nous importe en effet; que l'Anglais qui a envahi le royaume le délivre en même temps de la terreur et de la ruine. Vous n'avez pas besoin de combattre; en se retirant de la France, l'Anglais lui donnera la paix.

RAIS.

Qu'il demande la paix lui-même, car il est dans nos mains; ce n'est pas au vainqueur à implorer la paix de l'ennemi, c'est le souci du vaincu. Il demande le jour du combat? qu'il nous y contraigne lui-même, en devançant le combat. Il demande le lieu? le royaume de France est ouvert, qu'il tourne ses armes contre nous; qu'il s'arrête dans sa fuite honteuse, et résiste avec audace.

LE VIEILLARD.

Avec de l'audace, on trouve toujours le lieu et l'heure du combat, la force impose le lieu et le jour.

CHARLES.

Ton avis, Jeanne ?

JEANNE.

Une grande fortune doit se gouverner par la prudence; on tombe vite, quand on met trop le sort à l'épreuve. Vous voyez les heureux commencements d'une fortune qui a changé : l'Anglais devient tout ensemble insolent et craintif, en voyant son armée en déroute et les villes perdues. Ces désastres ne lui causent pas une médiocre douleur; mais cette douleur irrite ses esprits orgueilleux, et honteux de sa

Verbis pudorem occultat et fastu simul.
Ostende ferrum, territa, cinge hos, preme hos!
Invade et urbes, deteres sensim tui
Sic robur hostis; prælio haud uno est opus
Tentare sortem; perdit haud quicquam, licet
Vincatur Anglus, prælii pretium est tuum
Hoc nempè regnum : at interim belli alea est
Incerta semper; multa paulatim facit
Qui semper aliquid efficit.

BORBONIUS.

Placet hoc quoque,
Ne perdat una, quod dare haud potest, dies.

CULSANTUS.

Ita est, Puella, sæpè momento omnia
Perduntur uno; terere qui fortem potest
Hostem sub armis, vincit, et sensim suis
Aliquid triumphis adjicit.

RAYUS.

Tantùm furit,
Tantùm superbit Anglus, et pacem offerens
Pugnamque fallit; sequere, rex, quod est duci
Visum puellæ. Sed quis hùc celeres movet
Gressus anhelans? Siste, quo tendis? quid est?

NUNTIUS.

Regi loquendum est.

défaite, il cache sa honte sous l'insolence de ses paroles. Montrez le fer, effrayez-le, écrasez les uns, enveloppez les autres, envahissez les villes. Vous réduirez ainsi peu à peu à néant la force de votre ennemi; il faut tenter la fortune par plus d'un combat. Quoique vaincu, l'Anglais n'a pas tout perdu. Ce royaume a été pour vous le prix du combat; mais la chance des batailles est toujours incertaine; on fait beaucoup insensiblement, en faisant chaque jour quelque chose.

BOURBON.

Il importe aussi qu'un seul jour ne perde pas ce qu'il ne saurait donner.

CULAN.

Tu as raison, Jeanne, il ne faut qu'un moment pour tout perdre. Celui qui veut triompher par les armes d'un ennemi puissant, se bat et ajoute sans cesse quelque chose à ses victoires.

RAIS.

L'Anglais est furieux, l'Anglais est insolent, et qu'il offre la paix ou la bataille, il trompe également. Suivez, ô roi, l'avis de votre général, l'avis de la Pucelle. Mais qui vient ici d'un pas si rapide et tout essoufflé? arrête, où vas-tu? qu'y a-t-il?

LE MESSAGER.

Il faut que je parle au roi.

RAYUS.

Perge, age, en regem vides.

NUNTIUS.

Tibi fidelis urbs opem poscit tuam,
Compendium; vi clauditur magnâ undique.
Hinc valla surgunt, turrium hinc moles premunt,
Vastæque sonitu maquinæ ingenti vomunt
Globos et ignes, scandit in nostros cohors
Armata muros sœpiùs. Cuncti tamen
Generosa cives pectora opponunt neci
Fidemque servant : interim ne vi cadant
Periculoque fortè succumbant gravi,
Fer opem, monarcha, desere haud cives tuos.
Pauci resistunt, murus imbellis tegit.
Annona modica est, et potens hostis premit;
Ignes minatur et necem.

CAROLUS.

Satis est, opem
Nostris feremus civibus, tu mox abi
Urbemque repete, civium constans vigor
Repellat hostem; cuncta curabo ociùs.
Agedum, puella, rursùs hæc poscit tuam
Urbs clausa dextram, nec pati moram potest.

JOANNA.

Ibo ergo, rursùs copias jungam tuas,

RAIS.

Parle donc, le roi est devant toi.

LE MESSAGER.

Une de vos fidèles villes, Compiègne, réclame votre secours ; elle est de tous côtés entourée de forces ennemies. Ici des retranchements, là de hautes tours l'enserrent, et de vastes machines vomissent à grand bruit contre elle des boulets et des flammes. Une troupe armée ne cesse d'assaillir ses murs. Cependant tous les citoyens opposent à la mort leur généreuse poitrine et vous gardent leur foi. Mais si vous ne voulez pas qu'ils tombent sous les coups de l'ennemi et succombent au péril qui les menace, secourez-les, ô roi, n'abandonnez pas vos sujets. Peu nombreux sont les bras qui résistent, et faible est la muraille qui les couvre, Ils ont peu de vivres, et le puissant ennemi qui les presse les menace du feu et de la mort.

CHARLES.

C'est assez, nous porterons secours à nos sujets ; retourne auprès d'eux; que le courage des citoyens continue à repousser l'ennemi. Je vais tout préparer sans perdre de temps. Allons, Jeanne, voilà encore une ville assiégée qui réclame ton bras et qui ne peut attendre.

JEANNE.

J'y cours, je vais de nouveau rassembler vos soldats. Il ne faut souvent qu'un faible retard pour

Mora sæpè magnum parva discrimen parit,
Nihil morabor.

CAROLUS.

Interim curam tui
Sollicita semper, varia nam sors est, gere.
Ne te per hostes impetus forsàn nimis
Abripiat audax; temerè qui certat cadit.

SENEX.

Audere prudens non solet cùm non potest.

JOANNA.

Generosus ardor, forsan oblitus sui,
Quandoque peccat; si cadam, pro te cadam.
Decreta mors est, Anglus hanc vitam hauriet,
Suosque nostro sanguine extinguet rogos,
Cùm fata quondam sancient. Tu, rex, meos,
Si quid merentur, æstima, et gratos habe
Pro te labores.

CAROLUS.

Æstimo, sceptrum hoc meum
Per te recepi, Franciæ nostræ es salus.
At omen istud tolle.

JOANNA.

Quod Cœlo est ratum
Nihil recuso : si meo regnum tibi
Cruore dandum est, dabitur hic pro te cruor.
Sed nunc eundum est.

engendrer un grand péril. Je ne perdrai pas un instant.

CHARLES.

En attendant, sois toujours attentive à prendre souci de toi-même, car le sort est variable; ne te laisse pas emporter au milieu des ennemis par l'excès de ton ardeur. Combattre avec témérité, c'est s'exposer à tomber.

LE VIEILLARD.

Le guerrier prudent n'ose pas, quand il y a imprudence à le faire.

JEANNE.

Une généreuse ardeur, s'oubliant elle-même, peut tomber en faute. Si je succombe, ce sera pour vous que je succomberai. Ma mort est résolue, l'Anglais aura cette vie, et éteindra ses bûchers de mon sang, quand la fortune en décidera. Vous, ô roi, si vous trouvez qu'ils le méritent, ayez en quelque estime les travaux que j'aurai entrepris pour vous.

CHARLES.

Ainsi fais-je. Ce sceptre, je l'ai reçu de toi, tu es le salut de notre France. Mais éloignons ces présages.

JEANNE.

J'accepte tout ce que le Ciel a décrété. Si mon sang doit vous donner ce royaume, ce sang coulera pour vous. Mais il es temps de partir.

CAROLUS.

Perge, te servet Tonans,
Urbemque per te.

BORBONIUS.

Gloriæ cumulus tuæ
Accedet iste.

JOANNA.

Sit Dei et regis decus;
Valete, proceres; sequere tu, miles, ducem.

SENEX.

Iste ominosus omnium est vultus ducum.

SCENA II

Suffortius, Talbotus, milites angli, senex.

SUFFORTIUS.

Fortuna, verum est, semper audaces juvat,
Timidos repellit; qui timet vinci potest,
At cogit ipsam non timens sortem manus.
Sublimis ardor, pectus intrepidum, manus
Audax triumphant : emicat virtus potens,
Seseque tollens impetu emergit suo,
Adversa cùm sors sævit. Hic sortem sibi
Dat quisque fortis optimam, ignavus malam.

CHARLES.

Pars, que Dieu te conserve et par toi sauve la ville.

BOURBON.

Tu vas mettre par là le comble à ta gloire.

JEANNE.

Que ce soit à l'honneur de Dieu et du roi! Adieu, seigneurs; toi, soldat, suis ton chef.

LE VIEILLARD.

Elle a le visage inspiré des vrais capitaines.

SCÈNE II

Suffolk, Talbot, soldats anglais, le vieillard.

SUFFOLK.

La fortune, il est vrai, vient toujours en aide à l'audace; elle repousse les âmes timides; celui qui a peur peut être vaincu; mais le bras qui ne craint rien force le sort lui-même. Une ardeur sublime, un cœur intrépide, un bras audacieux triomphent de tout; quelque contraire que soit la fortune, le courage garde son éclat et sa puissance s'élève impétueusement au-dessus d'elle. Le brave s'assure à lui-même le meilleur sort, au lâche reste le pire. Quoi donc? est-il écrit que l'Anglais fuira éternelle-

Quid ergo? Francis Anglus ut semper fugax
Ubique cedat? rediit in pectus vigor,
Lacessit ipsam jam sibi fidens manus
Ad arma fortem. Dexteram hanc ista effera
Noscet puella, premere quæ heroas solet,
Fortuna noscet. Anglus hic statuet suæ
Laudis trophæum.

TALBOTUS.

Jam tuum pectus placet,
Et ista mentis alta vis; præludium
Felicitatis est vigor, cùm se suo
Attollit ausu. Sunt suæ sorti vices;
Prosternit, eademque erigit. Fateor libens,
Puella nuper inter armorum globos
Me cepit audax, Carolo stetit suo,
Vis ista fortunæ fuit, sortem hanc tuli;
Nunc liber iterùm vindicem ostendam manum;
Adjecit animum carcer, et casu novus
Vigor est ab isto; qui fuit captus semel,
Ubique promptus ense vindictam petit.

SUFFORTIUS.

Habes quod optes, claudimus Compendium,
Valloque cinctum jam gemit. Si quid potes,
Scintilla si quæ pectus in laudes rapit,
Fœcunda rerum hic messis est, miles tuos
Sequatur ausus, involet, muros premat,
Invadat urbem.

ment devant les Français? l'ancienne vigueur est rentrée dans mon âme. Mon bras reprenant confiance provoque la fortune elle-même au combat. Cette Pucelle que rien n'arrête connaîtra le poids de ce bras; cette fortune qui accable les héros le connaîtra aussi. L'Anglais dressera ici le trophée de sa gloire.

TALBOT.

J'aime ce cœur intrépide et cette noble ardeur de ton âme; cette vigueur est le prélude du succès, quand elle se laisse emporter à son audace. La fortune a ses retours; elle renverse et elle relève. Je l'avouerai sans peine, naguère la Pucelle m'a fait hardiment prisonnier, au milieu des armes et des boulets et m'a amené devant son roi; c'était un coup de la fortue et je l'ai supporté. Redevenu libre, je montrerai de nouveau mon bras vengeur; la captivité a doublé mon courage, et j'ai puisé dans ma défaite une vigueur nouvelle; qui a été une fois prisonnier cherche partout l'occasion de se venger par l'épée.

SUFFOLK.

Tu es servi à souhait, nous tenons Compiègne assiégée et de partout entourée, elle gémit sous le fer. Si tu te sens quelque énergie au cœur, si quelque étincelle te sollicite à la gloire, nous avons-là une moisson féconde; que tes soldats s'associent à tes efforts, qu'ils volent sur ta trace, et assaillant ces remparts, envahissent la ville.

TALBOTUS.

Miles, hic crescit tibi
Seges laboris, demetes laudis decus.
Comtemnit Anglum Francus, hanc urbem cape,
Timebit Anglum. Sorte si versâ tumet,
Inverte sortem rursùs, et dextrâ occupa
Pretium laboris. Mœnia hæc torvus vide,
Oculisque mensus scande, fac ferro viam.
Quicumque clausus latitat, et murum objicit,
Inter timores vivit, et tantùm moras
Moriendo quærit. Ferre suppetias potest
Huic nullus urbi; per méum, vel si potest,
Ibit cadaver. Ultio in nostrâ est manu,
Si robur adsit.

MILITES.

Robur et virtus adest,
Duc nos, sequemur, scandere in muros licet,
Et petere jugulum civium ferrum cupit.
Mors nulla terret, ignium vel vi viam
Vel ense dabimus. Non dabit murus moras;
Gradus est per alta mœnia, et scala est sibi
Iratus ardor impetu surgens suo.
Quis iste strepitus?

SUFFORTIUS.

Miles, ha! miles, quid est?

TALBOT.

Soldats, ici croît pour vous une moisson de lauriers, un trésor d'honneur et de gloire. Le Français méprise l'Anglais, prenez cette ville, et le Français craindra l'Anglais. S'il est fier de ce que le sort a changé, changez le sort à votre tour, et ravissez, l'épée à la main, le prix de vos travaux. Jetez sur ces remparts un regard menaçant, et quand vous les aurez mesurés des yeux, assaillez-les et que le fer vous ouvre un chemin. Tout homme qui se cache derrière une muraille, et l'oppose à l'ennemi, vit dans la terreur, et ne cherche qu'à gagner du temps en mourant. Nul ne peut secourir cette ville ; on passera plutôt sur mon corps, s'il le faut. La vengeance est dans notre main, si la force ne nous manque pas.

SOLDATS.

Nous avons force et courage, conduisez-nous, nous vous suivrons; nous voilà prêts à escalader les remparts, et notre fer est impatient d'atteindre la gorge des habitants. Aucune mort ne nous épouvante, et par le feu ou par le fer nous ouvrirons la route. La muraille ne nous arrêtera pas un instant. Il est des degrés pour atteindre aux plus hautes murailles, et l'ardeur irritée se fait une échelle de son impétueux élan. Mais d'où vient ce bruit?

SUFFOLK.

Soldats, holà! soldats, que se passe-t-il?

MILITES.

Totâ urbe resonant machinæ, glandes, volant.
Novus intùs ardor civium est, jam jam irruent,
Puella adest, Puella adest!

SUFFORTIUS.

Serva ordines
Et valla, miles, incubet portis cohors,
Nemo recedat, ordines nemo explicet.

TALBOTUS.

Sic state, sic pugnate, sic nulli via
Per castra pateat.

SENEX.

Una tot virgo fecit
Anglis labores, omnium solo manus
Rumore terret. Nomen et vultum timent
Angli Puellæ, nec satis constat sibi
Inter timores animus et robur labat.

SOLDATS.

D'un bout de la ville à l'autre, les canons tonnent, les balles volent. Une ardeur nouvelle éclate parmi les habitants, ils se précipitent en foule : *C'est la Pucelle! voici la Pucelle!*

SUFFOLK.

Gardez vos rangs, ne quittez pas les retranchements; qu'une troupe veille aux portes, que nul ne recule, que les rangs demeurent serrés.

TALBOT.

Restez ainsi, ainsi combattez, et que nul ne s'ouvre un chemin dans notre camp.

LE VIEILLARD.

Et c'est une jeune fille qui impose aux Anglais tant de fatigues. Le seul bruit de sa présence glace tous les bras d'épouvante. Les Anglais tremblent au nom et redoutent le visage de la Pucelle; leur courage ne tient pas contre la peur, et la force les abandonne.

SCENA III

Joanna, J. Aurelius, milites franci, Suffortius, Talbotus, milites angli, senex.

JOANNA.

Hàc sequere, miles, Anglus hinc ferro procul
Pellendus hostis.

SUFFORTIUS.

State, densate ordines.
Retinete valla.

JOANNES AURELIUS.

Miles, hos ferro obrue,
Pelle has phalanges, occupa vallum cito

MILITES FRANCI.

Angle, Angle, cede, cede, vallum desere.

TALBOTUS.

Resiste, miles, siste, ne cedas loco.
En hic Puella, miles, hanc, miles cape.

MILITES ANGLI.

Hic est, Puella, siste, Jam nostro via
Tibi clausa ferro est.

SCÈNE III

Jeanne, Jean Aurèle, soldats français, Suffolk, Talbot, soldats anglais, le vieillard.

JEANNE.

Par ici, soldat, c'est d'ici qu'il faut au loin repousser l'Anglais par le fer.

SUFFOLK.

Tenez ferme, serrez les rangs, défendez les retranchements.

JEAN AURÈLE.

Écrasez-les sous le fer, soldats, repoussez ces phalanges, emparez vous du retranchement.

SOLDATS FRANÇAIS.

Anglais, Anglais, retirez-vous, retirez-vous, quittez ce retranchement.

TALBOT.

Tenez bon, soldats, résistez et ne lâchez pas pied. Voici la Pucelle, prenez-la, soldats, prenez-la.

SOLDATS ANGLAIS.

La voici, halte, ô Pucelle, notre épée t'a fermé le chemin.

JOANNA.

Miles, ah! quo nunc abis?

TALBOTUS.

Satis est, tenetur, arma deponat sua.

MILITES ANGLI.

Capta est Puella, vicimus, Jam vicimus,
Capta est Puella, Francus arripuit fugam.

SUFFORTIUS.

O læta sors! O miles, hic, hic est dies
Primus triumphi, tota jam cedet suo
Devicta ferro Francia. O lætum diem!
Spes tota Franciæ perit, et perit salus.
Hæc una nostris attulit rebus moram.
Abite, lætum nuntium Bethfortio
Deferte celeres.

MILITES ANGLI.

Ibo, tam lætum feram
Læti triumphi nuntium.

TALBOTUS.

Veniat cito,
Captam Puellam cernat, et sortem suis
Rediisse castris.

JEANNE.

Où allez-vous, soldats, où allez-vous ?

TALBOT.

C'est assez, elle est prise, qu'elle rende les armes.

SOLDATS ANGLAIS.

La Pucelle est prise, la victoire est à nous, à nous la victoire, la Pucelle est prise; le Français a fui.

SUFFOLK.

O sort heureux! ô soldats, voici, voici le premier jour de notre triomphe; la France entière va céder, vaincue par notre épée. O jour fortuné! plus d'espoir pour la France, plus de salut! celle-ci seule arrêtait le cours de nos destinées. Allez et hâtez-vous de porter à Bethfort cette heureuse nouvelle.

LE SOLDAT ANGLAIS.

J'y vais, je serai le messager de cette joyeuse nouvelle, de ce joyeux triomphe.

TALBOT.

Qu'il vienne au plus vite, qu'il voie la Pucelle prisonnière, et la fortune redevenue favorable à son camp.

SUFFORTIUS.

Miles, hanc captam tene,
Claudatur arcto carcere, et custos frequens
Circumdat armis carceris clausi fores.
Pretium Puella hæc unicum est victoriæ.
Quod restat, agedum, miles, hic genio vaca,
Dies triumphi est, orta lætitiæ dies,
Gaudete cuncti, gaudium cantu excitent
Litui sonoro, festus est Anglis dies.

SENEX.

En una quantam virgo lætitiam facit.
De unâ triumphant feminâ, hoc Anglo est satis.

MILITES ANGLI.

Io! Puellam vicimus,
Spes vestra, Franci, concidit,
Et Caroli potentia
Ruina facta est Caroli.
Io! Puellam vicimus,
Quæ sola Francorum manus,
Quæ sola Francorum salus,
Quæ sola Francorum decus.
Io! Puellam vicimus,
Angli triumphent, vicimus;
Fortuna redit pristina,
Anglis favet victoribus.
Io! Puellam vicimus,
Lætemur angli, vicimus.
Nostras timebit Jam manus
Spe destitutus Carolus.

SUFFOLK.

Soldats, veillez sur la prisonnière, qu'on l'enferme dans une étroite prison, et qu'une garde armée se renouvelle fréquemment à la porte étroitement close de cette prison. La Pucelle est l'unique prix de la victoire. Maintenant, ô soldats, livrez-vous à votre belle humeur. C'est jour de triomphe, jour de joie. Réjouissez-vous tous, que les clairons excitent l'allégresse par leur fanfares sonores, c'est jour de fête pour les Anglais.

LE VIEILLARD.

Que de joie pour la capture d'une seule jeune fille! ils ont triomphé d'une femme, c'est assez pour l'Anglais.

SOLDATS ANGLAIS.

Hourrah! Nous avons vaincu la Pucelle; Français, voilà votre espérance abattue, la puissance de Charles est devenue la ruine de Charles.

Hourrah! Nous avons vaincu la Pucelle, l'unique bras des Français, l'unique salut des Français, l'honneur unique des Français.

Hourrah! Nous avons vaincu la Pucelle, que les Anglais triomphent, nous avons vaincu; l'antique fortune est revenue et sourit aux Anglais vainqueurs.

Hourrah! Nous avons vaincu la Pucelle; Anglais réjouissons-nous, nous avons vaincu. Déchu de ses espérances, Charles désormais nous craindra.

Io! Puellam vicimus,
Læti coronemus scyphos,
Curare genium jam juvet,
Quando Puellam vicimus.
Io! Puellam vicimus.

TALBOTUS.

Assurge, miles; dux adest Bethfortius,
Applaude.

MILITES.

Vivat inclytus Bethfortius!

SCENA IV

Bethfortius, Suffortius, Talbotus, senex.

BETHFORTIUS.

Benè est, triumphat Anglus, et belli mora
Sublata bello est. Phœbe, seu pexo diem
Rursùm auspiceris crine, seu mensus polum,
Ibera repetas debili curru vada,
Trophæa cernes nostra; jam nemo parem
Opponet Anglis dexteram, nemo hiscere
Audebit ultrâ. Carolus captâ minas
Ponet Puellâ, sola namque ejus fuit
Spes hæc salusque, Francia omnis Jam suum

Hourrah! Nous avons vaincu la Pucelle, couronnons joyeusement nos coupes, livrons-nous à l'allégresse, puisque nous avons vaincu la Pucelle; hourrah! Nous avons vaincu la Pucelle.

TALBOT.

Debout, soldats, voici Bethfort, votre général; applaudissez.

LES SOLDATS.

Vive l'illustre Bethfort!

SCÈNE IV

Bethfort, Suffolk, Talbot, le vieillard.

BETHFORT.

C'est bien, l'Anglais triomphe; et l'obstacle a disparu, qui arrêtait l'essor de la guerre. Phœbus, soit que tu répandes la lumière de ton épaisse chevelure, soit qu'après avoir mesuré le monde, ton char allangui regagne les mers Ibériques, tu vois partout nos trophées relevés. Personne n'opposera plus à l'Anglais un tel bras, personne n'osera plus lui tenir tête. La Pucelle prisonnière, Charles quitter ses airs menaçants, elle était sa seule espérance, son unique salut. La France entière soumise ne reconnaîtra plus d'autre seigneur que moi, ou cessera de

14

Dominum subacta me colet, nunquam aut suum
Hostem lacesset. Omne jam partum est decus,
Victa est Puella. Carolus paucas sibi
Adsiscat urbes, hoc decus rursùm mihi
Reducet urbes : regna victoris sequi
Solent triumphos, invidendus Jam mihi est
Partus triumphus. Feminæ auxilio hactenùs
Bellabat audax Francus. O nimium levis,
Cum pugnat Anglus, feminæ unius manus!
Jam destinatum Franciæ est regnum meo
Rexque ipse regi. Visa non Anglis suis
Favere sors est; scilicet vultum abstulit,
Ut nunc micaret pulchrior, cladem addidit,
Ut major indè surgeret nostris vigor.
Surrexit, et Jam vicimus, gemit in specu
Puella nigro, et sexui vellet suo
Servisse semper. Liquit, ô vecors ! suum,
Scelerata sexum liquit et regnum in viros
Speravit audax. Non licet, dextras colo
Aptavit Æther feminis, non prælio.
Sedeant inertes, et domi lanas parent.
Amandus iste est sexus, at nunquam viris
Timendus esse debet; imbellis manus,
Tumidumque pectus ubere, et mollis coma
Non apta bello est. Vestra laus magna est, duces,
Vicistis istud Francici fulmen poli,
Vicistis Hydram; quid loquor? Furiam Stygis
Missam è profundo, cujus armabat furor
Animum manumque, quæque subsidio sibi
Cunctos sepulti Traxerat mundi Deos,
Vicistis; istam posteri laudem dabunt,
Ventura fastis inseretque ætas suis.

me tenir tête comme ennemi. Toute gloire est conquise, la Pucelle est vaincue. Que Charles s'arroge encore la possession de quelques villes, cette victoire va me les ramener. Les royaumes suivent d'ordinaire le triomphe du vainqueur, ce triomphe va partout m'attirer l'envie. Le Français audacieux ne faisait la guerre qu'avec le secours d'une femme; mais quand c'est l'Anglais qui lutte, c'est chose trop légère que le bras d'une femme! la France et son roi lui-même seront le lot de mon roi. La fortune semblait avoir abandonné ses Anglais; mais elle n'avait caché son visage que pour le leur montrer brillant d'un plus vif éclat; elle ne leur avait envoyé la défaite que pour y faire puiser aux nôtres une vigueur nouvelle. Elle s'est levée, et nous avons vaincu; la Pucelle gémit dans un noir cachot, et elle regrette de n'être pas toujours restée fidèle au génie de son sexe. L'insensée avait déserté, elle avait déserté, l'infâme, les habitudes de son sexe, elle avait, dans son audace, prétendu l'empire sur les hommes. C'était un crime; le Ciel a créé pour le fuseau la main des femmes et non pour le combat. Qu'elles restent paisiblement assises, à filer la laine dans leurs maisons. Ce sexe est fait pour être aimé et non pour se faire craindre des hommes. Cette faible main, cette poitrine arrondie de fécondes mamelles, cette molle chevelure n'ont rien à voir avec la guerre. Votre gloire est grande, ô chefs, vous avez vaincu cette foudre du ciel français, vous avez vaincu cette hydre, que dis-je ? cette furie envoyée du fond du Styx, dont la fureur armait le cœur et le bras, et qui traînait pour alliés à sa suite

Benè est, abundè est, restat ut ferrum suo
Cruore tingat, anglicus cujus manu
Undavit olim francicis campis cruor.

SUFFORTIUS.

Mors una et atrox feminæ tali parum est,
Pereat necesse est millies; quæ tot neces
In nos refudit, mille patiatur neces;
Viva inter ignes ardeat, viva occidat,
Occisa vivat; vivere et semper mori
Inter dolores possit.

TALBOTUS.

Hoc leges vetant;
Optare fas est, facere leges non sinunt.

BETHFORTIUS.

Quænam ergo leges?

TALBOTUS.

Bella quas certas habent.

BETHFORTIUS.

Lex una belli est: hostibus mortem dare.

TALBOTUS.

Sed inter arma.

tous les dieux du monde enseveli, vous l'avez vaincue; la postérité vous accordera cette gloire et l'âge futur l'inscrira dans ses fastes. C'est bien, je suis content. Il ne reste plus qu'à teindre le glaive du sang de celle dont le bras a jadis abreuvé du sang anglais les plaines de la France.

SUFFOLK.

Une seule mort, et la plus terrible, c'est peu pour une telle femme, il faut qu'elle meure mille fois; que celle qui a répandu tant de morts parmi nous endure mille morts; que les flammes la dévorent vivante, que vivante elle meure; que tuée elle vive encore, qu'elle meure et vive tout ensemble, en proie à des tourmens sans fin.

TALBOT.

Les lois ne le veulent pas. On peut le désirer, les lois ne permettent pas de le faire.

BETHFORT.

Quelles lois donc ?

TALBOT.

Les lois qui de tous temps ont régi la guerre.

BETHFORT.

La guerre ne connaît qu'une loi : donner la mort à l'ennemi.

TALBOT.

Oui, pendant le combat.

BETHFORTIUS.

Semper.

TALBOTUS.

Haud ferro licet
Perimere captos.

BETHFORTIUS.

Ardeat.

TALBOTUS.

Nec hoc licet.

BETHFORTIUS.

Laceretur.

TALBOTUS.

Istud est nefas.

BETHFORTIUS.

Laqueus gulam
Constringat illi.

TALBOTUS.

Jura prohibent hoc quoque;
Captiva cùm se dedidit, mori nequit.

BETHFORTIUS.

Quod ergo jus victoris est?

BETHFORT.

Toujours.

TALBOT.

Il est défendu de livrer les prisonniers au glaive.

BETHFORT.

Brûlons-la.

TALBOT.

Cela non plus n'est pas permis.

BETHFORT.

Alors qu'on la mette en pièces.

TALBOT.

Ce serait un crime.

BETHFORT.

Étranglons-la.

TALBOT.

Les droits de la guerre le défendent aussi; un prisonnier qui s'est rendu ne peut être mis à mort.

BETHFORT.

Quel est donc le droit du vainqueur ?

TALBOTUS.

Quamdiù manus
Miscentur, armis sternere; at cùm se et sua
Submittit hostis, parcere.

BETHFORTIUS.

Ut parcam cupis
Isti puellæ ?

TALBOTUS.

Jura sic belli volunt;
Redimatur auro, statue quod pretium voles ;
Redimere vitam si nequit, vitâ excidat,
Aut sempiterni carceris pœnam luat.

BETHFORTIUS.

Non, non, perire debet, et centum neces
Uno subire funere.

TALBOTUS.

Hoc, princeps, modo
Male forsan Anglis consules.

BETHFORTIUS.

Quando hæc perit ?

TALBOTUS.

Si capta pereat, Francus in nostros quoque,

TALBOT.

Tant que les mains sont aux prises, tuer; mais quand l'ennemi s'est livré lui et ce qui lui appartient, épargner le vaincu.

BETHFORT.

Tu veux que j'épargne cette femme ?

TALBOT.

C'est le droit de la guerre qui le veut ainsi ; qu'elle soit mise à rançon, fixez le prix que vous en voulez; si elle ne peut racheter sa vie, qu'elle meure, ou qu'elle porte la peine d'une prison perpétuelle.

BETHFORT.

Non, non, elle doit périr et subir mille mort dans une seule.

TALBOT.

Prince, en le faisant, peut-être agissez-vous mal dans l'intérêt de l'Angleterre.

BETHFORT.

Si je la fais périr ?

TALBOT.

Si vous condamnez à la mort une prisonnière, les

Et jure, captos sæviet. Lex gentium est,
Ne tolle legem.

BETHFORTIUS.

Sed tamen debet mori.

TALBOTUS.

Si culpa non est alia, non debet mori.

SENEX.

Ut pereat insons, deesse culpa non solet;

BETHFORTIUS.

Talbote, sacros convoca hùc patres simul:
Adeste, proceres, ipsa sistatur quoque
Captiva nobis, jura quod statuunt, sequar.

SENEX.

Imo sequeris quod tuus statuet furor.

SCENA V

Bethfortius, Senex.

BETHFORTIUS.

Ut ista nostras femina evadat manus?
Redimatur? iterùm copias jungat suas

Français auront le droit de sévir contre les nôtres. C'est le droit des gens, respectez la loi.

BETHFORT.

Cependant elle doit mourir.

TALBOT.

Si c'est là sa seule faute, elle ne doit point mourir.

LE VIEILLARD.

Pour faire mourir un innocent, les fautes ne manquent jamais.

BETHFORT.

Talbot, assemblez ici les ministres sacrés de Dieu, venez également, seigneurs du royaume, qu'on amène aussi devant nous la captive, je ferai ce que les lois commandent.

LE VIEILLARD.

Ou plutôt tu feras ce que ta fureur aura résolu.

SCÈNE V

Bethfort, le vieillard.

BETHFORT.

Quoi ? cette femme échapperait à nos coups ? elle serait rachetée ? elle pourrait encore réunir ses sol-

Et sternat Anglos ? dimicet ? nostras mihi
Eripiat urbes ? Franciæ reddat suæ
Statuatque regem Carolum ? Nunquam, bene est
Mea præda facta est, hostibus nemo solet
Quam cepit armis dimicans prædam dare.
Jura ista belli nil moror.

SENEX.

Qui justus est
Servare semper jura quod statuunt cupit

BETHFORTIUS.

Deesse culpa non potest : si lex jubet
Servare captam, culpa condemnat ream.
Urgenda culpa est.

SENEX.

Facilè confingi potest
In innocentem culpa, cùm suadet furor.
Quem nos peremptum volumus, is facile est nocens.
Ut torquet ipse se impotens !

BETHFORTIUS.

Anime, excute
Cordis recessus, sit rea, aut fiat rea.
Virilis ista vestis infandum est scelus,
Hâc veste sexum polluit, sese virum
Mentita veste est : ergo sit primum hoc scelus.

dats ? battre les Anglais ? combattre ? m'arracher nos villes ? rendre Charles à la France et l'établir son roi ? Jamais. Elle est ma proie, c'est bien. On ne rend pas à l'ennemi une proie qu'on lui a arrachée par les armes et en combattant. Je n'ai que faire de ces droits de la guerre.

LE VIEILLARD.

Le juste doit toujours respecter ce que les lois établissent.

BETHFORT.

Nous lui trouverons aisément une faute. Si la loi commande d'épargner une prisonnière, la faute condamne une coupable. Il faut lui trouver une faute.

LE VIEILLARD.

Il est facile d'imaginer une faute contre l'innocence, quand la fureur conseille. On fait aisément un coupable de celui qu'on veut tuer. Comme il s'agite dans son impuissance !

BETHFORT.

Allons, fouillons les recoins de ce cœur. Qu'elle soit coupable, ou qu'elle le devienne. Ce vêtement d'homme est un crime horrible. Par ce vêtement elle a souillé son sexe ; à l'aide de ce vêtement, elle s'est faussement donnée pour homme ; c'est là un premier crime.

SENEX.

Speciosa culpa est, arguit vestis ream.

BETHFORTIUS.

Res una tantas femina ut bello gerat ?
Venefica est ; ergo alterum sit hoc scelus.

SENEX.

Quia vicit Anglos scilicet, venefica est.

BETHFORTIUS.

Sentire rectè de Deo nunquam potest,
Quæ juncta stygio est Dœmoni ; hæresis est rea,
Scelus istud ergo tertium est.

SENEX.

Nempè hoc probat
Et fingit idem ; jussa quæ sequitur Dei,
Deo est rebellis ?

BETHFORTIUS.

Illa quæ sese virum
Mentita fingit, esse virgo non potest.
Quarta ista culpa est.

SENEX.

Virginem nullam facit
Feminea vestis, castitas mentem arguit
Non inquinatam, corpus intactum notat.

LE VIEILLARD.

La faute est spécieuse, le vêtement dénonce le coupable.

BETHFORT.

Une femme faire tant de choses à la guerre ! c'est une sorcière; c'est son second crime.

LE VIEILLARD.

Parce qu'elle a vaincu les Anglais, il est clair que c'est une sorcière.

BETHFORT.

Elle ne saurait avoir des idées justes sur Dieu, étant l'alliée du démon : elle est donc coupable d'hérésie. Voilà son troisième crime.

LE VIEILLARD.

Il l'invente et le prouve en même temps. Suivre les ordres de Dieu c'est donc être rebelle à Dieu ?

BETHFORT.

Celle qui s'est faussement donnée pour homme ne peut être vierge. C'est sa quatrième faute.

LE VIEILLARD.

Un vêtement de femme ne fait pas une vierge. La chasteté dit une âme sans souillure, un corps intact.

BETHFORTIUS.

Satis est, tenemus jam ream, mors est rata,
Adsunt vocati judices; ibo, et simul
Regam tribunal, ipse damnabo ream.

SENEX.

Accusat idem, et esse vult judex simul.
Tribunal istud æquitas nunquam reget.

SCENA VI

Bethfortius, Suffortius, Talbotus, Joanna, judices, senex.

BETHFORTIUS.

Agedum, puella, judices æquos pati
Jam disce capta. Non tuum hic agmen vides,
Vides tribunal, æquitas solium hoc tenet,
Quæ ficta removet verba, virtutem aut scelus
Tantùm intuetur; causa dicenda est tibi.
Fortuna captam te facit; non arguo
Quod forte factum est, vita pro litro dari
Debet, potestque; jura sic belli volunt.
At istud in te multiplex vitæ scelus
Accusat orbis, ferre judex non potest,
Irata cœli fata vindictam petunt;
Nostrum est tueri semper insontes reos,
Punire sontes, sic jubet magnus Poli

BETHFORT.

C'est assez, j'ai ma coupable, sa mort est décidée. Voici les juges que j'ai fait appeler. J'irai moi-même présider le tribunal, et je prononcerai la sentence.

LE VIEILLARD.

C'est lui qui accuse, et en même temps il veut être juge. Ce tribunal n'aura jamais l'équité pour règle.

SCÈNE VI

Bethfort, Suffolk, Talbot, Jeanne, juges, le vieillard.

BETHFORT.

Allons, jeune fille, sache, prisonnière, te soumettre à des juges équitables. Ce n'est pas ici ton armée, mais un tribunal que tu vois ; ici règne l'équité qui écarte les paroles menteuses, et ne voit que le crime ou la vertu ; il te faut défendre ta cause. La fortune t'a mise en nos mains. Je ne t'accuse pas de ce qui est l'œuvre de la fortune. Tu dois et tu peux racheter ta vie, ainsi le veulent les droits de la guerre. Mais le monde entier accuse les crimes nombreux de ta vie ; le juge ne peut les tolérer, et les décrets du Ciel irrité demandent vengeance. Notre devoir est de protéger toujours les accusés innocents, de punir les coupables. Ainsi l'ordonne le Régulateur

Terræque Rector, generis humani Arbiter
Regumque Judex. Ergo dum legum immemor
Jurisque vivis, prostituto dum tuum
Pudore sexum polluis, nec te timor
Movet Tonantis, patere quos cernis tuos
Vitæ nocentis judices; causa est tibi
Dicenda vitæ.

JOANNA.

Judices nunquam pati
Insons recusat, argui quanquam potest.
Vis ista mentis integræ est. Vixi probè,
Vivendo patriæ profui et regi meo.
Quod crimen ergo est? argue, et crimen proba.

BETHFORTIUS.

Venefica, impudica, et hæretica es, neque
Virilis ista feminam vestis decet.
Hæc crimina audis? dilue et causam foro
Dic audiente, judices adsunt tui.

JUDEX I.

Agedum, puella, fingere hic nefas tibi est.
Mentita sexum es, arguit vestis ream.

JOANNA.

Virilis ista vestis est, fateor; meum
Mentita sexum feminæ nunquam fui.
Puella sum, sic me vocant, sic me sciunt
Quicumque norunt.

suprême du ciel et de la terre, l'Arbitre du genre humain, et le Juge des rois. Puis donc que tu vis dans l'oubli des lois et du droit, et que, prostituant ta pudeur, tu souilles la pureté de ton sexe, sans crainte aucune du Tout-Puissant, accepte dans ceux que tu vois ici les juges de ta vie coupable ; parle et défends ta cause et ta vie.

JEANNE.

L'innocence n'a jamais refusé des juges, de quelque crime qu'on l'accuse. Mon âme n'a rien perdu de sa force. J'ai vécu honnêtement, dévouée à ma patrie et à mon roi. Où donc est mon crime ? accusez-moi et prouvez que je suis coupable.

BETHFORT.

Ton crime est d'être sorcière, impudique et hérétique; cet habit d'homme ne convient pas à une femme. Les entends-tu, tes crimes ? Refute-les, et défends ta cause devant le tribunal qui t'écoute, voici tes juges.

PREMIER JUGE.

Allons, jeune fille ; c'est ici un crime de feindre. Tu as menti à ton sexe, et cet habit prouve que tu es coupable.

JEANNE.

Cet habit est un habit d'homme, je l'avoue, mais je n'ai jamais déguisé mon sexe et nié que je fusse une femme. Je suis pucelle, ainsi me nomment et telle me savent tous ceux qui m'ont connue.

JUDEX I.

Ista te sed non decet
Vestis puellam.

JOANNA.

Non meum sexum decet,
At inter arma decuit, et dum fas fuit,
Fuit apta bello.

JUDEX I.

Paginæ hoc sacræ vetant.

JOANNA.

Cùm nempè fraus est, veste cùm tegitur dolus.
Me nemo fraudis arguet, vestem indui,
Cùm fortè nostras bella poscebant manus,
Posui reversa.

JUDEX I.

Cur tuas bello manus
Puella misces ? dedecet.

JOANNA.

Jussit Tonans.
Qui me vocavit, obsecuta sum Deo.
Bellum imperavit, et simul vestem Tonans.

JUDEX II.

At prostitutus non satis cautè pudor
Est grande crimen.

LE PREMIER JUGE.

Mais ce vêtement ne te convient pas, si tu es une pucelle.

JEANNE.

Il ne convient pas à mon sexe, mais il convenait au métier des armes, et tant que je l'ai pu, je m'en suis servie à la guerre.

LE PREMIER JUGE.

Les livres sacrés le défendent.

JEANNE.

Quand il y a fraude, quand l'habit cache un piége. Mais personne ne m'accusera de fraude, je prenais l'habit d'homme lorsque la guerre réclamait mon bras; je le quittais après le combat.

LE PREMIER JUGE.

Et pourquoi, étant jeune fille, commettre tes mains dans la guerre? cela ne convient pas.

JEANNE.

Dieu l'ordonnait. J'obéissais au Dieu qui m'appelait. Dieu commandait en même temps la guerre et le vêtement.

LE SECOND JUGE.

Mais ta pudeur prostituée sans ménagement, c'est là un grand crime.

JOANNA.

Arguis quod non probas;
Quæ castitatem parva juravi Deo,
Violare mens nunquam fuit : vixi hactenùs
Moriarque virgo, nulla pollutam asseret
Me mulier unquam.

JUDEX II.

Quæ potest bellum sequi
Raro est pudica, Martis est comes Venus.

JOANNA.

Semper pudica est, quæ sui voti memor
Memorque laudis vivit.

JUDEX III.

At veneficam
Te fama dicit, et tuum stygii arguunt
Manes laborem.

JOANNA.

Fingit hoc livor scelus,
Non fama vulgi.

JUDEX III.

Gerere res tantas nequit
Humana virtus, stygia te juvit cohors,
Consilio rexit, dexteræ robur dedit.

JEANNE.

Vous accusez, vous ne prouvez pas; la chasteté que, tout enfant, je jurai à Dieu, je n'ai jamais eu l'intention de la violer : j'ai vécu jusqu'ici et je mourrai vierge. Aucune femme ne peut affirmer que j'aie été souillée.

LE SECOND JUGE.

Celle qui se voue à la guerre reste rarement chaste, Vénus est la compagne de Mars.

JEANNE.

Celle-là reste chaste, qui n'oublie ni son vœu ni son honneur.

LE TROISIÈME JUGE.

Mais la renommée t'accuse de maléfice, et les mânes du Styx dénoncent ton œuvre.

JEANNE.

C'est l'envie qui a imaginé ce crime, et non la renommée.

LE TROISIÈME JUGE.

Le courage humain ne saurait faire de si grandes choses; les diables de l'enfer te sont venus en aide, ils ont gouverné tes conseils, ont donné la force à ton bras.

JOANNA.

Qui me vocavit, addidit robur Tonans,
Non stygia vis est. Dexteram imbellem potest
Armare Cœlum, fecit aliis et mihi.
Pugnando vici, non dolo, non vi Stygis,
Et capta in armis, dum Tonans voluit, fui.

JUDEX IV.

At majus aliud crimen est : non tu Deum,
Non sacra curas.

JOANNA.

Scilicet quando Deo
Nuper vocata parui, cujus manu
Bella ista gessi ?

JUDEX IV.

Nunquid et divos colis ?

JOANNA.

Veneror, coloque ; nam mihi diva adfuit
Juvitque virtus.

JUDEX IV.

Nùm potest ?

JOANNA.

Sane potest.
Vim magnus istam dat suis divis Tonans.

JEANNE.

Dieu qui m'a appelée m'a donné la force, et non la puissance infernale. Le ciel peut armer un bras débile, il l'a fait pour moi et pour d'autres. J'ai vaincu en combattant, et non par ruse, ni par le secours de l'enfer, et j'ai été prise sur le champ de bataille, parce que Dieu l'a voulu.

LE QUATRIÈME JUGE.

Mais ton crime le plus grand, c'est que tu n'as souci ni de Dieu ni des choses sacrées.

JEANNE.

Sans doute lorsque, appelée de Dieu, j'ai obéi, et fait la guerre par la force de son bras.

LE QUATRIÈME JUGE.

Tu honores donc les anges du ciel ?

JEANNE.

Je les vénère et les honore; c'est leur puissance divine qui m'a assistée et m'est venue en aide.

LE QUATRIÈME JUGE.

Et le peut-elle ?

JEANNE.

Sans doute, c'est Dieu lui-même qui donne ce pouvoir à ses anges.

JUDEX IV.

Ecclesiæ jus omne comtemnis tamen.

JOANNA.

Quæ jura sanxit, servo, quæ mundi caput
Romanus ille Præsul edicit, colo;
Vices Tonantis omnium rector gerit.
Sum christiana, si quod est vitæ scelus,
Expone, de me fama mentiri nequit.
Invidia fecit, non scelus vitæ ream,
Illam mereri nostra si virtus potest,
Satis innocenti est. Judica quisquis voles.
Damnare livor me potest, sed non scelus.

BETHFORTIUS.

Satis est, in istas abeat haud laudes decet.
Vos, judicate; retrahe jam, miles, ream.

JUDEX I.

Jam dicta causa est, diluit virgo scelus;
Absolve, princeps.

JUDEX II.

Quidquid est, nondum liquet,
Carcer puellam servet occlusus ream.

JUDEX III.

Tu judicabis ipse jam, princeps, tuum
Linquo tribunal.

LE QUATRIÈME JUGE.

Tu méconnais pourtant toute l'autorité de l'Église.

JEANNE.

Les lois qu'elle a sanctionnées, je les respecte; celles qu'a émises le Pontife qui de Rome gouverne le monde, je m'incline devant elles. Il est ici-bas le vicaire de Dieu. Je suis chrétienne, s'il y a quelque crime dans ma vie, montrez-le, la renommée ne peut mentir sur moi. C'est l'envie et non le crime qui accuse ma vie. Si par ma vertu j'ai mérité qu'elle m'accuse, c'est assez pour mon innocence. Jugez-moi comme vous l'entendrez. C'est l'envie, ce n'est pas le crime qui peut me condamner.

BETHFORT.

C'est assez, il ne convient pas qu'elle s'égare ainsi dans ses propres louanges. Vous, rendez votre arrêt; soldat, emmène l'accusée.

LE PREMIER JUGE.

Sa cause est entendue, la vierge s'est justifiée; prince, absolvez-la.

LE SECOND JUGE.

Quoi qu'il en soit, la chose n'est pas claire. Que l'accusée soit retenue étroitement prisonnière.

LE TROISIÈME JUGE.

Vous jugerez vous-même, prince, moi je quitte votre tribunal.

JUDEX IV.

Servet hanc carcer ream,
Indicia forsan postmodum plura audies,
Supplicia nondum.

BETHFORTIUS.

Plurium jam vox ream
Damnavit istam.

SUFFORTIUS.

Judica, nosti ream,
Sese tueri non potest, tantùm negat.

SENEX.

Benè se tuetur jure, qui crimen negat.

TALBOTUS.

Princeps, puellam carceri addicas tuo,
Tandem patebit veritas.

BETHFORTIUS.

Jam, jam patet,
Cremanda flammis est rea. I, lictor, crema.
Regis Deique læsa majestas petit
Crimenque vitæ multiplex; damno ream,
Igne expiandum est quodquod admisit nefas.

SENEX.

Sic judicare qui invidet judex potest.

LE QUATRIÈME JUGE.

Qu'elle soit gardée en prison; plus tard peut-être vous entendrez d'autres indices, pas de supplices encore.

BETHFORT.

Bien des voix l'ont déjà déclarée coupable.

SUFFOLK.

Jugez-la, vous l'avez reconnue coupable; elle n'a rien à dire pour sa défense, et se borne à nier.

LE VIEILLARD.

C'est bien se défendre suivant le droit que de nier le crime.

TALBOT.

Prince, retenez cette jeune fille dans votre prison, on finira par connaître la vérité.

BETHFORT.

La vérité est assez évidente, elle a mérité le bûcher. Va, bourreau, brûle-la. La majesté divine et la majesté royale offensées par elle et tous les crimes de sa vie réclament son supplice; je la condamne, le feu doit expier tous ses forfaits.

LE VIEILLARD.

Ainsi doit juger un juge envieux.

SCENA VII

Joanna, senex, chorus virginum Franciæ, Lucidas Anglus.

JOANNA.

Decreta mors est ergo, judex sic jubet;
Succumbe, virtus, nil moror, vitam abdico,
Post liberatam Franciam, post redditam
Regi coronam. Gloriâ partum est satis,
Si vici in armis, et necem fortis feram.
Vita innocentem fecit, invidia opprimit.
Anglus trophæa dùm pati nequit mea,
Addicit igni. Me ream livor premit,
Non culpa vitæ. Non tamen, non, non tamen
Superabis, Angle. Franciæ regno excides,
Morientis istud sit tibi fatum reæ.
O sors! ut insons igne comburar truci!
Laus est, nocentem non mori.

SENEX.

Non es nocens,
Accendet iste gloriam rogus tuàm,
Et orbe toto lumen effundet suum.

JOANNA.

Anime, ergo cœlos concipe, hùc jam te vocat
Qui te evocavit hactenùs; forsan tuus

SCÈNE VII

Jeanne, le vieillard, chœur de vierges françaises, Lucidas Anglais.

JEANNE.

Ma mort est donc résolue, ainsi le juge l'ordonne. Succombe, ô vertu, je ne me défends pas, je puis renoncer à la vie, après avoir délivré la France, après avoir rendu la couronne à son roi. C'est assez de gloire, si j'ai vaincu dans les combats, et je mourrai avec courage. Ma vie prouve mon innocence, et c'est l'envie qui me condamne. L'Anglais ne pouvant supporter mes trophées, m'envoie au bûcher. C'est l'envie qui me condamne et non les fautes de ma vie. Mais tu n'en triompheras pas d'avantage, non, non, tu ne triompheras pas, Anglais. Tu seras chassé du royaume de France. C'est l'arrêt sur toi d'une accusée mourante. O sort! il me faut donc, innocente, mourir par le feu cruel ? Mais c'est ma gloire de mourir innocente.

LE VIEILLARD.

Non, tu n'es pas coupable, ce bûcher allumera le flambeau de ta gloire, et répandra sa clarté sur le monde entier.

JEANNE.

O mon âme, ne pensons qu'au ciel, où t'appelle Celui qui t'envoya et qui t'a conduite jusqu'ici ; la

Debetur etiam Franciæ afflictæ cruor.
Pluat inter ignes, effluat totus, mihi
Pars nulla vitæ, cum vocat Cœlum, placet.

SENEX.

Mens ista magna est, quæ pati mortem potest,
Cùm vita grata est.

JOANNA.

Christe, Rex regum, potens
Dominator orbis, et tuo haud impar Patri,
Si ritè jussis parui virgo tuis,
Recipe innocentem ; quicquid est actum, tibi
Adscribat orbis, vis tua hanc dextram impulit,
Nihil ipsa potui ; præmium sed jam tuæ
Reddas puellæ, te Deum, cœlum tuum.
Etiam hoc benignus ultimis votis jube
Ratum esse nostris, Franciam Francus suam
Recipiat omnem ; si quod est Angli scelus,
Moriens remitto, et læta succumbo neci.
Tu, quisquis hîc es, perge, et adduc quo voles.

LUCIDAS.

Tibi paratus ignis est; sortem pati
Severiorem disce, dùm judex jubet.

JOANNA.

Tu perage judex quicquid edixit tuus.
Vale ergo jam, rex Carole ; et vos, principes,
Meique nuper milites, tellus, vale.

France affligée a peut-être encore besoin de mon sang. Qu'il pleuve au milieu des flammes, qu'il coule jusqu'à la dernière goutte, rien ne me plaît de la vie, lorsque le Ciel m'appelle.

LE VIEILLARD.

Cette âme est vraiment grande, qui peut accepter la mort, lorsque la vie peut encore lui être chère.

JEANNE.

O Christ, roi des rois, puissant dominateur du monde, et l'égal de ton Père, si l'humble vierge a obéi à tes ordres, reçois son âme innocente. Tout ce qu'elle a fait, que le monde te le renvoie; c'est ta force qui a poussé ce bras, je n'ai rien pu par moi-même; mais accorde à ta pucelle le prix qu'elle attend de toi, toi mon Dieu, ton paradis. Accorde encore, dans ta bonté, à mes derniers vœux, que le Français recouvre toute sa France. Si l'Anglais a à se reprocher quelque chose envers moi, je le lui pardonne en mourant, et je meurs avec joie. Toi, qui que tu sois, achève ta besogne, et mène-moi où tu voudras.

LUCIDAS.

Le bûcher t'attend; résigne-toi à la rigueur de ton sort, le juge a prononcé.

JEANNE.

Achève donc ce que ton juge a décrété. Adieu, ô roi Charles, et vous, ô seigneurs de France, et vous naguère mes soldats, et toi, ô terre, adieu !

CHORUS.

O sors, et ô rerum vices !
Succumbit odiis gloria,
Et livor insontem premit.
Miseranda causa mortis est,
Cùm damnat ille qui arguit,
Oditque judex arbiter.
Heu ! quanta nobis occidis !
Quam flebilis nobis peris !
Dùm nomen æternum facis,
Dabimus perennes lachrymas.
Nil, Angle, facis; morte puellam
Dùm premis atrà, veniet tali
Matura rogo gloria fati,
Dicetque gemens te posteritas
Violasse ratas belli leges.
Virgo, heu ! letho mersa severo,
Patriæ certum columen nostræ,
Francia tecum tota recumbit,
Cineresque tuos putat esse suos.
Meriti non est oblita tui
Nostræque fluunt lachrymæ testes,
Tua prostravit dextra phalanges,
Regi urbes restituitque suo ;
Tibi terga fugæ vertere Angli,
Nostris tu robur eras Francis,
Et fesso præsidium regi.
Sustulit si te furiosus Anglus,

LE CHŒUR.

O sort, ô vicissitude des choses ! la gloire succombe sous la haine, et l'envie accable l'innocence. Quelle lamentable cause de mort, quand celui qui condamne est celui qui accuse, quand le juge et l'arbitre n'obéissent qu'à la haine! Ah! que tu nous parais grande dans ta mort ! que de larmes elle arrache à nos yeux! tandis que tu t'assures un nom éternel, nos larmes seront éternelles comme lui. Tu n'y gagnes rien, ô Anglais, tu frappes la pucelle d'une mort cruelle, mais le bûcher hâtera la maturité de sa gloire, et la postérité dira, en gémissant, que tu as violé le droit de la guerre. Hélas ! ô vierge, plongée dans un affreux trépas, toi, la colonne assurée de notre patrie, toute la France succombe avec toi, et reconnaît ses cendres dans les tiennes. Mais elle n'oublie pas tes services, et nos larmes en témoignent en coulant; ton bras a renversé les phalanges ennemies et a rendu ses villes au roi. Les Anglais ont tourné le dos devant toi ; tu étais la force de nos Français et le rempart de leur roi accablé. Si l'Anglais furieux t'a ôté la vie, obéissant à l'instinct féroce de son âme perfide, et honteux de ses armées tant de fois taillées en pièces et prenant la fuite, il s'est préparé dans tes flammes le feu qui doit le consumer lui-même. Il quittera cette terre et, de nouveau vaincu, il regagnera avec douleur l'Angleterre gémissante. C'est l'arrêt qu'en mourant la

Perfido pectus stimulatus æstu,
Dùm pudet cæsas toties cohortes
Ire retrorsùm, tamen ipse flammis
Jam tuis flammam sibi præparavit;
Cedet his terris, iterumque cæsus
Angliam mœstus repetet dolentem.
Ultimum hoc Anglo moriens puella
Reddidit fatum, neque fallet Anglum.
Sed tui dùm nunc superest sepulchri
Cura, nos fulvo cineres in auro
Inter et gemmas, roseosque flores,
Liliis tectos referemus albis,
Et colet omnis Francia plorans.
Si tamen etiam cineres Anglus
Rapidis furiens sparserit undis,
Nos tibi tumulum florum è cumulo
Gratâ flentes mente struemus;
Et depexo crine quotannis,
Dabimus mœstæ tumulo lachrymas
Dabimusque novos tumulo flores.
Venient celebres undique vates
Repetentque tuas ordine laudes,
Acuent cytharas resonante stylo;
Et tua toto nomina mundo
Spargent: Jacet hic Darcia, dicent,
Angliæ victrix quæ agmina fregit,
Et restituit lilia Franco.
Illam flammis sustulit Anglus,
Sed non nomen sustulit Anglus.
Clarâ vivit laude superstes,
Totum meritis nota per orbem.
Cujus probitas castusque pudor

pucelle a prononcé contre l'Anglais, et l'Anglais n'y échappera pas. Mais nous à qui maintenant est réservé le soin de ton tombeau, nous rapporterons tes cendres dans une urne d'or, entourée de perles et couverte de roses et de lis immaculés. Toute la France les accueillera par ses pleurs. Mais si l'Anglais, dans sa fureur, n'a pas même épargné tes cendres, et les a répandues dans les rapides ondes, nous t'élèverons, en pleurant et d'une âme reconnaissante, un tombeau de fleurs, et chaque année, les cheveux épars, nous viendrons tristement apporter à ce tombeau le tribut de nos larmes et y répandre des fleurs nouvelles. De toutes parts accourront les poëtes célèbres, pour chanter tes louanges. Ils promèneront sur leur luth leur archet sonore, et répandront ton nom par toute la terre : ici, diront-ils, repose Jeanne d'Arc, qui, d'un bras victorieux, mit en déroute les soldats de l'Angleterre, et rendit les lis à la France. L'Anglais la livra aux flammes, mais il ne put y ensevelir son nom. Elle se survit dans sa gloire éclatante, et ses exploits l'ont rendue fameuse dans le monde entier. Le renom de son honneur, de sa chaste pudeur et de sa vaillance dans les combats grandira d'âge en âge au-dessus de l'envie. Vis à jamais, ô fortunée Jeanne d'Arc ! vivante tu vainquis l'Anglais par la force des armes; tu triomphes, en mourant, de son envie.

Et fulmineis robur in armis
Suprà invidiam crescet in ævum.
Vive, ô felix Darcia, vivens
Vicisti Anglos fortibus armis,
Angli invidiam moriens vincis.

FINIS TRAGŒDIÆ.



TABLE

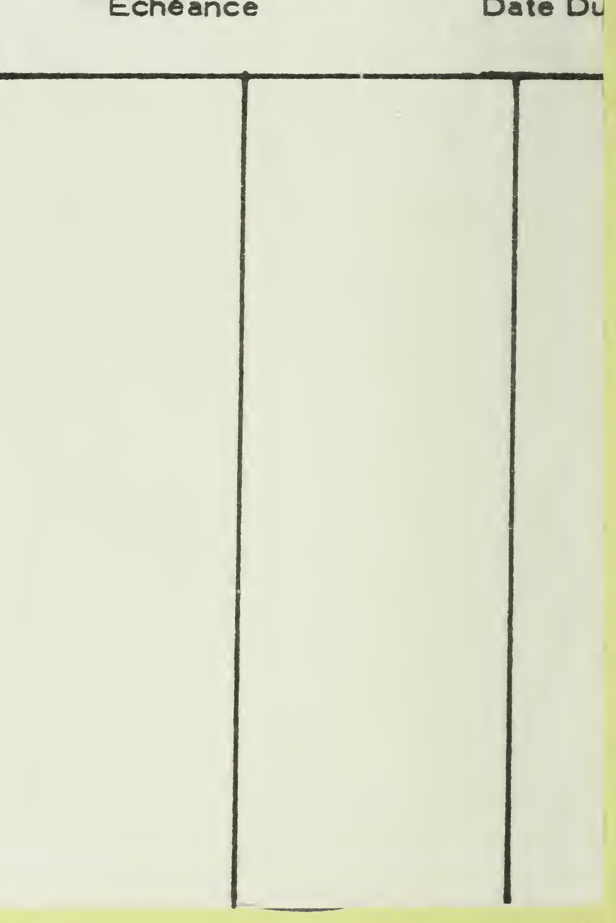

ARDET PRO PATRIA
LUCET PER PATRIAM

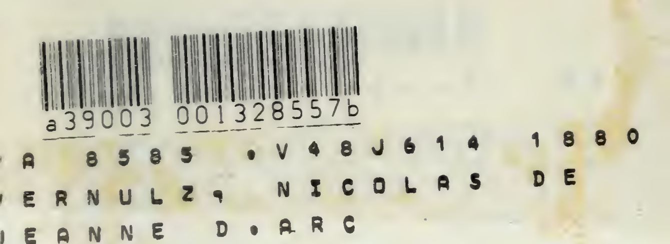
TIRAGE

234	exemplaires	sur papier vergé.
12	—	sur papier Whatman.
6	—	sur papier de Chine.
6	—	sur papier du Japon.
2	—	sur peau de vélin.

260 exemplaires.

N° 91.




a39003 001328557b
A 8585 .V48J614 1880
ERNULZ, NICOLAS DE
EANNE D.ARC

